Class 93 Book W125
General Theological Seminary Library
CHELSEA SQUARE, NEW YORK

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.
DEAN 1879-1902

*Troisième mi*

A. WAUTIER d'AYGALLIERS

# UN HOMME

## Le Pasteur Charles Wagner

Il y a quelque chose de plus rare
qu'un grand homme : c'est un Homme.
C. W.

DIX GRAVURES HORS TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1927

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/unhomme0000awau

# UN HOMME

## Le Pasteur Charles Wagner

## DU MÊME AUTEUR

**Ruysbroeck l'Admirable**, 3e édition, un vol. in-8, 1923. . . . . **18** fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Les Disciplines de l'amour**, 8e mille, un vol. in-16, 1926. . . . . **14** fr.

Ces deux ouvrages ont été traduits en anglais par Fred. Rothwell.

PASTEUR WAGNER SON AMI J.F. BOUCHOR MCMVIII

A. WAUTIER d'AYGALLIERS

# UN HOMME

## Le Pasteur Charles Wagner

Il y a quelque chose de plus rare
qu'un grand homme : c'est un Homme.
C. W.

TROISIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1927

83360

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

DEUX CENTS EXEMPLAIRES

SUR PAPIER D'ALFA

NUMÉROTÉS DE 1 A 200

Tous droits de reproduction réservés.

*Copyright by Librairie Fischbacher*, 1927.

A LA MÉMOIRE DE

JEAN WAGNER

MORT POUR LA FRANCE

---

A LA JEUNESSE

POUR L'ENCOURAGER

DANS SES EFFORTS VERS LA VIE BONNE

CE PORTRAIT D'UN HOMME

EST AFFECTUEUSEMENT DÉDIÉ.

# PRÉFACE

*Devant l'empereur présidant aux combats du cirque, les esclaves, la main levée vers le dur visage de leur maître, passaient, en disant :* Ave, Cæsar, morituri te salutant.

*Et nous, conviés à un combat non moins farouche, nous cherchons quelqu'un à qui nous dirions, non plus le cri de la mort, mais le cri de la vie :* Victuri te salutant. *Ceux qui veulent vivre te saluent !*

*Vivre : mot prestigieux, dans lequel la jeunesse enferme toute son attente et qui, pour le vieillard, est lourd du regret de toutes les joies abolies. Aurait-il, ce mot, dans un monde comme le nôtre, perdu sa vertu de galvanisation ? Et qui nous enseignera le secret des ferveurs qui, seules, peuvent, de la plus banale existence, faire une magnifique épopée ?*

*Il nous faut, à nouveau, apprendre que vivre est autre chose et plus que le simple fait d'exister, qu'une vie d'homme a d'autres caractères que la vie animale, toute d'instinct. Et la distance entre la vie qui est une action chaque jour élargie et la vie qui n'est que l'acceptation de l'être, nous l'exprimons dans ces trois mots :* être un homme.

*N'est pas homme, en effet, qui porte visage d'homme. Nous vivons, pour la plupart, au-dessous de l'humanité; nous sommes rusés comme le renard, cruels comme le tigre, trembleurs comme le chacal, impudiques comme le bouc. Mais* homme, *non pas. Et parfois, du fond de notre animalité déguisée, un grand désir s'élève, comme une haute flamme, vers cette splendeur lointaine : un Homme.*

*Un homme, par la tendresse profonde et par l'énergie; un homme, par la misère qui nous relie à tous nos pauvres compagnons de route et par la volonté dont le dur aiguillon nous pousse sur les chemins montants; un homme qui se réjouit d'un rayon de soleil, mais ne se refuse pas à la douleur, cette institutrice des grands; un homme qui pleure de se trouver, parfois, faible comme un enfant, devant la tentation, mais un homme aussi qui ose espérer; un homme qui peine,*

*mais qui, au bout de son effort, joint les mains sous les étoiles, et s'offre à la grande Force réparatrice. Un homme enfin, par la Foi, cette intelligence de l'âme qui en sait plus, sur les secrets derniers de la vie et de la tombe, que la pauvre raison raisonnante.*

*Qu'un homme comme celui-là apparaisse, et notre être entier l'acclamera.*

*Les vivants seuls propagent la vie. Telle est la raison de l'attrait qu'ont sur la jeunesse les biographies. Nous voyons là, rassemblés en une architecture définitive, les éléments qui, en nous, sont à l'état brut. L'âme du jeune homme ressemble à bien des égards, à un chantier. Les pierres et les bois attendent, pêle-mêle, non façonnés. L'idée ne s'est pas fait jour encore qui rassemblera les blocs et sculptera les ornements. Cette idée directrice, le jeune homme la cherche longtemps. Ce ne sont pas les matériaux qui manquent, mais la science du groupement. Aussi quand le jeune homme voit réalisé, en une personnalité achevée, ce qu'il désespère de faire par lui-même, soudain révélé à lui-même, comme le Corrège devant un tableau de Raphaël, il s'écrie :* Anch'io son pittore ! *Et moi aussi, je suis homme !*

*C'est à cette jeunesse qui se cherche qu'avant*

*tout nous avons songé en écrivant cette vie d'un homme, où trois grands sculpteurs sont à l'œuvre : le Travail, la Douleur et la Foi. Et c'est la voix de cet homme que nous laisserons entendre surtout, nos remarques n'étant, en quelque sorte, que le fil du collier auquel sont suspendues les perles.*

*Les documents, mis à notre disposition avec une si grande bienveillance par Mme Charles Wagner, nous les avons disposés, dans le déroulement de cette vie, à la manière d'un éclairage, dont les feux suivent tous les mouvements d'une activité et d'une pensée en constante évolution. La matière était si vaste qu'il nous a fallu limiter notre choix dans le précieux trésor à nous confié. Aussi bien, un prochain livre, dans lequel entreront les fragments inutilisés du* Journal intime *de Wagner, remédiera à cette compression obligée.*

*Avec quel respect, quelle émotion pieuse nous avons travaillé, est-il nécessaire de le dire? Celui que Wagner aimait à appeler son fils ne pense pas avoir jamais, en publiant telle ou telle page, outrepassé les droits sacrés de la famille et du souvenir. La mort serait plus cruelle encore si l'on ensevelissait dans le secret tant de pages, tant de lettres où continue de battre le cœur des grands bienfaiteurs.*

*Tu te frappais le front en nommant Lamartine ;*
*... Ah ! frappe-toi le cœur : c'est là qu'est le génie.*

*C'est vrai pour Wagner, plus que pour aucun autre. Son génie était non de l'esprit, mais du cœur.*

*Le voici donc, ce cœur douloureux et magnanime, sur lequel, pendant la vie, se sont appuyées tant de faiblesses et tant de douleurs. Nul doute qu'à travers ces pages, il n'ait un message pour tous ceux qui, las des insuffisances d'une vie médiocre, veulent enfin sortir de leur misère et devenir des hommes.*

W. D'A.

CHARLES WAGNER.

(1905)

## CHAPITRE PREMIER

# L'ENFANCE ÉDUCATRICE

(1852-1866)

Avec sa forte carrure, son visage coloré barré d'une moustache drue, ses cheveux taillés en brosse, sauf dans les dernières années de sa vie, on l'a souvent comparé à un militaire sorti des rangs, sorte de briscard évangélique, mais dont les brisques croiseraient sur le cœur.

Ou, si l'on voulait, comme il aimait à le faire, rapprocher de l'ordre physique le tempérament et l'attitude humaine, on évoquerait mieux encore à son sujet un de ces robustes chênes d'Alsace, image de la force pacifique et de la sécurité. Mais un chêne que la foudre n'aurait pas épargné.

Le visage est, en effet, profondément raviné par les rides, cicatrices des rudes combats de la vie, avec, aux commissures des lèvres, deux grands plis tombant jusqu'au menton, à peine séparé du cou. Mais cet homme est de ceux qui

ne cèdent pas aux coups de force : le port de la tête l'indique bien, ainsi que son pas, si caractéristique, résolu et lourd à la fois, pas de montagnard qui sait que les montagnes s'abaissent devant qui s'avance sans hâte ni lenteur.

Les arcades sourcilières proéminentes donnent aux yeux une singulière profondeur, tels des feux dont l'ombre d'une caverne aviverait l'éclat. Ces yeux, sous l'épaisse broussaille des sourcils, apparaissaient généralement noirs. En réalité ils étaient vert foncé. D'une extraordinaire mobilité, ils reflétaient avec une étonnante vérité le fond de cette âme passionnée et disciplinée : des yeux qui parlaient, pourrait-on dire, dont la flamme suivait tous les mouvements de la pensée.

Comme l'homme, la parole était sans apprêt. Elle est de celles que n'enseignent pas les rhétoriques. Nul souci d'être élégante, enrubannée ou même grammaticalement précise. Elle n'a qu'un but : convaincre, et convaincre rapidement. La vie est trop courte pour s'attarder aux jeux byzantins.

Tout cet ensemble aurait quelque chose de dur sans ce sourire un peu malicieux et surtout cette rayonnante bonté, qui est la véritable beauté de ce visage trop rudement taillé.

Aurait-on au surplus détaillé tous les traits, signalé au mieux les analogies et les apparences, qu'il manquerait encore, parmi tous ces éléments du portrait, un élément. Et peut-être l'élément

essentiel. Je veux parler du charme, de cette mystérieuse puissance d'ascendant qui échappe au calcul et qui n'est sans doute autre chose que le reflet à travers la matière translucide de l'âme pure et consacrée. Où est le secret de ce rayonnement auquel se soumettaient les cœurs les plus simples et les esprits les plus affinés ? Nul doute à cet égard : ce fort, à travers les vicissitudes de la vie, avait su maintenir intacte en lui et vibrante son âme d'enfant.

## I

Wagner a conté les premières années de sa vie avec un charme incomparable. Quel regret que les épisodes de cette heureuse enfance n'aient pas été par lui réunis et rédigés !

A défaut de ce volume, de nombreuses notes de son *Journal*, des récits disséminés dans des revues scolaires et surtout le souvenir de ces causeries inimitables, le long des routes ou au coin du feu, dans lesquelles excellait ce grand ami de la jeunesse, tout cela nous permet d'éclairer la genèse de son caractère et de son talent.

La racine d'une vie d'homme, a-t-il dit lui-même, est dans son enfance... Toutes les conditions de mon enfance furent particulièrement propices à la naissance d'une volonté indépendante et d'une forme de pensée personnelle. Sans doute, chaque homme a un

don naturel, un capital inné difficile à expliquer, qui constitue sa substance première... Il n'en est pas moins vrai que les circonstances qui nous entourent dans notre enfance et l'éducation que nous recevons exercent une influence énorme sur ce premier fond naturel. Qu'il soit comparable à l'or, au marbre, au granit ou à la simple terre glaise, que de choses dépendent de la manière dont il va être manipulé !

Ce fond premier, cependant, dès avant d'être soumis à l'éducation, est bien souvent déterminé déjà par les influences extérieures. L'homme n'échappe pas, a-t-on dit, à son propre angle facial. Et l'homme échappe aussi peu à l'action, douce ou rude, de la terre de ses ancêtres.

Charles Wagner est né dans la commune de Wiberswiller, arrondissement de Château-Salins, en Lorraine.

Je suis né dans un petit village, au fond de cette Lorraine qu'on pourrait appeler Lorraine pétrée tant le sol en est bourré de pierres. Voilà cent générations que des mains diligentes les ramassent pour les entasser au bord des champs. Les tas grandissent, deviennent des collines où fleurit l'aubépine, où rampe la ronce, où nichent les lézards. Sol rocailleux et rebelle à la culture, où six chevaux ont de la peine à enlever la charrue, et encore ! Par contre, il croît dans ces sillons un blé superbe. Les hommes y sont forts, secs, endurants à la peine, laconiques, mais au langage franc ; ils ont l'âpreté de leur sol et la qualité de leur froment.

En quelques traits se trouve ainsi dépeinte l'âme lorraine, si somptueusement chantée plus tard dans l'*Homme libre* ou dans *l'Appel au soldat*, de Barrès.

L'étrange séduction de ce pays est faite surtout de mélancolie et de douceur voilée. Là, pas de fête de soleil à grand tapage, ni d'assourdissante musique de vies multipliées, enivrées de chaleur. Même aux plus beaux jours, un voile estompe les choses, émoussant l'arête vive du roc qui partout affleure, mais sans réussir à le dissimuler. Les longues lignes de peupliers et, plus haut, sur les côtes boisées, les hêtres en perpétuel mouvement donnent à ce « grand pays triste », d'un bout à l'autre comme un frémissement, véridique image de la sensibilité de sa vie morale. Son ossature granitique l'a fait comparer à quelque vieille forteresse, dont les créneaux se pareraient de houblons ou de vignes vierges. Terre de contrastes, terre attachante et rude dont la physionomie fut sculptée par des siècles de guerres et de dévastations, suivis de longues accalmies, mais dont l'âme ne se laissa jamais aliéner : ses enfants sont frappés à sa ressemblance.

L'habitant est sérieux, travailleur, taciturne, discret dans la joie et résistant à la peine. « On est simple, simple en Lorraine, dit Barrès. On craint si fort de surfaire, de s'en faire accroire ! » Par dessus tout cela un sens très vif de la discipline, tel qu'il existe généralement dans les pays

frontières où la perpétuelle menace apprend à perpétuellement se garder.

Ce sont là des traits qui pénètrent tout naturellement le génie spécifiquement français et ne lui sont pas contradictoires. Mais on ne peut oublier d'autre part que la Lorraine est fort voisine de l'Allemagne et qu'elle n'est pas spontanément entrée dans notre communauté nationale. Même quand elle eut ratifié dans son cœur la décision des armes et qu'elle eut épousé nos causes jusqu'au sang de ses fils, elle se réserva d'emprunter à ses anciens maîtres leurs plus précieuses vertus. Il semble, a-t-on dit fort justement, que ces âmes-frontières reçoivent de la lumière du côté auquel elles s'opposent. Or, l'acharnement au travail, les longues patiences qui usent l'obstacle, la tendance au rêve et au mysticisme se rattachent au génie allemand plus qu'au nôtre. Plus intimement peut-être qu'ailleurs, les deux races fusionnèrent sur ce sol lorrain, ouvert des deux côtés aux influences extérieures.

Si je me suis quelque peu attardé à ce dosage, c'est parce qu'un Wagner résume excellemment en sa personne cet heureux état de combinaison.

Il était Français par la lignée maternelle ; son arrière-grand-père, Chrétien Wack, possédait la saline du haras de Saar-Union. La souche paternelle était enracinée dans le Palatinat, une province qui avait été, il est vrai, fortement travaillée par l'influence française et qui nous garda

toujours une secrète préférence. L'arrière-grand-père de Charles, Johann-Jacob Wagner, exerçait à Cusel les fonctions de géomètre-arpenteur, ainsi qu'il ressort des registres communaux où le modeste fonctionnaire est désigné par ces termes pompeux : *pfalzzweibrückeseher schatzungsperaequator*. En même temps, Johann Wagner dirigeait l'école de Cusel ; il mourut en 1782. Son fils, Carl-Conrad-Philipp, né à Cusel en 1775, devint pasteur et fut appelé à exercer successivement le ministère évangélique à Dehlingen, Herbitzheim et Harskirchen, où il mourut le 16 novembre 1860.

Le père de Charles, Adolphe-Charles Wagner, était, lui aussi, pasteur. Il occupait depuis plusieurs années le presbytère de Wiberswiller lorsque, le dimanche 4 janvier 1852, alors qu'il prêchait, lui naquit son premier fils qu'il appela Charles sans autre prénom.

Le pays était désolé à ce moment par une grave inondation. La Sarre, sortie de son lit, donnait aux alentours des airs de contrée maritime. Un énorme brochet, à la faveur du désastre, s'était aventuré si loin dans l'intérieur qu'à la baisse des eaux il demeura pris entre les branches d'un buisson. Ce conquérant déchu figura comme pièce principale au festin que le pasteur Wagner offrit à ses amis pour le baptême de son fils.

Wagner rappelait volontiers la ferveur avec laquelle, lui disait-on, il buvait le lait maternel. Et

par la suite, il aimait à dire sa fierté d'avoir bu ce lait, avec lequel il s'assimilait les précieuses vertus de l'âme paysanne. En 1910, il retrouva, vieille femme, la petite bonne qui avait aidé sa mère à l'élever et qui, naïvement, s'écria, en levant les bras au ciel : « Herr Jesses, wie sin sie so gross worre ! »

L'enfant avait deux ans quand le pasteur Wagner fut nommé à Tieffenbach, joli village des Vosges septentrionales, à peu de distance de la vieille forteresse Lützelstein, ou Petite-Pierre, et de Bouxwiller. Pays pauvre, que dans les contrées voisines, riches, agricoles et industrielles, on appelait *Heckeland*, pays de broussailles.

Très plaisant, ce village forestier se trouvait blotti au milieu des jolies petites Vosges. La terre y est d'un rouge magnifique et chaud. Sur les collines poussent des forêts de pins et de hêtres. Collines et vallons sont des miniatures. D'une pente à l'autre, les merles se répondent.

De ce séjour à Tieffenbach Wagner a gardé un souvenir enchanteur. S'il est vrai que les premières impressions préparent l'homme futur et déterminent les traits les plus saillants de sa nature morale, c'est à ces primes années, passées à l'ombre de la forêt, qu'il faut demander le secret de cette fraîcheur d'âme qui subsista jusque sous les cheveux blancs. Le charme prenant des livres de Wagner est tout d'abord dans leur salubre poésie. Un parfum de fraises mûres et de sous-

bois flotte sur ces pages. On sent que cet homme est, comme les chênes, puissamment enraciné dans le monde vivant. Il a savouré la beauté de l'univers ; mais cette beauté ne lui est pas prétexte à dissertation pédante : il s'en emplit silencieusement, il la hume, il la boit. Cet écrivain en rupture de cénacle, et qui préféra toujours la vie aux livres, n'a véritablement suivi qu'une école : celle qu'il appelait, en son langage imagé, l'école du bon Dieu.

Dès ses premiers pas il a bu aux ruisseaux; fréquenté en familier le loriot, voleur de cerises, et la petite fauvette à tête noire. Les arbres, dont il embrassait parfois passionnément l'écorce, lui étaient des êtres vivants, au langage toujours nouveau. Parmi ses ancêtres il comptait un garde-forestier de la Forêt-Noire; faut-il croire que l'âme de l'ancien coureur de sentiers revivait dans l'âme de l'enfant? La nature qui va chercher dans le passé, pour les réimprimer sur les nouveaux venus, les lignes de visages depuis longtemps disparus, peut de même rallumer l'âme des pères éloignés dans la poitrine des enfants.

Les parents comprenaient et favorisaient même chez leur enfant cette large expansion de l'être. Bien des années après, en 1904, à Washington, Wagner reportait sur la mémoire de ses parents l'émouvant témoignage suivant :

J'ai eu le grand bonheur d'avoir des parents qui

surveillaient mon enfance sans que je m'en aperçoive trop... On ne m'a pas appliqué le système d'une instruction précoce où, dès que l'esprit s'éveille, il est occupé à se remplir de savoir livresque. On s'est contenté de me tenir l'esprit en éveil en répondant à mes questions, en me mettant en présence de choses intéressantes. Naturellement curieux et observateur, j'ai eu le temps de regarder autour de moi... J'ai été un enfant de plein air; j'ai eu, dans le gracieux cadre d'un village, au milieu de cultivateurs bienveillants et de braves bûcherons, la saine et heureuse liberté de courir et d'observer... Mon enfance a laissé une telle trace dans mon souvenir que, non seulement je m'y reporte avec bonheur, mais que j'y trouve une mine inépuisable d'impressions saines, fraîches, et comme une source d'éternelle jeunesse. Quand je veux vivre de la vie profonde, je retourne à mon âme d'enfant, et je regarde les hommes et les choses, les fleuves, les oiseaux, le ciel et la terre, avec mes yeux d'enfant. Je ne donnerais pas ces purs souvenirs, cette sérénité, cette familiarité où l'on se sent frère des fourmis qui courent sous l'herbe et des rayons de soleil qui dorment sur les prairies, pour toutes les richesses de l'univers. Car elles sont la richesse première, la vraie fondation sur laquelle se bâtit la fortune d'une vie... Aussi vais-je répétant à mes contemporains : Si vous aimez les enfants, laissez-les vivre. Laissez les jeunes être de vrais enfants ; laissez-leur le temps de penser et d'observer par eux-mêmes afin qu'ils trouvent le suc nourricier et puissant que Dieu a mis dans les choses vraies, simples, authentiques. Et, s'il se peut, mettez-les aussi long-

temps que possible en contact avec la nature, les montagnes, les fleurs, les prairies, les bois. Les petites rivières et les feuilles qui babillent aux branches dans les bois mystérieux ont à raconter aux enfants des hommes des choses qui sont bonnes et douces à entendre, qui éveillent au fond de nous cette divine endormie qu'on appelle l'âme, des choses qu'aucune voix de pédagogue, aucun livre, aucun artiste, aucun éducateur religieux ou profane ne leur dira jamais.

Certains accèdent à la religion par un lent travail ; âprement ils essaient de concilier entre elles « la foi sans preuve et la raison sans charme ». D'autres — et ceux-là ne connaîtront jamais la sécurité que verse sur nos tortueux sentiers la clarté qui tombe en nappes éblouissantes du ciel — d'autres, en qui s'est définitivement assoupie la corde religieuse, se mutilent dans leur propre nature et rejettent à la ferraille, comme de vieilles inutilités, tout ce qui concerne la vie profonde de l'âme. Wagner, lui, était *naturellement* religieux. Sa piété jaillissait de sa robuste et saine nature. Et si, à travers les vicissitudes de la vie, sa foi a pu s'exprimer différemment, elle est restée, en son essence, ce qu'elle était lorsque, tout enfant, il écoutait avec ravissement les premiers balbutiements des voix divines.

Il y a une telle unité dans la vie intérieure de Wagner qu'il vaut la peine de s'arrêter à ces primes ferveurs. A cette heure matinale, l'esprit

ne sait pas interroger encore et la foi se résume dans un élan de tout l'être. Une telle foi, évidemment, est quelque peu teintée de panthéisme ; mais si la religion, en son principe, est avant tout le contact direct avec Dieu, nul ne pourra nier que, dans ces premières et naïves démarches, l'âme enfantine n'ait saisi l'essentiel.

Le père de Charles Wagner le comprenait bien ainsi. Voici à cet égard un épisode caractéristique que Wagner a relevé avec piété dans son journal intime :

Mon père était pasteur; j'assistais aux offices de temps en temps et je priais soir et matin. Mais je n'étais pas surchargé de pratiques religieuses. Ayant l'âme naturellement croyante, je trouvais toutes choses saintes, mais surtout, à la tombée de la nuit, les étoiles me faisaient une impression extraordinaire. Je leur parlais et elles me parlaient. Et je me rappelle encore la petite galerie, devant notre maison, où j'allais m'agenouiller pour ... *adorer la lune !* Certainement, mon père était au courant de mes dévotions. Jamais cependant il ne les a contrariées ; jamais même il ne les a troublées en m'en faisant voir le côté idolâtre. Mon père respectait chez son fils les manifestations vivantes et spontanées du sentiment religieux. Il eût pu me tirer les oreilles et me dire : petit païen, Dieu est esprit et nulle forme visible ne l'exprime. Mais il me dit doucement : mon enfant, aujourd'hui tu adores la clarté de Dieu dans son ciel ; plus tard tu la verras briller sur le front des hommes

Une autre leçon, non moins importante, s'est gravée dès cette époque dans l'âme de Wagner : celle de l'humanité indivise.

Celui qui, toute sa vie et dans tous les domaines de l'activité humaine, devait tendre ses bras aux frères séparés, s'était tout naturellement assimilé l'exemple qu'il voyait pratiquer au foyer paternel. Au premier âge, l'éducation qui ne peut encore utiliser la parole est avant tout une *inspiration*. Tout ce que nous avons de vraiment vivace en nous ne nous a pas été *défini* mais nous a été *inspiré*. L'exemple, jailli de l'existence quotidienne, va se loger chez l'enfant aux racines de la personnalité naissante, et le harnais scolaire que l'enfant revêtira bientôt ne pourra rien contre ces impressions primitives, incrustées à jamais dans le caractère. C'est dans l'humble presbytère de Tieffenbach que Wagner fut ainsi marqué par cet esprit de compréhension large qui lui permit, tout le long de sa vie, de se sentir frère de tous les hommes de bonne volonté.

J'ai germé et poussé tout le long de l'enfance et de la jeunesse dans l'humanité indivise. Personne ne m'a enseigné à me garer ou à me méfier d'un autre, enfant ou homme, parce qu'il faisait partie d'un autre groupe religieux ou d'un milieu social ou politique différent...

Dans mon petit village d'Alsace, il n'y avait qu'une église dont se partageaient la jouissance catholiques et protestants. Alternativement, les fidèles de l'une ou

de l'autre confession en avaient la disposition, et de cette communauté des temples où ils allaient prier étaient nées des relations étroites qu'une estime mutuelle avait fortifiées. Mon père, pasteur, était lié par une vive amitié au curé, qui s'appelait Rothan. Bien souvent mon père allait rendre visite à son vieil ami le curé, à qui il offrait les plus belles fleurs de son jardin et qui me faisait sauter sur ses genoux ; et, bien souvent aussi, le curé venait voir son ami le pasteur et lui apportait du miel de ses abeilles. Voilà comment j'ai appris, dès mon enfance, à estimer et à aimer des hommes qui pensaient autrement que moi. C'est à mon père que je dois d'avoir toujours aimé et pratiqué sans effort la tolérance et d'avoir toujours haï l'esprit sectaire.

Le boucher de Tieffenbach était juif et tout le monde achetait sa viande chez lui. Lorsqu'on sacrifiait les animaux, le ministre officiant venait d'une petite localité, Struth, pas très loin de là, espèce de petite Jérusalem. Quand le sacrificateur descendait de Struth à Tieffenbach, on disposait des gloriettes devant les maisons, avec des branchages verts coupés dans la forêt. Tous les enfants du village couraient à sa rencontre et dansaient devant lui, en chantant : *der Schächter kummt, er isch schun do !*

Dans la population juive du village se trouvait une très vieille femme à la peau ratatinée. Comme le jeune Charles avait entendu parler du supplice du Christ, avec cette absence de perspective qui

confond chez les enfants le passé avec le présent, il pensait intérieurement : lorsqu'on a crucifié Notre-Seigneur, celle-là sûrement en était ! Seule malice que se permettait le petit chrétien à l'égard d'Israël.

Je sortais tout seul, je vivais dans le village comme si j'étais l'enfant de tout le monde. Il y avait bien à cela un certain nombre d'inconvénients, compensés d'ailleurs par de très grands avantages. Bien que je ne fusse pas capable d'apprécier alors le côté démocratique, fraternel de ces mœurs, je suis heureux d'y avoir grandi et de me sentir des racines très profondes plongeant jusqu'au vieux sol populaire de notre chère Alsace. Ce dont je ne me souciais guère alors, j'y tiens le plus aujourd'hui... Quelle fraternité, quelle communion ! Quelle chose meilleure que d'être élevé comme cela au milieu du peuple, de l'aimer, d'en être, en vérité ! Depuis lors, jamais je n'ai cessé de le comprendre ; il faut commencer tôt cet apprentissage-là pour qu'il se mêle à notre substance même.

Socialement, c'était la même indivision.

Une telle éducation, évidemment, ne favorisait guère l'instruction proprement dite. L'enfant était arrivé à l'âge de sept ans sans savoir écrire, ce qui n'était pas sans alarmer certains pédagogues de la famille.

Mon père dut même lutter pour ma liberté. Quand on s'écriait, avec des mines réprobatives : quoi ! ce

garçon ne sait pas encore écrire ! mon père répondait tranquillement : qu'écrirait-il s'il savait écrire ? Sur quoi un de ces pédants affirma un jour, péremptoirement : rien de bon ne sortira de cet enfant.

Cette libre vie devait d'ailleurs se terminer bientôt et l'enfant allait connaître pour la première fois la douleur. Elle ne le quitta plus. Ce père excellent mourut quelques mois après, en 1859, d'un chaud et froid contracté à un service funèbre. Il laissait sa veuve dans la pauvreté, avec la charge de quatre enfants. Un cinquième devait venir au monde deux mois plus tard.

## II

Sainte pauvreté ! Si Wagner l'a chantée avec une si pénétrante émotion, s'il en a dit la fierté et aussi l'amertume, s'il a eu pour le pauvre un si profond respect, c'est, sans doute, parce qu'il a mangé personnellement le pain de misère, qu'il a su par expérience le prix d'un sou. Il a vu pratiquer au foyer de la veuve cet art merveilleux qui consiste « à tirer quelque chose de rien, à transformer en objets utiles ce qui semblait du déchet, à faire, dans son intérieur, de petites répétitions domestiques de la multiplication des pains, et à faire crier au miracle ceux qui ne sont pas dans le secret. Que de mères de famille ont laissé dans le

cœur de leurs enfants des souvenirs ineffaçables pour toute l'existence, parce qu'elles avaient su faire de leurs dix doigts, pour la table, l'habillement, l'habitation, des choses qui tenaient de l'incroyable ».

A la mort du pasteur Wagner, sa femme se fixa à Ottwiller, petit village de 400 habitants, aux environs de Drulingen, dans l'arrondissement de Saverne.

Le village est situé dans une petite vallée encaissée entre des collines boisées de hêtres, de frênes, de bouleaux et de chênes. De la lisière orientale d'un de ces bois, l'Ellenbusch, le promeneur jouit d'une vue étendue, avec, au premier plan, Phalsbourg, et, dans le fond, les ondulations vaporeuses des Vosges. On atteint, à une heure de marche de là, la vallée sauvage du Graufthal, hérissée de rochers de grès rouge surplombant les maisonnettes.

A Ottwiller, Mme Wagner se trouvait entourée de sa famille qui l'aida à cultiver quelques champs. Pour augmenter ses maigres revenus, elle ouvrit une petite boutique d'épicerie et de mercerie, dont l'étalage s'offrait aux passants sous l'auvent d'une fenêtre. Les deux sœurs aînées s'occupaient du ménage et soignaient les cadets. Quant à Charles, revêtu de la longue blouse bleue des paysans lorrains, il avait le soin de l'étable et de la basse-cour. Il aidait les oncles aux champs, bêchant, semant, moissonnant. Plus tard, lors-

qu'il parlera du pain, en qui s'enferment la peine des hommes et le soleil de Dieu, il n'aura qu'à retrouver, au fond de sa mémoire, ces heures de rude labeur où, enveloppé de la gloire matinale, il s'arrêtait parfois pour écouter chanter les cailles, là-bas, à la lisière des bois qui bleuissent au-dessus des vignes.

Ainsi s'initia-t-il à la vie simple, dont la splendeur cachée lui parut toujours plus désirable que le luxe des vies d'apparat. En dédiant son livre *la Vie Simple* à la mémoire de sa mère, il ne fit que rendre à cette vaillante paysanne ce qu'elle lui avait donné. L'image restera toujours, dans son cœur, de l'humble femme, s'ingéniant pour assurer chaque jour la subsistance de la famille. C'est auprès d'elle, sûrement, qu'il eut pour la première fois la révélation du travail joyeux dont il dira, plus tard, qu'il honore Dieu autant que l'adoration dans le sanctuaire. La beauté de la vie humble, la sainteté du labeur domestique, la douce dévotion familiale, toutes les choses qu'il devait chanter en une langue incomparable, il les a vues, vivantes et rayonnantes, sur le visage maternel.

Pour l'instant, Charles est un vigoureux compagnon, serviable et bon, mais plus disposé à aller dénicher des merles qu'à s'initier aux rudiments de la science. Dans les premiers temps du séjour à Ottwiller, Mme Wagner envoya souvent son jeune fils chez son grand-père, le pasteur Wagner, d'Harskirchen. Les têtes bouclées et les

têtes blanches se comprennent aisément ; que de parties entre le vieillard et le gamin pétulant ! En caressant le front de l'enfant, le vieux pasteur, songeant au fils qui venait de disparaître, disait souvent : *du bist mein Stammhalter*, parole que Charles Wagner répéta souvent, lui aussi, à ses fils, dont aucun, hélas ! ne devait lui survivre.

A la mort du vieillard, survenue un an après, Mme Wagner mit son fils à l'école du village. Avec sa verve intarissable, Wagner a souvent raconté aux enfants des écoles parisiennes, dans des causeries qui n'ont malheureusement pas été recueillies, les souvenirs de ce temps, à la vérité fort peu idyllique, mais tout enveloppé pour lui du charme des choses disparues.

L'instituteur s'appelait Loew, et sans conteste, méritait ce nom léonin. Il était formidable. Lorsque la classe était terminée, on pouvait connaître, par la couleur des cheveux qui jonchaient le parquet, le nom des écoliers fautifs, car le maître avait l'habitude de les saisir par la tignasse et, toujours, retenait en gage quelques poils.

Le calcul s'apprenait avec accompagnement de la baguette. Toute erreur au tableau noir avait pour châtiment quelques coups sur l'oreille ou les doigts. La férule n'avait pas encore disparu de l'école et les parents trouvaient cette méthode d'éducation toute naturelle. Les enfants étaient tenus de fournir au tortionnaire les instruments de leur supplice :

A tour de rôle, le dimanche, on s'en allait dans les environs pour choisir de jolis petits coudriers. Il les fallait d'une certaine épaisseur, pas trop raides ni trop flexibles. Le lundi, nous les apportions au maître, entourés d'une faveur rose !

Et Wagner d'ajouter, pour son compte :

Certes, un certain nombre de moyens sont utiles pour se faire obéir. Seulement, à mon avis, j'ai toujours préféré quelque chose d'expéditif et de pratique à un grand sermon. Une claque et même une râclée, prestement administrée, me convenait mieux et produisait un meilleur effet qu'une averse de paroles.

D'autres fois, quand l'un de ces pauvres enfants, vaincu par la chaleur du poêle, dodelinait de la tête, le « lion » d'Ottwiller saisissait sur son pupitre une grosse Bible noire, et, avec une science balistique sans déviation, la lançait à la tête du délinquant :

Ce fut, dit Wagner, mon premier contact avec le livre de Dieu. Heureusement, je n'en suis pas resté là.

Quant à l'enseignement de l'histoire, c'était une véritable mutilation. Jamais on ne soufflait mot de la Révolution. Jamais on ne prononçait le terme de République. Pas la moindre allusion à 1848 ; le nom de Victor Hugo était inconnu.

Le régime du second Empire était, sous ce rapport, un régime d'abominable corruption des âmes, parce que c'était l'organisation du silence sur les choses les plus admirables, sitôt qu'elles pouvaient porter ombrage au gouvernement usurpateur. Les paysans nous montraient, les larmes aux yeux, les arbres de la Liberté, plantés en 1848. « Les arbres poussent, disaient-ils, mais la liberté, où est-elle ? »

Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'était encore l'enseignement du français. Chez eux, les enfants parlaient patois et n'avaient pas grand'peine à apprendre l'allemand. Mais le français, avec sa broussaille de règles et son maquis de participes ! Heureusement, pour assouplir les esprits, le maître avait *la boule*.

C'était une boule comme en ont les enfants pour jouer aux billes, une belle bille de verre de couleur. Le maître sortait la boule et disait : « Messieurs de la première classe, demain c'est dimanche. Je donne la boule au nommé un tel ; s'il entend que quelqu'un parle allemand, il lui donnera la boule, et celui qui, lundi, aura la boule sera puni. » De sorte que l'on se courait après les uns les autres. Celui qui avait la boule voulait s'en débarrasser. Il tâchait, le traître, d'espionner ses camarades et d'en trouver un pour la lui colloquer. Quelquefois celui qui avait la boule vous entreprenait de telle sorte qu'au lieu de traduire péniblement son indignation en français, on préférait lui dire en allemand, une bonne fois, ce qu'on pen-

sait de lui et de sa boule. Après, on emportait la satanée bille, en se promettant de la faire payer cher.

Aux portes de l'école, par bonheur, il y avait le vaste monde. Celui-ci venait se ramasser sous la *schopf*, sorte d'abri couvert, appuyé à la plupart des maisons et sous lequel les paysans entassaient leur bois.

C'est là que s'installaient les anciens, déroulant, à la fumée de leur courte pipe, leurs souvenirs prestigieux. C'est là que Charles apprit, au milieu de beaucoup de fantaisies, un peu d'histoire vraie : l'invasion du pays par les Russes qui mangeaient des chandelles de suif, les campagnes de Napoléon, la révolution et le coup d'État. Sous l'échoppe s'arrêtait aussi un vieux chemineau, que l'on appelait *Stiefelhans* parce qu'il portait des bottes énormes. Il avait l'air de dater de Mathusalem et de venir du bout de la terre.

Il portait sur les épaules deux cornes réunies par leurs pointes. Dans l'une il mettait du lait qu'il volait la nuit dans les écuries, dans l'autre, de la graisse. A cause de ses cheveux très longs et probablement habités, nos parents nous disaient : regardez-le, mais ne le touchez pas. Or, cet homme, c'était l'horizon lointain, le symbole de toutes les choses inconnues, de toutes celles qu'on voudrait connaître.

Wagner a toujours rêvé d'écrire un livre sur les

*Gamins.* Il est revenu bien des fois sur ce projet, dont il reste dans les cartons de nombreuses ébauches, soit en vers soit en prose. Le gamin! barbouillé de myrtille, hirsute, rapiécé sur toutes les coutures ; le gamin bon garçon, mais farceur incurable, terreur des ménagères et désespoir des éducateurs ! Le gamin, il l'a aimé passionnément, sans doute parce qu'il retrouvait en lui, aux jours heureux d'Ottwiller, le gamin dont il aurait voulu chanter les exploits. Exploits souvent belliqueux et entraînant des suites douloureuses. Telle cette levée en masse, organisée un soir contre les enfants du village voisin de Lohr que les gamins d'Ottwiller, pétris de souvenirs bibliques, appelaient les Philistins, étant eux, naturellement, les fils de l'Éternel.

Je n'ai qu'à porter la main sur une région de mon cuir chevelu pour y retrouver certaine cicatrice provenant de ces batailles où les tringles à rideau, décrochées chez nos parents, faisaient office de piques.

Ainsi vivait l'enfant, mêlé à ce peuple rustique et bienveillant, s'initiant aux divers métiers du village, rentrant le regain sur les hautes charrettes grinçantes ou, juché sur la charpente d'un toit, aidant les maçons à fixer les tuiles. Il avait acquis entre autres une véritable maîtrise dans la menuiserie, qui resta toujours sa récréation favorite.

L'impétuosité première, cependant, avait lente-

ment fait place à une mélancolie persistante. Wagner a expliqué lui-même cette tristesse, qui devint désormais le fond de sa nature, par l'enseignement religieux qui lui fut donné. Il passa à ce moment par une véritable crise, trop importante pour le développement de sa pensée pour que nous ne citions pas le témoignagne même du *Journal intime.*

Le pasteur d'Ottwiller, M. L..., imbu des idées ultra-piétistes du pasteur Horning, de Strasbourg, ne voyait le salut que dans une foi exempte de raisonnement et basée sur l'interprétation littérale des textes. Tous ceux qui ne partageaient pas cette manière de voir étaient voués à la damnation. La plupart des paroissiens évitaient ces diatribes qui duraient généralement deux heures consécutives le matin, et quelquefois autant l'après-midi. Aussi, les enfants de l'école constituaient-ils le groupe le plus compact des auditeurs. Il est vrai qu'au bout d'une heure d'une prédication si tonitruante que les chiens se mettaient à aboyer, la plupart s'endormaient et oubliaient les angoisses qui les avaient saisis au sujet du sort réservé à leurs parents.

J'ai toujours eu une âme religieuse, ouverte aux impressions d'au-delà et aux révélations de la conscience. Mais la stricte orthodoxie luthérienne se trouvait en contradiction avec mon être. Je l'ai adoptée, comme l'enfant adopte toute chose, mais une grande tristesse, dont je ne me rendais pas compte alors,

se répandit sur moi avec cette doctrine. Dieu, le monde, l'Évangile m'apparaissaient comme à travers un voile noir. Cela faisait un étrange contraste avec tout ce que mon âme naïve avait appris dans les prés, sous les étoiles, dans le chant des oiseaux et dans les suggestions de sa propre et énergique vitalité. Je fis ma première communion avec une grande ferveur d'esprit, en enfant croyant et sincère qui se consacre entièrement à Dieu ; toutefois je sentais toujours en moi une secrète mélancolie, née de la forme religieuse qu'on m'avait inculquée.

Aussi, fils et petit-fils de pasteur, trouva-t-il tout naturel que les siens songeassent à l'orienter vers le ministère évangélique. Le pasteur L..., entreprit donc, à la demande de Mme Wagner, la préparation de Charles. Et celui-ci prit si rapidement goût au latin et au grec que le savoir de l'excellent ministre se trouva bientôt insuffisant. Le conseil de famille décida donc d'envoyer le jeune homme, en octobre 1866, à Paris, pour y poursuivre ses études à l'École préparatoire de théologie, dirigée par le pasteur Kuhn.

Ne vous figurez pas que cette perspective m'effrayât. Je voyais Paris à travers Mme Deshoulières : « sur ces bords fleuris qu'arrose la Seine ». Je me disais que je verrais l'Empereur, un jour qu'il fumerait son cigare à la fenêtre, et, peut-être, qui sait ? l'Impératrice et le prince impérial. Somme toute, je partais curieux de voir le large, sans avoir aucune idée de ce

qui m'attendait... Un soir de septembre donc, on me conduisit à Sarrebourg. Là, l'oncle me mit dans le train et me dit : « Tiens-toi bien ; mets ta main sur ta poche pour qu'on ne te vole pas ton argent. Lorsqu'on criera : Paris ! tu descendras. »

Et toute une longue nuit, à la portière du wagon, l'enfant fut aux écoutes, essayant de discerner, à travers les mélopées des chefs de gare, le nom fatidique et prestigieux.

## CHAPITRE II

## L'ADOLESCENCE

(1866-1869)

« A certains moments de force et d'inspiration, le jeune homme est au-dessus de tout par le cœur; il possède ses trésors en lui-même, il est roi de l'espérance. Mais c'est un roi souffrant. »

Dans ces lignes de *Jeunesse* il y a plus qu'une notation passagère d'un état d'âme commun à bien des jeunes gens. Il y a comme un ressouvenir des années de misère, l'écho d'une plainte discrète montant des profondeurs où sommeille l'âme d'un adolescent bien déterminé.

Transplanté brusquement dans un milieu nouveau, le jeune Vosgien fut pris de désespoir :

Je tombai à Paris comme un homme à l'eau. Tout me paraissait nouveau, étrange, monstrueux. Je savais à peine le français. Je me sentais désorienté, écrasé. Cette première année ne sortira ja-

mais de ma mémoire. Il me semblait qu'il faisait toujours nuit, et, à travers les brumes automnales, rien que des chevaux, des voitures, des chiens et des gens pressés ! Je passais une partie de mes nuits à pleurer, à regretter mon cher pays, mes forêts, mes sentiers favoris. Mon désespoir était tel que je pensais ne jamais revoir les miens. Le *Heimweh* me torturait. Pendant ce temps, les études allaient tant bien que mal. M. Kuhn et sa femme avaient pour nous beaucoup d'égards et de bonté. Mais la vie physique me manquait. J'étais comme un oiseau en cage...

Dans cet état de sensibilité exacerbée, il y avait autre chose que la nostalgie du pays natal et du cercle familial. L'enfant se sentait brutalement transplanté dans un monde au regard duquel sa nature paysanne apparaissait comme une infériorité : où l'ascendant, le prestige appartenaient à l'élégance, à l'élocution aisée et brillante, aux grâces de l'esprit, il arrivait laid, timide, sauvage. Replié sur lui-même, comme s'il voulait mieux faire corps avec les douces et agrestes images qu'il serrait dans son cœur, il se mêlait peu aux jeux et aux conversations. Et cette sauvagerie augmentait encore la gaucherie des manières et des attitudes.

L'excellent M. Kuhn s'employait à « sortir de sa gaine », ce jeune homme, pensif jusqu'au mutisme, dont il avait discerné la douloureuse sensibilité et la richesse intérieure.

Un matin que je sifflais dans les corridors un des airs qui me rappelaient mes bois de hêtres et le chant des merles, le directeur me dit : « Mon ami, ici on ne siffle pas ; cela est bon pour la forêt seulement. » S'il avait pu mesurer l'effet de cette parole ! Hélas ! je l'avais vaguement senti ; désormais c'était fini pour moi de chanter et de siffler. Et ce bonheur d'enfant, pur et vigoureux comme un chêne adolescent, allait-il s'étioler derrière les fenêtres fermées ?

Un autre jour, sentant toute sa responsabilité de pédagogue devant le jeune être fruste et primitif qu'il avait mission de polir, mon mentor m'adressa, comme une sorte de consigne, cet avis : « Mon ami, efforcez-vous de devenir *distingué* ». Seigneur des cieux sans fin et des mers sans rivages, quel indicible frémissement produisirent en moi ces paroles, si bien senties pourtant et si élégamment pensées ! Ainsi le petit villageois connaissait son programme. Le confident ordinaire des abeilles butinantes s'entendit signifier un définitif congé. Il était le vieil homme à répudier, à noyer dans le baptême raffiné des manières urbaines. Un homme nouveau devait naître de l'onde baptismale, et celui-là serait *distingué*. Je n'étais qu'un enfant, dépaysé et désireux de faire de mon mieux. Tant bien que mal, j'acceptai le sacrifice et m'ingéniai à suivre le programme. Mais, heureusement, le plongeon ne tua pas le rural en moi. Il avait la vie dure. Sous le vernis dont on essaya de le couvrir, il résista. Et maintenant que, sûr de mon bon droit, j'ai conquis la liberté de penser, de vivre, de sentir par moi-même, je gratte tous les jours le vernis pour retrouver

quelque coin ignoré de la figure originale. Le rural est ressuscité, plus vivant que jamais, et il donne pour devise à ses jeunes contemporains ce que lui ont dit à l'oreille les fauvettes rebelles à la cage et les saxifrages de la colline : soyez naturels, soyez vous-mêmes, restez peuple, redevenez peuple.

Il y avait cependant des compensations et presque des revanches à la claustration. La pension Kuhn était alors située rue de l'Ouest, actuellement la rue d'Assas, dans un quartier de Paris où la pierre, terrible dévoreuse de ciel et de verdure, n'avait pas encore fait tomber les arbres. C'était encore la campagne, tout en étant déjà la ville, et les abeilles ne s'y trompaient pas. L'enfant suivait longuement du regard leur vol bruissant autour des fleurs du jardin; elles lui apportaient un peu de ce miel de la liberté.

De plus, un monde nouveau s'était ouvert où le prisonnier se réfugiait avec délices : ses maîtres lui révélèrent la poésie grecque et latine. Et désormais, sa solitude se peupla des immortelles figures du génie antique. Ulysse et Leuconoë, le jeune Astyanax jouant avec le casque de son père, Tityre et Mélibée, les pâtres de Théocrite et les vierges d'Horace lui furent présents comme des amis proches. Wagner s'enchanta de cette poésie éternelle : il en savait par cœur d'innombrables extraits, et ce n'est pas lui qui eût encouragé ces soi-disant réformes de l'enseignement

qui tendent actuellement, pour des motifs trop visibles, à une véritable mutilation de la culture humaine. Il apprit des antiques la beauté et la précision de la forme, la sonorité spéciale des mots, leur coloration, les mystères qu'ils renferment. Nul doute que sa vocation d'orateur ne se rattache à ces premières heures d'éblouissement qui emportaient son jeune esprit, loin de la médiocrité et de la tristesse présentes, vers les somptueuses et fraîches beautés du Passé.

Wagner eut à cette époque une autre révélation. Au cours de l'hiver 1866-1867, il entendit, à Notre-Dame, le Père Hyacinthe, et à cette flamme magnifique s'alluma sa propre flamme. Lorsque le grand orateur protestant fut appelé en 1912 à célébrer les obsèques du célèbre transfuge catholique, il ramassa pieusement ce souvenir d'enfant pour le déposer, comme une fleur de gratitude et d'hommage, sur le cercueil du prophète.

C'était à Notre-Dame, en 1866. Je n'étais qu'un écolier, perdu dans la foule qui se pressait autour de la chaire. Et l'on entendait monter et grandir dans le silence la voix d'un carme déchaussé, armée de tous les pouvoirs du verbe, belle de toute la poésie de l'âme. De ses voûtes et de ses vitraux, de ses vieux saints de pierre, la cathédrale faisait à cette parole pieuse et hardie un cadre d'éternité... L'orateur parlait de la démocratie, des racines de l'énergie d'un peuple, de ce qui bâtit la cité et de ce qui la détruit. L'expérience de tous les jours et les réalités saintes

faisaient écho à sa voix. On entendait des marches guerrières et des hymmes sacrés.

Wagner entrevit dès lors sa vocation sous une clarté plus nette. La saine curiosité de l'esprit et la voix nouvelle qui, bien timide encore, s'essayait en lui, le rattachèrent à la vie. Il connut la volupté d'apprendre, devinant d'instinct que tout ce qu'il accumulait pêle-mêle dans son esprit lui serait pour plus tard des provisions où le triage s'opérerait naturellement.

En même temps, son cœur, si longtemps refermé sur lui-même, trouvait à s'épancher dans l'une de ces précieuses amitiés de jeunesse qui chassent bien des rêves malsains et soutiennent le jeune homme sur les chemins où si souvent l'adolescence trébuche.

Il vaut la peine de noter cette page du *Journal intime* dans laquelle Wagner, bien des années plus tard, évoque ces heures de grâce :

Dans les deux dernières années de mon séjour je fis, au pensionnat Kuhn, la connaissance de mon cher ami Auguste Stahl, mort en 1880 au Gabon, comme membre de l'expédition Mizon. Nous avions déménagé de la rue de l'Ouest à la rue de la Tour-d'Auvergne. Là, j'avais choisi comme chambre une petite pièce sous le toit, avec une fenêtre à tabatière. Mais, à travers cette lucarne, on voyait tout Paris à ses pieds. Oh ! les bonnes heures d'amitié et de causerie que je passai là avec Stahl ! Il était mon cadet

de deux ans. Son esprit, alors déjà, se portait vers les voyages et les découvertes. Nous avions aussi l'habitude de faire ensemble des expériences de chimie et de physique.

Ma chambre était encombrée de fioles, d'appareils, d'acides dont les âcres émanations nous prenaient à la gorge... Stahl était aussi religieux qu'original. Il était d'une gaîté exubérante qui me faisait un bien infini. Même sa mort précoce et si triste n'a pas terni pour moi cette figure joviale. Je le verrai éternellement dans sa fraîcheur et son entrain, sa jeunesse pure et endiablée dont je subissais alors le charme et dont je n'ai compris la source que plus tard. Oh ! le bon, le brave, l'idéal ami d'enfance et de jeunesse ! Comme je l'aimais et comme il me le rendait ! C'est avec lui, dans les heures de solitude et d'expansion, que je faisais sous les étoiles, le soir, des projets qui me rappellent aujourd'hui les vers de Schiller :

> Jusqu'aux plus pâles étoiles de l'éther,
> Laisse-toi emporter par des ailes déployées ;
> Rien n'est si haut, rien n'est si loin,
> Où leur élan ne puisse t'emmener.

Si l'étude avait pour le jeune homme des douceurs inattendues, si le commerce des hommes et des idées ramenait progressivement dans son être la joie de vivre, parallèlement son attention se trouvait de plus en plus attirée vers cet autre monde qui, comme l'autre, a ses sommets et ses abîmes, ses beautés paisibles et ses tempêtes : le monde intérieur. Tout le reste, d'ailleurs, ne s'éclaire

que d'une lumière d'emprunt, dont le foyer est en nous-mêmes. Rien d'étonnant si cet adolescent, si vivement sollicité par le monde extérieur, se trouve par là même rappelé vers lui-même. Wagner place à cette époque le véritable éveil de sa conscience qui, jusque-là, n'avait fait que prolonger délicieusement les rêveries de l'enfance.

Ses idées religieuses ne se sont guère modifiées; ses habitudes de piété sont toujours soutenues par les croyances de son enfance. Ses maîtres, dont, au premier rang, le pasteur Kuhn et un jeune savant qui devait, par la suite, devenir un des théologiens les plus en vue de l'école de Paris, Eug. Ménégoz, n'abordent pas, devant leurs auditeurs, les graves questions qui concernent la foi. Au temple de la Rédemption où les élèves de la pension se rendent régulièrement, il entend, avec un accent moins âpre peut-être, proclamer les mêmes vérité religieuses que dans le temple d'Ottwiller. Il y a dans la piété luthérienne une sève mystique qui répond incontestablement aux besoins des âmes les plus religieuses. Et c'est à cette sève que le jeune Wagner alimente sa vie intérieure. S'il devait plus tard s'engager sur d'autres chemins de l'expérience religieuse, il n'a jamais oublié les excellents maîtres qui joignaient à la science l'exemple de vertus sans défaillance.

Cet ascendant de la vie sainte s'imposa si fortement à l'âme du jeune étudiant qu'il éprouva le besoin de mettre sa vie morale au niveau de sa

piété. Non qu'il eût de graves fautes à se reprocher, mais parce que, sous le duvet d'une jeunesse extérieurement sans tache, sa conscience plus délicate s'attachait aux intentions, aux mouvements secrets qui tiennent à la chaleur nouvelle du sang.

Je ne sais rien de plus grand que cette surveillance d'un homme par lui-même. Nul n'est mieux gardé que celui qui a sa garde dans son propre cœur et n'a pas à recourir aux appuis extérieurs. Cette surveillance quotidienne approfondit la vie intérieure, si riche en nuances, affine la conscience ; et si le scrupule, toujours en alerte, bride parfois trop vigoureusement la nature, il favorise en compensation les floraisons les plus exquises des joies cachées qui constituent à elles seules une récompense.

Quoi de plus touchant que l'épisode suivant qui ouvre un jour émouvant sur la singulière délicatesse de cette âme fervente ?

Je me rappelle aussi certains élans de piété, d'amour pour Dieu et pour les hommes, une sorte d'immense désir de tout aimer et de tout arracher au mal. Toujours je garderai dans ma mémoire un certain coin obscur du grand dortoir, où je passai un soir une longue heure, assis sur une malle, à prier Dieu avec larmes pour la conversion du Diable ! Ce seul fait indique jusqu'où s'étendaient mes préoccupations religieuses, et cette prière d'enfant est bien demeurée le fond de mes aspirations.

Mais l'homme ne possède jamais définitivement sa paix : il la lui faut reconquérir constamment, contre tout ce qui la menace, extérieurement et intérieurement. Combat qui dure autant que la vie. On ne saurait attacher trop d'importance à ces alternatives, surtout dans le développement des hommes de pensée, chez qui les événements intérieurs sont les seuls réels. La vie d'un Lamennais, d'un Taine ou d'un Renan ne s'est-elle pas décidée et organisée dans ces crises successives ? Or, les années qui vont venir poseront à Wagner la plus redoutable des questions ; elles lui demanderont raison de cette foi d'enfant. Celle-ci est encore intacte quand Wagner subit avec succès, le 2 août 1869, les épreuves du baccalauréat. Et c'est en pleine harmonie intérieure qu'il va se plonger dans la vie champêtre, avant de prendre ses inscriptions à l'Université de Strasbourg.

Philoctète exilé, entendant le langage de sa patrie, ne fut pas plus heureux que moi, retrouvant le pays, les champs, le patois.

## CHAPITRE III

# L'ÉTUDIANT

(1869-1875)

En entrant à la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg, Wagner cédait à une vocation qui avait eu le temps de s'interroger et de s'affermir. Pour lui, aucune carrière ne semblait répondre, autant que le ministère pastoral, aux besoins profonds de son âme et à l'orientation de son esprit. C'est que le ministère concentre sur l'homme tout l'intérêt de la vie qui, ailleurs, se disperse sur des préoccupations accessoires. Et sur l'homme, tel qu'il apparaît aux yeux de Dieu, dans sa nudité et sa faiblesse, l'homme dans sa diversité extérieure et dans son unité foncière. Plus que le médecin, le pasteur a l'occasion de connaître cet être étrange et contradictoire. Il le connaît surtout aux heures solennelles de la destinée, dans la maladie, dans la douleur, dans le péché, au seuil de la mort, quand l'orgueil de la vie

tombe comme un masque et qu'apparaissent les secrets leviers de la personnalité. Moins que d'autres également, le pasteur est tenté de mépriser l'humaine créature, car, si sa misère foncière ne lui laisse aucune illusion, il voit cependant étinceler, dans cette nuit, d'étranges beautés. Il sait de quels imprévus redressements est capable cette âme, si profondément encore engagée dans l'animalité, quand elle se met en contact avec la force divine. Et sa mission est uniquement d'être, pour cette âme, le canal qui permettra à la mystérieuse action divine de s'exercer. Aussi, le pasteur ne *juge*-t-il pas l'homme, dans le sens d'une appréciation de valeur : il *l'aime*, et, par cet amour, il tient moins compte des misères du présent que des promesses de l'avenir.

Tels étaient les sentiments du jeune étudiant en préférant au lustre extérieur des carrières mondaines la splendeur cachée du ministère évangélique.

Je ne choisirai jamais une carrière qui m'empêche de savoir ce que me veulent les hommes et les choses. Le problème de la destinée m'obsède, et j'en cherche le mot sur le visage des hommes comme au front des étoiles. Oh! qui dira où vont les êtres qui rentrent à la grande fourmilière, chacun avec son butin !

... Ami de Dieu et des hommes, quel plus beau titre, quelle plus grande vocation ! Devenir, par la vie sainte, le confident de Dieu et redire alors à

l'humaine misère ce que le Père aura murmuré de tendre, de sévère et de consolant ! Rends-moi digne, ô mon Dieu, rends-moi digne !

La Faculté de théologie n'avait jamais été plus florissante. A l'entrée de l'année scolaire 1869-1870, le chiffre des étudiants immatriculés s'élevait à 103. Par la valeur scientifique de son corps professoral, la Faculté était un des départements les plus importants de l'Université qu'illustrait à ce moment Fustel de Coulanges, professeur à la Faculté des lettres. Tout en étant bilingue, l'enseignement de la Faculté de théologie tendait de plus en plus rapidement vers la prédominance de la culture française sur la culture allemande. Le cours d'histoire de la littérature hébraïque, professé par Reuss en français, remplissait jusqu'à la dernière place le grand auditoire de Saint-Thomas, et les éléments allemands de l'Alsace ne laissaient pas de parler tout bas de *verwelschung*.

Des maîtres de cette époque, le plus éminent était, sans conteste, Édouard Reuss.

Déjà âgé, mais toujours jeune de cœur et encourageant, un vrai modèle de labeur soutenu. Travailler à tête reposée était son grand conseil, et sa pratique aussi. J'ai entendu son cours d'hébreu pendant dix semestres, prolongeant à plaisir mes études et le doux temps de la vie universitaire.

Colani, aussi célèbre et plus brillant, avait, plus que Reuss peut-être, la faveur des étudiants. Se jouant, avec une véritable virtuosité, au milieu des délicats problèmes soulevés par la vie de Jésus et le siècle apostolique, servi par une incomparable faculté d'improvisation qui revêtait les idées abstraites d'un magnifique manteau coloré, fougueux et entraînant, Colani subjuguait son jeune auditoire et l'enchaînait à ses propres idées, sans lui laisser toujours la possibilité de vérifier des affirmations, en ce temps-là fort audacieuses.

Charles Schmidt, savant médiéviste, s'imposait à la fois par la clarté et la solidité de son enseignement historique et le rayonnement d'une chaude et souriante piété. Avec Reuss Weber partageait le privilège de remplir le grand auditoire de Saint-Thomas par ses leçons sur l'histoire de la philosophie ; l'action de ce maître précis, qui excellait dans l'art de brosser une silhouette et d'extraire de la masse du détail la charpente d'un système, s'exerça puissamment sur les jeunes esprits, en quête eux-mêmes d'une philosophie qui leur fût un sûr abri intellectuel.

Parmi les autres professeurs, Wagner a rendu un témoignage particulier de gratitude à Schultz, qui enseignait la dogmatiqne.

Je me rappelle aussi Schultz, aujourd'hui à Goettingen, disciple de Ritschl. C'est à lui que je dois d'avoir pu mettre de l'ordre dans l'ensemble de mes

conceptions religieuses. Il nous faisait la dogmatique dans un esprit de piété large et de ferveur sans fanatisme. A son école, je me suis fortifié dans mes instincts de libre-croyant, respectueux jusqu'à la vénération de tout le grand passé religieux avec ses symboles, ses doctrines, ses règles de vie, ses âpres souffrances à la recherche du salut, mais jaloux de mon indépendance, réfractaire à toute contrainte extérieure.

Lorsque nous aurons nommé encore le doyen Bruch, Cunitz, titulaire de la chaire du Nouveau-Testament, Lichtenberger, chargé de l'enseignement de la morale, Scherdlin, professeur de langue hébraïque, et Auguste Sabatier qui, dès les premières leçons, se révéla un maître, nous aurons signalé toute la richesse et la diversité de l'enseignement de la Faculté.

Cette effervescence intellectuelle, dans laquelle étaient plongés les étudiants, avait son prolongement au séminaire, où vivaient en commun les étudiants boursiers. Là, dans les vieux bâtiments dont les murs de brique sombre se mirent dans les eaux de l'Ill, à l'ombre des tours de Saint-Thomas, la jeunesse reprenait ses droits, et de façon souvent fort bruyante.

Au vieux Stift, comme dans tous les établissements qui ont d'anciennes traditions, les nouveaux venus avaient quelques mauvais quarts d'heure à passer. Entre autres, l'anniversaire de la mort de Tauler

était redoutable. Chaque année, ce moine célèbre revenait au couvent, se promenait dans les longs corridors, entre minuit et une heure. Quinze jours avant la nuit fatale, on ne parlait que du revenant. Toutes les vieilles terreurs s'exhumaient dans les conversations particulières... Enfin minuit sonnait. Dans le calme nocturne, c'étaient d'abord des gémissements, des soupirs, des craquements lointains. Puis le novice se trouvait inquiété dans sa cellule particulière. C'était, dans les murs, au plafond, comme un bruit de rats rongeant le bois. Le poêle, comme une bouche d'enfer, hurlait des malédictions. Le pauvre Fuchs, enfoui dans ses couvertures, suait à grosses gouttes. Alors, dans le lit même se manifestaient des mouvements étranges. Le lit se soulevait et retombait sous le malheureux, livré à toutes les paniques. Au milieu du vacarme grandissant, Tauler apparaissait, aspergeait le patient en prononçant des mots cabalistiques.

Mais l'attrait du séminaire était surtout dans l'effervescence intellectuelle de cette jeunesse. Discussions religieuses ou philosophiques qui se prolongeaient fort avant dans la nuit; séances littéraires où la verve des poètes se donnait libre cours; longues confidences entre amis, dans lesquelles s'ouvraient les cœurs : Wagner a gardé de ce temps un souvenir impérissable.

Une extraordinaire facilité littéraire avait fait de lui le poète attitré de cette jeunesse pétulante. Il a composé à cette époque des milliers de vers,

allemands ou français, humoristiques ou élégiaques, des *Knödel* innombrables, dont les originaux se trouvent encore dans les archives de la société *Argentina*.

Sa muse, le plus souvent légère et badine, encore que voilée de mélancolie, se mettait parfois au service des opprimés. Elle empruntait alors le solennel alexandrin. C'est ainsi que les étudiants, ayant à se plaindre, à tort ou à raison, de leur directeur de pension, nommé Bobel, Wagner composa une ode vengeresse, en cinq chants, la *Bobeliade*, dans laquelle revivaient toutes les scènes de la vie du séminaire. Une autre épopée est restée célèbre, la *Vaucheriade*, consacrée aux exploits d'un fidèle ami de Wagner, le futur doyen de la Faculté de Paris, Edouard Vaucher. Mais le latin seul était digne de chanter les douceurs du lit, auxquelles fut consacré un *Ars dormiendi* en trois chants.

C'est avec bonheur que je me reporte à cette époque. J'appartenais à une société d'étudiants étroitement liés par des liens d'amitié. Elle existe toujours et se nomme Wingolf. Nous passions en commun une ou deux soirées par semaine à chanter et à converser sur tous les sujets possibles. Une bonne humeur bienfaisante régnait dans ces réunions. Tantôt elles se tenaient dans quelque village suburbain, tantôt à Strasbourg même. Le signal de la fin était la bonne vieille cloche de dix heures, dont le chant tinte au souvenir de tout Strasbourgeois et qui en-

dort, depuis tant d'années, les habitants par ses sons graves et rassurants. Dans nos soirées, on lisait en vers et en prose de petites compositions sérieuses ou humoristiques. J'ai surtout contribué à augmenter ces dernières en écrivant, sur des sujets d'actualité, plus de cinq mille *Knittelverse*. Le public était bon et riait ferme. C'est tout ce que les auteurs demandaient pour leurs productions littéraires.

L'ami Stahl ne faisait partie d'aucune société. Son humeur originale lui faisait redouter toute règle, toute conversation. Il portait, comme châtiment de cette disposition à la solitude, le nom de chameau. Mais il se glorifiait de son ignominie et avait fini par signer *chameau* tout court. Ce cher chameau m'entraînait souvent avec lui quand son tempérament de planète vagabonde se réveillait. Nous partions alors ensemble, par la belle saison, le soir, tous travaux finis, et, à l'heure où le bourgeois ordinaire se couche, nous sortions des portes de la ville. Nous marchions toute la nuit, et, le lendemain, au lever du soleil, nous étions dans quelque belle forêt, ou sur quelque sommet des Vosges, Sainte-Odile, Hohwald, Donon, etc., ayant fait quelquefois soixante kilomètres tout en chantant, devisant et jouissant par tous les pores de la nature et de la liberté.

## II

Cette heureuse existence fut brusquement interrompue par la guerre. La nouvelle de la déclaration de guerre parvint à Strasbourg le 15 juillet, à la fin de l'après-midi. Trois jours après, la Fa-

culté et le séminaire furent fermés, les examens, remis à plus tard et les étudiants, renvoyés dans leurs familles.

Wagner se rendit à Ottwiller pour soutenir et, au besoin, protéger sa mère et ses jeunes sœurs. Il se mit immédiatement à la disposition du maire pour le seconder. Il fut chargé, en particulier, de répondre aux réquisitions des Allemands qui avaient envahi l'Alsace, le 6 août, après la bataille de Wœrth. Il tint son rôle admirablement, veillant à la répartition judicieuse des charges imposées par la présence de l'ennemi, refusant d'obtempérer aux demandes exagérées et, lorsqu'il y était forcé, assignant aux Allemands, comme cantonnements, des écuries complètement vides.

Chose étonnante : cet homme au cœur si frémissant, ce patriote qui devait, en 1914, pousser les cris les plus pathétiques d'indignation et déchirer les diplômes de docteur que lui avaient décernés de nombreuses universités allemandes, semble avoir vécu en marge du terrible conflit qui mettait aux prises les deux pays qui lui étaient chers.

J'avais dix-huit ans, et c'est à peine si je me suis aperçu de la guerre. Je ne l'ai revécue en esprit que plus tard. Mais alors, je ne me rendais pas compte de tout ce qui se trouvait en question dans ces batailles qui se livraient non loin de moi, tandis que, paisiblement, j'aidais les paysans à faucher les blés. C'est que mon état intérieur m'absorbait tout entier, et le vacarme formidable du monde extérieur ne par-

venait pas à dominer le grondement qui traversait les profondeurs de mon âme.

Que s'était-il passé ? Il y a une heure où la foi de l'enfant entre en conflit avec l'enseignement théologique. L'histoire, la critique des textes, l'examen des dogmes, la psychologie religieuse apparaissent alors comme des disciplines destructrices. Tout le monde intérieur, jusque-là si solide, vacille parce que l'horizon se trouve changé. Heures douloureuses, où l'on écoute en soi le bruit de sinistres effondrements, où tombent, une à une, les saintes naïvetés de jadis. Mais heures salutaires aussi, puisqu'elles permettent de rebâtir, avec des matériaux éprouvés, une foi désormais inattaquable. Wagner se trouvait, en 1870, à ce moment de la crise où les anciens abris se sont écroulés, sans que l'esprit ait eu le temps encore de se bâtir un refuge nouveau.

Il faut lire la page émouvante que Wagner a consacrée, dans son *Journal*, à ces jours de détresse spirituelle. Plus d'un jeune homme y lira sa propre histoire.

Dès les premiers temps de mon séjour à Strasbourg, avait éclaté en moi une crise profonde, dont la raison se trouvait dans les éléments disparates ramassés au fond de moi-même, à travers les années d'enfance et de jeunesse. Ma vie intellectuelle et morale était en proie à une sorte de fermentation géné-

rale. J'ai toujours eu, depuis ma plus tendre enfance, une tendance irrésistible à vivre en moi-même, dans les profondeurs de ma pensée. Ce ne sont que les événements intérieurs qui ont marqué pour moi. Mon état intérieur, à l'époque dont je parle, était chaotique. L'habitude de me sonder, de m'interroger, d'éprouver la solidité de mes idées et de mes croyances, m'amena à faire table rase de tout ce qu'on m'avait enseigné jusqu'alors. Ou plutôt, il se fit en moi, malgré moi, un immense travail de désagrégation ; je sentais comme de fortes commotions intimes et l'écroulement d'un monde au-dedans de moi... Je me rappellerai toujours ce temps de détresse et de famine spirituelle. Rien ne pouvait me distraire, pas plus qu'on ne distrait un homme affamé. Je promenais à travers le monde et les hommes, à travers les événements les plus importants du jour, cet affreux sentiment d'insécurité totale qui fait qu'aucun détail, quelque important qu'il soit, ne vous captive plus, parce que tout l'ensemble est en question.

Entre tous les maîtres de l'esprit qui avaient sollicité l'adhésion du jeune étudiant, il y en avait un qui ne pouvait manquer d'imposer son puissant ascendant par sa piété profonde, sa hardiesse métaphysique, la sérénité de sa pensée et la volontaire simplicité de sa vie. Je veux parler de Spinoza, dont le professeur Weber avait fait, pour son jeune auditoire, une étude enthousiaste et précise.

La philosophie de Spinoza s'adaptait trop aux besoins profonds de Charles Wagner pour qu'il

n'y adhérât pas avec l'énergie d'un être qui, dans le vacillement de toutes choses, trouve enfin un point ferme. Ce Dieu immuable, substance unique et éternelle ; ce monde géométrique qui se laisse expliquer à la raison, reflet de l'esprit de Dieu ; cette religion qui s'est dépouillée de toute détermination pour ne laisser brûler, solitaire et magnifique, que la flamme de l'amour ; cette paix offerte à quiconque s'assure en Dieu seul et se libère de tous les esclavages de la fortune ou de la chair : on conçoit qu'une pareille philosophie ait été accueillie, comme une libératrice, par une jeune intelligence en quête de pain substantiel.

De plus, ce sage qui donnait comme preuve pratique de sa religion une vie simple et frugale, détachée de tout ce qui n'est pas la vérité ; ce pauvre volontaire, polissant des verres de lunettes avec autant de soin qu'il en mettait à frapper ses formules, belles et précises comme des médailles ; ce grand tolérant qui écrivait à l'électeur palatin : « Les schismes ne viennent pas tant d'un ardent amour pour la religion que des diverses passions qui agitent les hommes et de leur goût pour la contradiction qui leur font d'ordinaire déformer et tourner à mal les choses les plus nettement dites » ; cet homme, dis-je, apparut à Wagner comme un modèle, dans lequel il reconnaissait, portées à leur perfection, ses propres aspirations.

Pendant deux ans, je ne vécus que de lui. Il me

rendit une sorte de sérénité que je n'avais plus connue depuis mon enfance. Ce fut pour moi un festin de l'esprit, toujours nouveau, de me plonger dans cette incommensurable Éthique. En même temps, j'aimais et j'admirais l'humble et pure existence, le caractère sublime de celui que Schleiermacher a appelé le saint et méconnu Spinoza.

Toutefois, je risquais de me noyer dans Spinoza. A force d'être sûr de Dieu, je perdais de vue tout le reste. Je ne croyais plus qu'à l'absolu. Le relatif ne comptait plus. Je méconnaissais l'importance des petites choses, de la personnalité, de l'histoire, de tout le grand drame laborieux du développement humain. Ce qui pour moi est devenu depuis d'un si palpitant intérêt, le *devenir*, l'humble et patient devenir, je ne l'apercevais pas alors. Je sais maintenant qu'il ne suffit pas de croire en Dieu. Il faut croire à l'homme, à l'humanité, à son avenir.

Heureusement pour Wagner, une veine nouvelle s'offrit à ce moment à lui : celle qui court, indépendante et fraîche, sous les fondations de l'Église. Je veux parler du mysticisme, c'est-à-dire cet élan du cœur qui dépasse la pensée pour aboutir à Dieu, par delà toute forme et tout intermédiaire. Qu'on ne s'y trompe pas : Wagner, que d'aucuns ont appelé un rationaliste, est essentiellement un mystique, et la suite de ce livre, dans ses pages de douleur surtout, le prouvera bien. Mystique par l'indépendance de la piété ; mystique surtout par le sentiment de la présence divine

qu'il a, comme aucun autre, éprouvé et chanté. Ce caractère, très particulier, de la religion de Wagner, nous le voyons s'esquisser dans ces années de désarroi intellectuel et prendre lentement la prédominance sur tous les autres traits de cette personnalité spirituelle si complète.

Je me rappelle avec quel amour (impossible de donner un autre nom à ce que je ressentais) je m'absorbai dans la lecture des mystiques comme Tauler, Eckehart, Suso. Les Amis de Dieu ont été pendant longtemps les compagnons inséparables de ma pensée, et j'ai gardé pour leur genre de vie et leur tournure religieuse un goût qui est certainement né d'une profonde affinité. Cette corde mystique, qui est tout à la fois absolument religieuse et respectueuse et absolument indépendante, n'a plus cessé de vibrer en moi. J'ai donné pour jamais mon cœur aux saintes hérésies, à la piété indépendante. S'associer à toute prière et ne pouvoir signer aucune formule, être le serviteur de tout le monde et l'esclave de personne, nul ne l'a mieux mis en pratique que les grands mystiques. Comme je les comprends, comme je bénis leurs cendres !

Le conflit intellectuel, au surplus, n'était pas le seul dans lequel se débattait le jeune étudiant ; il s'aggravait d'un conflit social et religieux, auquel les circonstances nouvelles de l'Alsace donnaient une acuité particulière.

Wagner a raconté l'histoire d'une mésange du

Donon qui, d'un coup d'ailes, passait tantôt en France, tantôt en Allemagne. Lui-même s'est souvent comparé à l'homme de la frontière, et la contradiction profonde qui se déchirait son être lui a inspiré son premier livre *Justice*, où se trouvent ces lignes caractéristiques : « Celui qui écrit ces pages a vécu constamment entre des influences contraires. Dieu l'a conduit de telle sorte que, sur le terrain social, religieux, intellectuel, national, il a été contraint d'apprécier le bien qui se trouve des deux côtés des frontières. Cette situation particulière l'a fait beaucoup souffrir. Il ne demande qu'une chose, c'est que ses expériences profitent, en une certaine mesure, à la Justice. »

Ces souffrances intimes, nous en trouvons l'écho tout frémissant dans cette page du *Journal*, qui éclaire singulièrement la vocation conciliatrice de Ch. Wagner.

J'ai grandi dans un temps qui était loin d'être idyllique, et qui, d'ailleurs, se continue et rend aux jeunes la vie difficile, un temps de batailles, de contrastes, de conflits, un temps où les hommes, les intérêts, les idées sont à couteaux tirés, accentuant entre eux les oppositions les plus tranchées. Au-dessus de tous ces conflits flottait dans l'air, comme un cri de guerre universel, cette péremptoire déclaration : il n'y a rien de commun entre toi et moi. Si j'eusse été élevé chez des gens tournés uniquement du même côté, en une chambre bien close, sans doute serai-je devenu l'homme d'un parti, l'homme

d'un livre ou le fanatique d'une formule. J'eusse trouvé ma gloire en me mettant dédaigneusement à part et répétant à mon tour : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mais, je le crois fermement, conduit par la main de Dieu, j'ai pu fraterniser avec les hommes les plus divers. Celui-là, qui n'a pas connu par lui-même cette situation d'homme universel, ne peut savoir combien elle est parfois tragique.

J'étais Lorrain, et comme tel, je fus, en 1870, au cœur d'un des plus graves conflits de l'histoire moderne. Mon éducation m'avait amené à aimer les deux adversaires et à estimer chez chacun d'eux le bien incontestable, Mon grand-père était Allemand, mais fut naturalisé par la suite ; ma mère était Française, et, tout en étant moi-même un excellent Français, j'avais pour la vieille Allemagne une tendresse justifiée. J'avais en moi de quoi comprendre ce que chacun des deux peuples en présence avait de beau et de grand. Je souffrais de voir mon petit pays écrasé entre mes deux grandes patries, et, au lieu d'être un trait-d'union, servir de pomme de discorde.

Au point de vue social, je vivais habituellement au sein d'une population humble et même déshéritée ; je me sentais relié à elle par une sympathie entière, celle que l'on éprouve pour ceux de sa chair. Mais j'avais également des amis dans les classes privilégiées, riches et raffinées. Là aussi, quoi qu'on m'en eût dit, je trouvai de la sagesse, de la piété, de la véritable justice. Pas un jour cependant où chacun de ces deux mondes ne tentât de m'attirer exclusivement à lui.

Dans le domaine religieux, je fus, vers ma ving-

tième année, véritablement déchiré entre la foi la plus traditionnelle et la pensée la plus libre, souvent même révolutionnaire. Les églises étaient des champs de bataille, et, chaque dimanche, les chaires adverses tonnaient, fumaient, lançaient l'éclair et la foudre. Ma bonne grand'mère, rentrant un dimanche d'un de ces offices enflammés, se lamentait en ces mots : « Quelle misère d'être une pauvre créature souffrante, qui cherche un mot de réconfort, et de tomber dans ces légions guerrières ! » Chacun de ces mots, je le gravai dans mon cœur, me promettant, lorsque serait venue pour moi l'heure de parler, de répondre au vœu de ma bonne grand'mère en cape blanche.

Puisque j'en suis à raconter mes tribulations, voici une aventure caractéristique de ma vie d'étudiant. J'avais un excellent ami, qui avait été enrôlé, dès sa tendre enfance, sous le drapeau de l'orthodoxie la plus stricte. Quel camarade cordial, et quel chrétien aussi, à sa manière! Mais il regardait comme un véritable païen quiconque ne se rangeait pas sous son oriflamme. Un soir, il me prit mystérieusement à part et, dans une objurgation attendrie et pressante, me mit en demeure de choisir, sur l'heure, entre Dieu et Satan. Dieu, bien entendu, ne pouvait être que celui de son credo. En dehors de ce dieu-là, les autres divinités n'étaient que des manifestations de Satan. A cet ami, si soucieux de la rectitude de ma foi, j'expliquai mon état d'âme. Je lui dis tout le bien que j'avais rencontré à gauche comme à droite, l'impossibilité où j'étais de faire un choix qui me cantonnerait dans un parti. Alors, mon ami, bouleversé, se leva et décréta que je tombais sous la parole

de l'Apocalypse dirigée contre *les tièdes qui ne sont ni chauds ni froids*. Et il ajouta que, dans ces conditions, nous ne pouvions nous revoir. Vous vous imaginez mon état d'esprit quand je me retrouvai seul dans ma chambre. Je m'appliquai une autre parole de l'Apocalypse : *je pleurai beaucoup*.

Jusqu'à ce jour fatal, nous avions l'habitude, mon ami et moi, de prendre ensemble une tasse de café. Et pour préparer l'odorante liqueur, nous avions, à frais communs, fait l'acquisition d'une petite cafetière d'étain.

Le lendemain de la scène tragique, pensant que nos divergences théologiques ne nous empêcheraient pas de boire la traditionnelle tasse de café, je me rendis chez mon ami.

Mais le cher garçon n'avait pas sur la communion du café la même opinion. Il me représenta, les larmes aux yeux, qu'il était lié par sa conscience et qu'il ne pouvait reprendre les relations avec un hérétique de mon espèce. Et la petite cafetière d'étain demeura seule, sur le rayon de la bibliothèque, lamentable symbole d'une amitié brisée.

C'est à travers ces batailles d'âme que Wagner devait trouver le pacifique chemin qui monte vers les hauteurs où n'atteignent pas les rumeurs belliqueuses et où disparaissent les divergences.

Au sein des passions déchaînées, je constituai en mon cœur, silencieusement, un asile à l'équité et je priai celui qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants de m'indiquer le sentier qui conduit à

la paix. Je me sentais le droit et je me sentais le devoir de réunir en moi-même, comme dans une cité hospitalière et lumineuse, tout le bien qui était partout, sans lancer l'anathème à personne. Ne pouvais-je pas aimer également le vieil évangile, tout le patrimoine sacré du passé et la pensée de mon temps en ce qu'elle a de noble, de juste, de divin, elle aussi ?

Si profondes étaient ces aspirations vers la paix que Wagner consacra un de ses premiers sermons, dans l'église d'Ottwiller, à ce sujet. Si sa mère reconnut, derrière la voix de son fils, sa propre âme pacifique, le pasteur L... fut atterré. La paix, pour cet homme de combat, c'était avant tout l'adhésion à la stricte croyance, l'obéissance intellectuelle à la formule. Quant à cette harmonie intérieure, que proclamait le jeune prédicateur, elle apparaissait au pasteur L... pleine de dangers, entachée du plus redoutable subjectivisme. Et Wagner, qui venait de moduler, pour la première fois, le thème qu'il devait par la suite enrichir d'une si puissante orchestration, note, mélancoliquement, dans son *Journal* :

Mon premier sermon sur la paix divine me valut les protestations de mon vieux pasteur.

D'autres événements contribuèrent à pacifier l'âme, si longtemps troublée, du jeune théologien. Dès son arrivée à Strasbourg, et pour ne pas être à charge à sa mère, Wagner contracta avec une

des meilleures familles de Strasbourg, la famille Goll, un engagement de précepteur pour une série d'années. Au sein de cette famille il trouva l'atmosphère de tendresse qui était indispensable à sa vie. Mme Goll était une femme remarquable par le cœur et par la culture. La destinée ne l'avait pas épargnée, mais les épreuves avaient encore affiné cette âme profondément bonne, et Wagner n'eut qu'à suivre la pente de son cœur pour vouer à Mme Goll une affection filiale. Qu'on en juge par ce fragment de lettre :

Votre vie jusqu'ici a été une longue souffrance, et votre sentier, couvert dès l'enfance de beaucoup de ténèbres, n'a vu qu'un beau rayon de lumière, trop court, hélas ! et qui devait si tôt faire place à des ténèbres plus profondes... Dieu nous mène par une dure école : celle du renoncement.

Le cœur ne se sanctifie que par la douleur... N'importe, toujours une espérance me reste ; je rêve pour vous, après tant de tribulations et de larmes, une vieillesse paisible, comme une soirée fraîche après un jour d'orage. Est-ce là encore une illusion ? Je n'en sais rien, mais un je ne sais quoi me dit : « vers le soir la lumière se fera. »

La maison de la rue de la Nuée-Bleue devint ainsi pour Wagner une véritable maison familiale. Dans cette famille aisée, il retrouvait la même façon sérieuse de considérer la vie, le même souci du perfectionnement moral et religieux et,

malgré la grande différence de situation matérielle, la même simplicité qui étaient en honneur dans la pauvre maison paysanne d'Ottwiller. Bientôt, et comme encouragé par l'atmosphère, un sentiment plus tendre s'éveilla dans le cœur du jeune étudiant. Le charme mystérieux d'une jeune fille vint fortifier encore les liens qui unissaient Wagner à la famille Goll. Cet amour, longtemps silencieux, fut pour le jeune homme, comme il arrive toujours pour les âmes pures, une puissante protection et une source de félicités exquises. Ces premières émotions de l'amour, nous en trouvons l'écho dans d'innombrables vers, dédiés à la chère attendue : ce sont les rêves et les pures ferveurs, le doute aussi, la souffrance des atermoiements imposés, toutes les chastes intimités faites de douleur autant que d'espérance, et sans lesquelles l'amour ne se connaît pas vraiment.

Mme Goll, au courant de cet amour juvénil et qui avait pu apprécier la valeur morale et intellectuelle du jeune poète, ne laissa pas d'encourager maternellement le sentiment naissant, et, lorsque Wagner s'ouvrit à Mlle Goll de son cher secret, il trouva un cœur prêt à répondre au sien.

Les fiançailles officielles furent remises à plus tard en raison de l'âge de la jeune fille ; mais dès lors, la solitude de Wagner s'éclaira d'un sourire et s'ouvrit à une tutélaire compagnie.

Pour l'instant, il fallait travailler, conquérir les grades universitaires, et, chose plus difficile,

trouver cette paix intérieure qui atteste que l'homme se trouve en harmonie avec Dieu et avec sa vocation.

A la Faculté, Wagner était un excellent étudiant ; sans tenir la tête de sa promotion, comme son ami Lobstein, le futur doyen de Strasbourg, il se faisait remarquer de ses professeurs par ses facultés de pénétration. Mais le pur travail théologique l'attirait moins que la prédication. Il fut souvent appelé à prêcher, en allemand, dans la chaire de Saint-Thomas, et, déjà, à travers ces commencements, se laissait deviner un futur maître de la parole. Le Directoire semble avoir songé, dès ce moment, à s'attacher le jeune prédicateur pour une des paroisses de Strasbourg. Dans une lettre à Mme Goll, Wagner écrit :

J'ai appris indirectement qu'on a de grands desseins sur moi à Strasbourg ; mais comme c'est un secret et que, dans tous les cas, je ne veux rien anticiper, je préfère ne rien dire. C'est par M. Schultz, de Heidelberg, que j'ai été prévenu. Mais enfin, pour une ou deux années qui suivent je ne veux me fier à personne qu'à Dieu, et si j'arrive à quelque chose, je veux ne le devoir qu'à moi-même... Ma liberté m'est plus précieuse que tout le reste. Mais j'aime tant Strasbourg que si je pouvais y trouver mon cercle d'activité je le ferais volontiers.

Toutefois, et malgré de grands progrès vers la stabilité, la vie intérieure de Wagner se trouvait

encore profondément divisée. L'emprise de Spinoza sur ce jeune esprit avait été trop vigoureuse pour qu'il pût s'en déprendre en quelques mois.

Rien jusque-là n'était arrivé à m'arracher de l'absorption pensive où je me trouvais, dédaigneux du détail de la vie pratique. J'étais hypnotisé par l'absolu et je vivais dans la lumière inaccessible, bien loin des choses de la terre.

Vers 1872, il se fit en moi un changement dont les dernières et profondes causes m'échappent, mais qui se rattache, dans mon souvenir, à deux faits.

Voici le premier. Pendant un voyage en Suisse, je fus frappé par la réalité colossale, anguleuse, *überwältigend*, des Alpes. Ces pics, ces arêtes, ces formes gigantesques et rigides s'enfonçaient dans mon esprit comme pour lui dire : nous sommes là, nous sommes quelque chose de distinct, de caractéristique ; il y a autre chose que l'absolu.

L'autre fait, bien plus humble, mais encore plus significatif, fut pour moi, après une longue absence, le retour au foyer. J'y retrouvai ma laborieuse mère, simple, fidèle, joyeusement résignée à son devoir, comme je l'avais toujours vue. Je la vis, accomplissant calmement, au milieu de beaucoup de difficultés, son travail journalier, avec une tranquille énergie que rien n'usait ni ne rebutait. Et c'est là que j'eus la révélation de la force morale.

Ainsi le secours, une fois de plus, venait à Wagner de l'humble et digne femme dont le souvenir, sans aucun doute, lui inspirera plus tard

les pages entraînantes de *Vaillance :* « A n'importe quel degré et dans n'importe quelles conditions, la force morale nous met en présence de quelque chose qui n'est comparable à rien d'autre. L'énergie est la reine du monde. La bonté même, l'amour, la grâce, tout ce qui est charmant ou admirable, ne vaut que par l'énergie. Qu'est-ce qu'une grâce molle, un amour sans vaillance, une bonté pleine de faiblesse ? » Dans ces accents, c'est toute l'âme de la mère qui chante par la voix du fils.

Et c'est à elle qu'il reporte, dans son *Journal*, tout le mérite de l'apaisement intérieur qui succède enfin à tant de trouble :

Pour compléter la physionomie de ces années d'étudiant, je dois ajouter que je devenais de plus en plus jeune à mesure que j'avançais en âge. Au début, j'étais un enfant terrorisé par l'orthodoxie luthérienne, affaissé sous une série de malheurs de famille, interprétés comme des châtiments de Dieu. A la fin, je fus un jeune homme vigoureux, sociable, rieur, heureux de vivre, bien certain que, dans la grande bataille, la victoire appartiendra un jour à ceux qui croient au bien et prêtent main-forte à la Justice et à l'Amour.

C'est dans ces heureuses dispositions que Wagner termina ses études. Il passa avec succès ses examens finaux, du 19 au 29 avril 1875, et soutint sa thèse de baccalauréat sur la justification dans saint Paul. Puis, pour prolonger un peu l'insou-

ciante vie universitaire et se familiariser avec la pensée de quelques maîtres d'Outre-Rhin — Ritschl et Lotze entre autres — il se rendit à Gœttingen, où l'avaient précédé ses amis Horning et Paul Lobstein.

Wagner avait prié ce dernier de lui retenir une chambre, en lui recommandant de veiller surtout à deux conditions : simplicité, rusticité. Le joyeux compagnon loua tout bonnement... une gloriette, au fond d'un parc. Mais, loin de se formaliser de la plaisanterie, Wagner fut enchanté de sa bucolique habitation. Il écrit à Mme Goll :

J'ai un logement sublime. Figurez-vous, au fond d'un immense jardin, une maisonnette en treillage, avec une seule chambre, cachée sous les arbres, au milieu des haies. C'est ma demeure. Le chant des rossignols y résonne jour et nuit. Je crois que j'y passerai de belles journées.

Les lettres de cette époque sont caractéristiques. Elles témoignent du calme qui s'est progressivement établi dans l'âme, jusque-là si tourmentée, de Wagner. Mais cette paix est toujours à fond douloureux :

La vie ici est paisible. Je m'étonne moi-même du calme qui descend en moi. Pourtant je souffre, mais ce n'est rien de violent; c'est une résignation douce, sans larmes et sans plainte. Parfois mes amis me trouvent pensif, mélancolique même ; mais la plu-

part du temps, je suis gai et cela de tout cœur. Je regarde maintenant là-haut, et je sais que rien n'arrive sans Sa volonté. C'est pour cela que la douleur m'est plus chère qu'autrefois la joie. Elle me procure la paix en m'amenant vers Dieu. Mes études aussi prennent un cachet à part. La philosophie perd journellement ma confiance. Elle est bonne pour nous montrer l'impuissance de notre intelligence. Mais la religion seule donne la paix ; aussi mes méditations ne sont plus purement philosophiques. Le cœur y a plus de part que la tête et je commence à comprendre que le cœur est plus profond que l'intelligence, et que l'homme, s'il a en lui quelque chose de divin, le porte dans le cœur, plutôt que dans l'intelligence pure.

Dans une autre lettre, toujours à Mme Goll, après avoir décrit une bruyante partie champêtre, Wagner ajoute :

Mon cœur était loin de cette scène joyeuse et vivait de souvenirs qui ne peuvent s'effacer. Ma vie ici a un cachet tout particulier. Rarement, j'ai goûté à la fois plus de calme et plus de secrète douleur. Je ne suis pas insensible à tout ce qui m'entoure, et cependant j'en jouis comme si je n'en jouissais pas et je préfère la solitude à toute autre chose. La poésie, longtemps bannie par les préoccupations de l'examen, est maintenant revenue s'asseoir à mes côtés, et j'aime lire les œuvres des grands poètes. Je veux cultiver ce penchant qui m'entraîne et qui est fondé dans le plus profond de mon âme. Il me semble que je deviendrais infidèle à ma vocation si j'abandonnais la poésie. Après

tout, elle est, avec la religion, ce que nous avons de plus beau ici-bas. Elle est sœur de la religion et, comme elle, citoyenne d'un monde plus beau.

Wagner termina son semestre d'été par un court séjour à Heidelberg, où l'attirait le désir de revoir son ancien maître de Strasbourg, le professeur Schultz, et d'entendre le célèbre Kuno Vischer. A Heidelberg, notre voyageur connut les émotions d'un homme dont la bourse se trouve inopinément vide. On peut lire cet épisode dans l'*Ame des choses*. Un camarade de la Faculté, qui avait accompagné Wagner jusqu'à Heidelberg, ayant oublié de payer l'hôtel avant de partir, son compagnon fut obligé de tout régler. Cette dépossession subite et totale valut à Wagner le charme imprévu d'une nuit à la belle étoile. « Je ne donnerais pas ce souvenir pour une bourse pleine, et, persuadé que c'est pour ton bien, je te souhaite, ami lecteur, surtout si tu es jeune et fortuné, de te trouver parfois sans argent. »

## CHAPITRE IV

# AUX PIEDS DE SAINTE-ODILE

(1875-1878)

Avec la cathédrale de Strasbourg, le Hohenbourg où, dominant la plaine, se dresse le couvent de Sainte-Odile, est le plus fameux monument d'Alsace. Si l'on veut entendre les voix du passé et retrouver, dans un saisissant raccourci, l'histoire spirituelle d'une terre, c'est là qu'il faut aller. Où rencontrera-t-on ailleurs, dans un espace aussi restreint, tant de beautés naturelles, tant de souvenirs religieux et profanes ? Le charme de la forêt vous enveloppe dès les premières marches du mont célèbre, une forêt bien personnelle, avec sa terre rouge veinée de longues racines, ses sapins pressés, dont les nerveuses colonnettes semblent, en lignes montantes, vouloir porter jusqu'au ciel, pour la baigner de lumière éternelle, la minuscule statue de la Patronne d'Alsace. Quel cataclysme inconnu a

cherché, dans les entrailles du sol, ces blocs gigantesques, pour les dresser en audacieux parapet au-devant des vallées profondes ? Le géologue et le poète trouvent leur compte ici, comme nulle part ailleurs. Et voici que, dès les premières élévations, du fond des jours évanouis surgit l'histoire étrange et tumultueuse de cet éperon dominateur : dolmens, débris de forteresse gauloise encastrés l'un dans l'autre, castellum romain, burgs médiévaux, monastère chrétien : véritablement, les pierres parlent ici. Sur le sommet enfin, du plateau de la Bloss ou des granitiques plates-formes du *Männelstein* ou du *Schaftstein*, un regard immense et lointain sur la douce et riche plaine d'Alsace, avec des fêtes de lumière ou de nuages dont, seule, la plume d'un Maurice Barrès peut rendre la changeante et somptueuse féerie. « O douceur altière de ces alternances de montagnes ! Les reines de la nature reposent heureuses dans une atmosphère lilas... Par-dessus la profonde vallée de Barr, le regard glisse sur un premier plan de montagnes, fort basses, qui semblent un moutonnement de cimes verdâtres, un crépelage comme sur le dos des brebis... De ces spacieuses solitudes, rien n'émerge que les deux tours féodales d'Andlau, rien n'étincelle que l'étroite prairie sur le ballon, près du Spesbourg. Ni la peinture ni les mots ne peuvent rendre les fortes et sereines articulations d'un immense paysage sévère : il y faudrait une musique

CHARLES WAGNER

A 18 ans.

A 27 ans.

épurée de sensualisme. Dans cette harmonie d'or cendré sur du vert, mon âme écoute un plain-chant dont le sens s'augmente à mesure que je m'y prête. »

C'est dans cette vallée qu'en juillet 1875 vint se fixer Ch. Wagner, qui, par décision du Directoire, avait été nommé vicaire du pasteur Nessler, à Barr.

Édouard Schuré, l'auteur des *Grands Initiés*, gendre du pasteur Nessler, a bien voulu consigner par écrit l'impression que lui fit l'arrivée du jeune vicaire.

« Dans cette maison paisible et hospitalière, j'avais déjà vu défiler un certain nombre de vicaires, frais émoulus des bancs du séminaire, encore tout frottés des idées de leurs professeurs et légèrement engoncés dans une précoce dignité ecclésiastique. Je fus donc un peu surpris en voyant arriver un jeune Lorrain de 23 ans, de haute stature, au large front, au regard droit et intrépide, dont l'aspect n'était pas précisément celui d'un futur pasteur, mais plutôt d'un bûcheron sortant des bois. La raideur de ses manières et la belle franchise de son langage eurent vite fait la conquête du pasteur Nessler. Malgré la spontanéité de son allure, le nouveau vicaire nous charma tous par sa vive intelligence et un certain tact inné, qui lui permettait de comprendre, du premier coup, les caractères les plus différents et de s'y adapter.

« Nous nous liâmes promptement, grâce à notre passion commune pour la montagne et pour la poésie. J'allais l'entendre à ses sermons. Il parlait avec aisance et clarté, mais aucune idée personnelle ne se dégageait de son discours. Il n'avait pas encore acquis le pouvoir de se manifester en chaire et ne s'était pas encore découvert lui-même. J'eus cependant l'occasion de me rendre compte de sa forte originalité dans une promenade que nous fîmes au Hohwald. Nous passâmes une journée entière, sous les profondes sapinières et les hêtraies verdoyantes des Vosges. Notre conversation roula au hasard sur la poésie et la littérature, sur la religion, la musique et la philosophie. Nous touchâmes à des sujets plus contrastés que les vallons riants et les ravins sauvages où nous errions. Nous parcourûmes au vol des idées plus vastes que les horizons lointains, aperçus, par courtes échappées, entre les hautes futaies. Je ne cessai pas d'admirer l'ample culture intellectuelle de mon compagnon, la fraîcheur surprenante de ses impressions et la justesse primesautière de son jugement.

« En tout, il allait droit au centre des hommes et des choses. Je fus frappé de son tour d'esprit philosophique. Un sens très positif s'y joignait à un idéalisme résolu. Il me dit, notamment, que, pendant ses études en Allemagne, il s'était attaché spécialement au philosophe Lotze qui tirait des conclusions d'un spiritualisme transcendant

d'une connaissance approfondie de la physiologie.

« Une pensée, jetée au hasard par mon interlocuteur, m'est restée dans la mémoire comme particulièrement caractéristique. Nous parlions de Beethoven, et je lui fis part de mon admiration pour l'inaltérable virginité de ce mâle génie, qui se joue, comme le dauphin sur l'Océan, en des rythmes et des harmonies toujours nouvelles. Il me répondit par cette remarque saisissante : « *Chez tout vrai génie, l'enfant doit survivre dans l'homme.* »

« En revenant de cette promenade, je confessai à ma femme que le jeune vicaire m'était apparu sous un jour entièrement nouveau et que, tôt ou tard, il étonnerait le monde par ses facultés exceptionnelles. Car j'avais pu remarquer en lui cette coopération de l'intuition et de la synthèse qui est le signe distinct de l'esprit créateur. Wagner entrait ainsi dans sa carrière avec deux armes bien aiguisées : la liberté de l'esprit et l'indépendance de caractère. »

Dès les premiers jours, le jeune pasteur fut empoigné par l'austère beauté du ministère évangélique.

Je prévois pour cette semaine, écrit-il à la mère de sa fiancée, une triste mort et peut-être deux. Deux jeunes femmes, de 22 à 24 ans, sont malades à mourir. Mais c'est une belle vie de partager la douleur et la joie des autres. Cela agrandit l'horizon et rend le cœur plus large. Puis, on oublie ses propres misères devant ces grands malheurs.

Il s'attache à ce peuple de vignerons et se flatte de leur apporter un souffle d'air pur qui les force à se relever de dessus leurs préoccupations, presque exclusivement matérielles. Les enfants surtout gagnent son cœur. Mais il souffre de les voir, par le métier de leurs parents, si précocement compromis par l'usage immodéré du vin. Bien souvent, garçons et filles arrivaient au catéchisme trop gais, comme des grives qui ont pris leur part de la vendange. Devant la tâche immense, le jeune vicaire mesure ses forces et les sent inférieures. Il se rend compte, en pleurant, que la religion est autre chose et plus qu'un élan de pitié qui pousse l'homme vers la détresse, qu'une extase personnelle devant le ciel étoilé, que la paix intérieure elle-même, qui peut être une illusion toute subjective ou dépendre d'un bien-être purement physique. Ce que l'homme de Dieu doit proclamer et donner doit, auparavant, être devenu sa chair et son sang. Et cette pénétration du message et du messager, une seule condition est capable de l'assurer : cette crise intérieure, que le Christ appelait la seconde naissance et qui permet à l'homme nouveau de se lever sur les débris des anciens orgueils.

Les psychologues religieux ont beaucoup étudié le phénomène de la conversion. Il est impossible de ramener ce bouleversement de l'être intime à un type unique. Les uns sont jetés brusquement dans la poussière du chemin de Damas et voient

crouler, en un instant, toutes leurs tendresses charnelles. Les autres, lentement, péniblement, vont de renonciation en renonciation ; le *vieil homme*, en eux, ne s'effondre pas, terrassé ; il meurt en détail, interrompu dans ce travail de désagrégation par d'étranges et douloureuses renaissances, jusqu'à ce que, sur ses cendres, le fils de Dieu succède enfin au fils de Caïn. Quoi qu'il en soit, et quelque nom que l'on donne au phénomène, il n'est pas de religion vivante et personnelle sans cet acte de brisement initial.

C'est parce que Wagner éprouvait vivement, au fond de lui, l'angoissante contradiction de la nature humaine, que son premier travail lui paraît devoir être porté sur lui même. Et, pour se mieux connaître dans ses forces et dans ses faiblesses, il prend la décision de rédiger, dès le 1er août 1875, ce journal intime qui se continuera jusqu'à la mort et où les siens, émerveillés et remués aux larmes, ont senti les pulsations mêmes de son cœur douloureux et méconnu.

Je veux me séparer aujourd'hui de cet individu appelé Charles Wagner, que je suis moi-même, et l'observer, le juger, le considérer dans tous ses faits et gestes, comme un étranger. Cela donnera, je présume, d'excellents résultats.

Et, en exergue, il écrit cette phrase qui va être son mot d'ordre, et qui, aujourd'hui, s'enrichit de

toute la justification que lui fournit la vie :

IL Y A QUELQUE CHOSE DE PLUS RARE QU'UN GRAND HOMME : C'EST UN HOMME.

En s'installant à Barr, Wagner n'avait pas de projets d'avenir : s'atteler à la tâche immédiate et la remplir de son mieux, tel était son but. Il se trouvait, dans ces belles montagnes, à l'école et il entendait en profiter.

Sitôt après son installation, il écrit à Mme Goll, sa confidente habituelle :

J'espère maintenant pouvoir me maintenir ici. Tous les jours je me plais mieux et je découvre plus de sympathie. Puis, la société ne me manque pas. Chaque semaine, je fais une excursion avec quelques-uns de ces Messieurs. Outre le plaisir qu'il y a à courir les montagnes, j'ai, moi, un but spécial. Chacun de ces Messieurs connaît une autre science. L'un me montre les fleurs et m'en dit le nom, l'autre ramasse les pierres et me fait un cours de géologie. L'autre, sur les débris des vieux châteaux, raconte les temps passés où les chevaliers, les moines, les nonnes et les saints, demeuraient sur nos montagnes. Un autre encore montre les noires cimes des monts et parle de leur formation. C'est une école en plein air, un amusement instructif, et je suis si heureux de pouvoir ainsi m'instruire. Au presbytère, c'est M. Nessler qui fait le professeur et me dit mille choses, fruit de ses lectures, de ses études, de ses expériences... Barr pour moi est une université. Je

ne suis pas de ceux qui veulent tout apprendre ; je connais mon chemin et je le suis exactement, rien ne m'en détourne. Ma patrie à moi est dans la théologie, étroitement liée à la philosophie et embellie par la poésie. Cependant les heures que l'on passe sous le grand ciel, à rêver et à contempler, sont les bienvenues si elles m'apportent un bouquet de fleurs, si, tout en jouant, elles me donnent d'utiles notions. Cela éveille l'esprit, et le cœur se guérit de ses longues tristesses.

Le désir de greffer sur le ministère pastoral une activité littéraire qui en prolongerait l'inspiration, paraît s'être déjà fait jour chez Wagner, qui prêchait exclusivement en allemand. Aussi le voit-on s'assurer, par des exercices méthodiques, d'un instrument suffisamment souple pour pouvoir, un jour, exprimer la flamme intérieure. Mais c'est la poésie qui paraît alors avoir sa préférence. Ne le regrettons pas. L'habitude de couler la pensée dans le moule précis du vers, le choix minutieux des mots, auquel oblige la versification, selon leur coloration, leur harmonie ou leur capacité imitative, discipline la langue mieux que tout autre exercice. La pensée apprend à se ramasser, à faire pointe. Et, sans doute, c'est dans ce travail préparatoire qu'il faut chercher le secret de cette langue alerte, nerveuse, toute en phrases brèves et ardentes, qui sera un des charmes des livres de Wagner.

Pour le moment, Wagner s'applique à la poésie

populaire, destinée à chanter les joies modestes et les humbles beautés de la vie quotidienne. Il recueille les souvenirs de son enfance, en vue d'un livre intitulé *Gamins*, dont il envoie les pièces, au fur et à mesure, à son ami Schuré, qui s'est installé à Paris et vient de publier, avec grand succès, son *Histoire du Lied populaire*. Celui-ci lui répond toujours longuement, l'encourageant ou le critiquant, le soutenant de son autorité naissante.

Vos essais m'ont prouvé que vous cherchiez et trouviez par vous-même l'inspiration dans votre propre élan. Cette force initiale est toujours l'important dans l'individu, car quand on ne l'a pas, tout le reste ne sert à rien - et vous l'avez à un haut degré... J'aurais voulu vous exprimer, avec la vivacité de la première impression, le plaisir que m'a causé votre *Chanson du vieux forgeron*. C'est vigoureux, viril, d'un rythme énergique et d'un sentiment vrai. C'est évidemment ce que vous avez fait de mieux et cela a le mérite d'être tout à fait *vous*.

Les amis de Wagner auront plaisir, sans doute, à connaître cette pièce.

*La Chanson du vieux forgeron.*

Le feu bourdonne et gronde
Dans les sombres fourneaux ;
Enclumes, à la ronde,
Tonnez sous les marteaux.

Frappez avec ensemble,
O compagnons joyeux,
Et que la forge tremble
Sous vos coups vigoureux.
Un, deux! Un, deux! en gerbes d'étincelles
L'acier brillant jaillit de ces barres rebelles.

La sévère cadence
Plaît au vrai forgeron;
Son vaillant cœur s'élance
Et bat à l'unisson.
Je suis vieux, et la brume
Des ans couvre mes yeux,
Mais le chant de l'enclume
Toujours me rend heureux.
Un, deux! Un, deux! ô rythme magnifique!
Du mâle travailleur c'est la fière musique.

Quand la verte jeunesse
Dans mon sang fermentait,
Comme une douce ivresse,
Dieu! quel bonheur c'était.
D'un bras sûr et solide,
De frapper comme vous
Sur le métal rigide
Qui ployait sous mes coups!
Un, deux! Un, deux! forger, c'était ma vie;
Maintenant, à mon tour, sous les grands coups, je plie.

Dans sa fournaise ardente
Me plongea le malheur
Et, de sa main puissante,
Il frappa sur mon cœur.

Comme un fer qui s'obstine
Longtemps j'ai résisté ;
J'ai dû courber l'échine
Sous l'assaut répété.
Un, deux ! Un, deux ! que tout cède ou se brise !
Du forgeron Destin c'est la rude devise.

Mais qu'à ce bras débile
Pèse le lourd marteau,
La forge est mon asile
Pourtant jusqu'au tombeau.
Le vieux chant de l'enclume
Me retrempe toujours,
Et dans mon sang rallume
Le feu des anciens jours.
Un, deux ! Un, deux ! forgerons, en cadence,
Que résonne l'enclume et que le marteau danse !

C'étaient là des jeux innocents où la pensée se détend plutôt qu'elle ne s'affirme. La véritable personnalité de Wagner, il faut la chercher derrière les pages du *Journal intime*. Celles-là nous montreront un Wagner tourmenté, obsédé par l'origine de la destinée, replié sur le monde intérieur, inapaisé comme un océan qui, sous ses vagues mouvantes, élabore silencieusement les perles.

C'est là que seront notées les pensées fugitives, les instants perdus qui sont éternels parfois, les grandes tristesses et les longs espoirs. Ombres qui passent, rayons qui tombent d'en haut, mystères ! C'est la meilleure partie de la vie. On l'oublie trop. Elle

passe inaperçue et c'est elle qui contient les germes des grandes idées. Essayons de saisir ici quelques notes de cette grande harmonie, quelques gouttes de cette source riche en jeunesse, pour nous consoler aux jours pleins de dissonances et de désolante sécheresse.

Ailleurs, Wagner se morigène lui-même :

Je perds mon temps... Quel vague dans mes pensées ! Nous allons éclaicir tout cela par le travail. C'en est fini de cette idée des mouvements spontanés. L'énergie est la première des vertus et elle consiste dans la lutte contre soi-même. Où ai-je pris cette habitude absurde du laisser-aller ? Enfin, c'est un égarement. Les fruits se montrent, il faut abandonner ce système. Mettons-nous bravement à cheval sur la bête, et faisons-la marcher.

Ou bien, il se précise à lui-même quelques points controversés de la vie religieuse. Sur la vraie religion, il écrit :

Il ne faudrait pas regarder la religion comme un moyen de donner dans cette vie la paix et le bonheur personnel, et de les assurer au delà de la mort. Ce ne serait finalement qu'un calcul bien entendu. Si nous aimons la vérité, la justice, le monde de l'esprit enfin, nous les aimons pour eux-mêmes. Le but suprême de l'homme n'est pas la félicité, c'est de faire avancer le règne de Dieu. S'il travaille à ce

but, le bonheur vient sans qu'il s'en doute. Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père.

Et plus loin :

La mort expiatoire devient pour moi une vérité de jour en jour plus ferme, mais à mesure qu'elle gagne cette importance, elle perd le caractère individuel de mort de Jésus, pour revêtir celui de la mort de tous les innocents, de tous les martyrs. C'est le sang de l'innocent qui sauve le monde. Pensée immense, pensée pleine de tristesse, mais aussi de consolation... Comme ce dogme-là, qui est un dogme central, la plupart des dogmes du christianisme, émanant des premiers temps, ont un sens général et sont vrais en grand s'ils sont faux en détail.

Miracles. Ils ne peuvent avoir de valeur que pour des témoins oculaires. Ce n'est qu'à eux qu'ils auraient pu recommander la cause du christianisme. A distance, l'effet change du tout au tout. Aujourd'hui, les miracles rendent le christianisme suspect et nous pouvons dire sans exagérer : nos pères ont pu croire à cause des miracles ; nous, si nous croyons, c'est malgré les miracles.

Nous citons ces extraits pour leur intérêt documentaire ; mais il serait souverainement injuste de les isoler de la pensée totale de Charles Wagner sur ces graves sujets, telle qu'elle s'est précisée dans le cours de sa vie. Réflexions d'un esprit qui se cherche encore, elles montrent que

la foi, loin de se figer en formules définitives, est mouvement et vie, qu'elle a ses commencements, ses retours et ses hésitations. Et si les balbutiements de l'enfant nous prennent le cœur plus que le chant assuré de l'homme, nul ne pourra entendre, sans émotion ni sympathie, cette voix incertaine où se trahit surtout la recherche d'une âme inquiète.

Cette inquiétude est, chez le jeune pasteur, d'ordre moral autant qu'intellectuel. Elle lui inspire des accents qui, venus des profondeurs, révèlent un aspect inconnu de cette personnalité, qui apparaissait à beaucoup comme l'image de la joie de vivre. Est-ce bien Wagner qui a pu écrire cette page troublante ?

La plus mélancolique de toutes les questions qu'on puisse se poser est si la mort, l'oubli absolu, le silence, l'absence de toute joie et de toute douleur, n'est pas préférable à la vie, même au bonheur. Mieux vaut une tombe silencieuse que la souffrance, et je suis bien tenté de dire qu'elle vaut mieux que le bonheur, qu'on doit perdre cependant. Il y a quelque chose de profondément vrai dans le Nirvana. L'être fini se trouvant entre l'infini de la mort et l'infini de la vie, désespérant d'atteindre celle-ci, se surprend à être fatigué de l'existence. O mystère de la vie, que sommes-nous ? Quand on va au fond le plus caché des choses on y rencontre d'étranges pensées... Voici un homme endormi du sommeil éternel ; si j'avais la puissance de le réveiller et de lui donner une éter-

nité de joie, je doute si je le ferais. Ne pas être du tout, dormir, abîmé dans l'oubli, ne rien sentir, ne rien vouloir est plus grand. Silence ! Aime, crois et espère. Il ne reste que cela. Nous ne saurons jamais rien certainement, quel cauchemar !

Quelle douleur cachée a inspiré ces accents déchirants à ce jeune homme de vingt-cinq ans ? Nous ne savons. Toujours est-il que la souffrance a pris possession de son âme. Certaines pages du *Journal* sont de véritables sanglots. Mais si la peine secrète s'exprime avec une intensité poignante, elle s'éclaire toujours d'un rayon supérieur. La plainte s'achève en prière :

L'horizon s'assombrit de plus en plus ; des jours difficiles arrivent, jours d'abandon et de détresse. Mon Dieu, ne m'abandonne pas dans la lutte terrible. Si tu me redemandes les biens que tu m'as accordés, donne-moi assez de fermeté et de foi pour pouvoir y renoncer... Je veux bien songer à cette grande vérité : toute douleur est libératrice. Ministre de l'Homme de douleur, je veux porter mon fardeau avec courage.

Wagner est évidemment sorti à ce moment de l'état d'exaltation heureuse dans lequel s'exprimaient, à Gœttingen, sa robustesse physique et sa puissance de sympathie. Il ne pourrait plus dire : le monde est beau, l'homme est bon. Quelque chose de nouveau l'a saisi : le sentiment d'une

mystérieuse flétrissure, d'un mal tenace, rongeant l'âme des hommes, rouillant les blés ou secouant les montagnes en d'indicibles désastres. Jour inoubliable et terrible où, pour la première fois, l'esprit a la révélation du Mal — qu'il soit le péché individuel, l'iniquité sociale ou les cataclysmes cosmiques. Dès ce jour, une fibre nouvelle se met à vibrer dans cette lyre aux cent cordes qu'est le cœur humain : la fibre douloureuse. Et voici surgir, en même temps, le problème de toujours, posé sur l'âme croyante comme une griffe d'acier : comment concilier entre elles la Bonté de Dieu et la domination du Mal ? Et, confrontant sa faiblesse avec l'immensité de l'humaine détresse, le jeune pasteur jette des cris.

Au milieu de ce nouveau monde, nous sommes aussi étonnés, aussi effrayés devant l'inconnu que l'étaient les premiers penseurs... La souffrance est immense. Il ne peut en être autrement puisque tous patangent en religion et en morale. Dieu ! que nous sommes faiblement pourvus de la chose essentielle ! Tout cela me tourmente horriblement. J'en rêve. Les enfants que j'instruis, les amis que je rencontre, la vie en général, en ce qu'elle a d'intimes souffrances et de besoins du cœur, m'épouvante. Sur tous ces fronts, je vois écrit ce cri de détresse : du pain, car nous mourons. Si j'en avais, du pain ! Où le prendre ? Le grand livre noir que j'aime parle d'un homme qui a nourri ses frères dans le désert. Il doit avoir de quoi encore, cet homme-là. Si seulement je pou-

vais le connaître tel qu'il est ! On l'a défiguré, j'en suis sûr. Grand livre, si tu savais raconter ta propre histoire, clairement, lucidement, pour qu'on sache à quoi s'en tenir ! Mais tu es si muet, si taciturne sur tant de questions principales ! Et bien ! je crie dans la nuit qu'on vienne me guider. Je suis aveugle et paralytique à la fois. Je ne connais pas le chemin et je n'ai pas la force de marcher. Pourtant, je suis un de ceux auxquels on demande du pain.

Bon vieux livre, tu m'as dit si souvent : heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! Tu le dis si fermement, avec tant de conviction, que je veux le croire. Je pleure souvent, moi.

L'état de souffrance et d'attente dans lequel il voit le monde, l'obligation pressante où se trouvent ceux qui ont charge d'âme de donner du pain aux affamés, confirment Wagner dans son rêve d'une Église une et indivisible, pacifique et accueillante, où les anathèmes seraient enfin brisés. Il s'en ouvre dans une lettre en vers, adressée à son ami Rohr, en 1876. Cette lettre mérite d'être citée, car, s'il y a eu dans le ministère de Wagner une étonnante continuité, elle apparaît surtout dans ces aspirations conciliatrices qui devaient lui inspirer, en 1906, le magnifique hymne de Jarnac.

Chacun est d'un parti, du trône à la chaumière,
Et tu veux rester neutre au milieu de la guerre,
Tu veux te contenter du seul nom de chrétien ?

Donne-moi ta main droite et que je te la serre.
Je pense comme toi. Dans l'immense combat
Que notre Maître à tous vint apporter sur terre,
Celui qui veut la paix est le meilleur soldat.
L'esprit de Jésus-Christ n'est pas la dogmatique ;
L'océan ne tient pas dans le creux de la main ;
Tout ce que l'homme dit est sujet à réplique.
Tout change dans le temps, l'Amour seul est divin.
... Mais ne crois pas, ainsi, que, citoyen paisible,
A l'ombre d'un figuier tu puisses t'endormir.
Triompher sans combat fut toujours impossible.
Quiconque veut le bien doit s'attendre à souffrir.
... Les hommes fatigués ont soif de l'Évangile,
Jamais le cœur humain ne fut plus altéré.
Mais, pour la ranimer, cette terre stérile,
Aux sources de l'amour il faut avoir puisé.
A l'œuvre donc, ami. Pour le combat, un glaive ;
Pour tous les malheureux, le Dieu de charité.
Un jour, cet idéal, qui pour nous est un rêve,
Vivra sur nos tombeaux dans la réalité !

Et dans le *Journal intime*, nous trouvons, à la même époque, cette réflexion :

Bien des choses, qui lutteront encore longtemps corps à corps, peuvent, dès à présent, être réconciliées dans mon âme. Ne pas laisser pénétrer les haines humaines là où les différences cessent, où demeure la paix. On m'a dit une fois que j'étais un paratonnerre. Tâcher de l'être toujours, de dissiper les colères, les amertumes.

Le désir intime de Wagner eût été de devenir le champion de cet esprit pacificateur dans l'Église d'Alsace, si profondément divisée. Il n'entrevoyait pas le ministère ailleurs qu'au sein de cette population, dont il était l'enfant de chair et d'âme. En arrivant à Barr, il écrivait :

Je vivrai avec ce peuple ; je chanterai sa joie et ses douleurs, et quand j'aurai porté au ciel toute souffrance et, toute joie d'ici-bas, peut-être me sera-t-il donné d'en rapporter un rayon d'espoir.

Mais, au fur et à mesure qu'il vivait sous la domination allemande, il lui apparaissait plus nettement que l'indépendance de la pensée et l'expansion de l'âme se trouvaient menacées et contrariées dans l'atmosphère de délation et de basse surveillance dont le nouveau régime avait enveloppé l'Alsace.

Contre ce régime et l'intoxication morale qui en résultait, Wagner a toujours élevé la plus vigoureuse protestation.

Il faut avoir vu de près les pratiques journalières de cet esprit néfaste pour se faire une idée de l'irritation, de l'agacement, de l'exaspération qu'il suscitait... Les Allemands commirent une erreur complète et grossière en supposant que, pour gagner les Alsaciens, il fallait les germaniser. Pour gagner une population comme la population alsacienne, la première condition était de lui laisser sa liberté, sa per-

sonnalité, de lui accorder le temps nécessaire pour se remettre du choc et se retrouver. Toute tentative de la brusquer devait lui produire l'effet que produit à une jeune fille le prétendant qui veut la forcer. De premières tentatives lourdes, et maladroites, ayant produit juste le contraire de l'effet souhaité, les Allemands, dépités et hautains, déclarèrent : ce n'est pas de l'amour que nous voulons, mais de l'obéissance... Lentement l'Allemagne glissait à la tyrannie. Sa grande puissance s'exaspérait devant les minuscules mais irréductibles résistances.

Elle, qui croyait à la possibilité de tout réaliser par la contrainte, se voyait impuissante et ne voulait pas reconnaître son erreur. Elle accusait les influences occultes, les espions français, une foule de choses inexistantes...

Dès ce moment, je m'appliquai à la langue et à la littérature françaises. J'écrivais des sermons français pour un auditoire futur. Je composais des vers et je me préparais à franchir la frontière. Non pas que l'Allemagne me fût devenue antipathique. Je l'aimerai toujours dans son passé et dans son génie propre. Mais l'annexion de l'Alsace constitue un fait, d'un genre particulier et d'une gravité infinie, de ce temps. Les conséquences de cet acte de force retombaient si lourdement sur les esprits indépendants que je ne croyais pas pouvoir vivre dans l'atmosphère morale qui en résultait.

Ainsi Wagner s'apprêtait à quitter l'Alsace, comme l'avaient fait tant d'autres de ses compatriotes, pour respirer. Mais comme il n'avait pas

profité, dès l'annexion, des dispositions légales en faveur des Alsaciens immigrés, il dut solliciter la réintégration dans la nationalité française, et ce ne fut que le 26 mai 1884, qu'un décret le rétablit dans ses droits de citoyen français.

Un autre motif cependant semble l'avoir poussé à s'établir en France, si l'on en croit la note suivante du *Journal :*

Il y a longtemps que M. Schuré me dit d'aller faire un séjour prolongé en France pour y cultiver plus à l'aise ma Muse favorite... Oh ! quelle poignante incertitude dans mon âme ! Que d'idées, de plans s'y entrechoquent !

Il se décida enfin, et, après avoir été consacré au saint ministère, à Barr, le 11 février 1877, par le pasteur Nessler, il accepta un appel de l'église réformée de Remiremont, dans le département des Vosges, où il fut installé, le 10 février 1878, par le pasteur Charles Schmidt, président du Consistoire de Nancy. Il coupait ainsi, volontairement et énergiquement, les liens qui l'unissaient à l'Alsace, où il ne devait revenir désormais que de loin en loin, et avec l'autorisation préalable du gouvernement allemand.

Wagner venait d'accomplir le plus grand des sacrifices pour sauvegarder son indépendance spirituelle. Il est seul, n'ayant d'autre compensation que la fierté qu'il éprouve et la magnifi-

cence des espérances qu'il conçoit, sans pouvoir encore les exprimer nettement. Mais la France va donner à ce fils retrouvé la voix qu'annonçaient timidement les imprécises modulations de la jeunesse.

## CHAPITRE V

# LA VEILLÉE D'ARMES

(Remiremont 1878-1882)

Certains arbres, pour acquérir tout leur développement, ont besoin d'être transplantés. Grâce au terroir nouveau, la sève trouve à préciser ses qualités et, sous la poussée d'une vitalité accrue, les frondaisons se déploient plus largement. Comme pour les arbres, il y a un climat pour les âmes, une atmosphère qui tire d'elles, et porte à leur maximum d'effet, leurs vertus originales.

Ce climat et ce milieu d'éclosion, la petite ville de Remiremont les a fournis à Wagner. C'est là qu'apparaîtra, nettement dessinée, sa personnalité dans ses aspects multiples. Tout l'homme de demain, avec ses œuvres, est comme préfiguré dans cette période de cinq années.

Années de labeur intense et de préparation intérieure, elles nous révèlent, se dégageant des limbes, non seulement l'orateur forgeant son

verbe, l'écrivain façonnant son style, le pédagogue élaborant sa méthode, mais encore le croyant conquérant son Dieu. En pénétrant dans l'intimité de ces années, on est étonné de voir surgir, nettement conçu, tout le plan qui commandera demain l'activité de cet étonnant travailleur. Personne, en effet, n'a été moins improvisateur que Wagner; par les citations du *Journal intime*, on verra que la forme même de sa pensée, non moins que cette pensée elle-même, a été longuement et silencieusement préparée. Dès son arrivée à Remiremont, Wagner a eu le pressentiment et comme l'obsession de l'avenir; sous les contours indécis, du rêve et de l'espérance, il a entrevu la tâche que demain lui ménageait, et, sans orgueil ni précipitation, avant de s'engager dans la mêlée, il a voulu fourbir ses armes.

Donnons-nous donc le spectacle de cette méditation féconde, et, sans en cueillir encore les fruits savoureux, laissons notre regard se poser sur les délicates floraisons qui les annoncent.

Et d'abord, quels ont été les compagnons d'esprit, les maîtres intellectuels de Wagner? Cet écrivain dont la bibliothèque, plus tard, se réduisait à cinq ou six livres aimés, a commencé par beaucoup lire. Renan, Littré, Edgar Quinet surtout et Michelet, Pestalozzi et Froebel lui fournissent le thème de ces longues réflexions écrites qui permettaient à sa propre pensée de se préciser.

Rarement j'ai éprouvé d'une façon plus sensible le plaisir d'apprendre que hier au soir. Je me promenais sur la route du val d'Ajol avec le livre : *le Peuple*, de Michelet. Au moment où je lisais le chapitre VIII de la 3e partie : *nulle éducation sans la foi*, le soleil se couchait derrière moi, et, devant moi, toute la montagne prenait, sous le ciel pur, cette douce teinte rosée du soir. Quelle révélation qu'une page pareille, et comme tout autour de moi semblait la commenter en l'approuvant ! Michelet a beau radoter quelquefois, il a des pages lumineuses, pour lesquelles on oublie tout le reste. Quel semeur de pensées ! Jamais je n'aime mieux mon temps et mon pays que lorsque je lis les pages de cet homme de cœur. Michelet est l'homme le plus religieux de ce siècle.

Il traduit de l'allemand et copie de sa main les *Réflexions sur l'éducation* de Froebel. Et c'est au contact de ce grand éducateur que se précise sa propre vocation.

En examinant mes idées, je les vois se grouper tout naturellement autour d'un seul point, qu'on pourrait appeler : *l'Évolution morale et religieuse*. Tout ce que j'ai appris converge fatalement vers ce but. C'est en lui que m'apparaît claire, détachée de toute hésitation, ma vocation. J'ai pu quelquefois douter, quand les détails m'embrouillaient, mais, à présent, je vois que ces doutes mêmes se rapportaient bien moins au but en lui-même qu'aux moyens par lesquels les circonstances m'obligeaient à le poursuivre. Toutes mes investigations solitaires ne sont que des expériences

psychologiques. Cela est si vrai que je n'ai cessé de m'ausculter instinctivement au milieu des douleurs et des passions. Tout m'intéresse au point de vue des états internes qui peuvent en résulter. Au moment où j'en suis, il me faut maintenant, avec cette concentration instinctive, la concentration méthodique des efforts ! Voilà mon but. J'y fais converger ma pensée dès aujourd'hui, non plus avec l'abandon de l'enfant, mais avec la résolution de l'homme, en y ramenant même dans le passé tout ce qui pourra servir. Désormais, je saurai que pour moi il ne s'agit pas de la valeur des choses en elles-mêmes, mais de leur portée éducative. Dogmes, idées, institutions, sciences, arts, nature, plaisirs, travaux, peines, tout va être envisagé au point de vue du monde-école. Je me mettrai en rapports avec autant d'éducateurs que possible, surtout avec ceux qui ne sont pas de simples pédagogues, mais qui étendent l'éducation à la vie.

Et, plus loin, cette note caractéristique :

Je ne connais pas de joie plus pure que celle de réjouir un enfant.

Pour approfondir la veine qu'il sentait sourdre en lui, Wagner offrit son concours à la *Ligue de l'Enseignement*, qui avait alors une certaine activité à Remirement et organisait, dans la ville et aux environs, des conférences périodiques. Dès l'abord, le jeune orateur trouva, à cette tribune laïque, l'accueil le plus enthousiaste. Sous les aus-

pices de la Ligue, il se lia, en particulier, avec M. Paul Doumer, à ce moment professeur au collège. Wagner donna à la Ligue de nombreuses conférences sur l'École primaire, l'Alcoolisme, Jean Macé, Franklin. Parmi ces conférences, une seule a été publiée : *La Famille*, document intéressant parce qu'on y retrouve, en raccourci, toute la substance du livre : *Auprès du Foyer*, et qu'on y peut juger des qualités, déjà remarquables, d'un style très travaillé : fermeté de la langue, concision de la période qui s'enlève parfois, à la fin, d'un large coup d'aile, dessin concret des choses, hiérarchie des idées convergeant toutes vers le but, qui ne cesse jamais d'être visible.

La même discipline, Wagner se l'impose pour la prédication. N'est-il pas étonnant de trouver, dans ses cahiers, les premières ébauches des discours qui, à Paris, assureront le mieux sa réputation ? *Je suis une voix ; Jésus regarda Pierre ; Simon, Satan a demandé à vous cribler comme le froment ; Du besoin de confession*, etc. ? On saisit là, sur le vif, le procédé de réduction et de simplification progressives. Wagner commence par jeter sur le papier toutes les idées que lui suggère le sujet, et dans la forme où ces idées se présentent spontanément à son esprit. Il établit ensuite une hiérarchie dans l'ordre de ces idées, éteint les images, toujours très nombreuses dans le premier jet. Ce travail lui impose trois et quatre rédactions, souvent plus. Le sermon *Je suis une*

*voix* a été écrit ainsi dix fois avant de trouver sa forme définitive, en 1894. Viennent ensuite les simplifications, les réductions ; l'écrivain sacrifie de larges parties de son travail. Toute une période se ramasse souvent en un seul mot, dont la lumière suffit à éclairer le reste. C'est, ensuite, la chasse aux épithètes, aux doublets, aux effets oratoires, jusqu'à ce qu'enfin l'ensemble apparaisse, avec une vigueur de ramassé qui ne laisse plus aucune place au détail inutile. L'étonnante simplicité du style de Wagner apparaît ainsi comme le fruit d'un long et âpre labeur ; et ce n'est pas la moindre leçon que puissent retirer de cette vie les jeunes gens pressés, trop enclins à méconnaître une des lois essentielles de la vie : le temps et la patience.

Avant d'écrire ses sermons, Wagner les préparait soigneusement au point de vue théologique. Une correcte exégèse lui paraissait indispensable au développement du sujet. L'appareil scientifique n'apparaît pas dans ses discours ; mais il en constitue le soubassement invisible et solide. Ou bien encore, il médite, la plume à la main :

Luc V. Étonnant chapitre jusqu'au verset 12, surtout quand on songe à la défense de Jésus de raconter ses miracles et au commandement : allez dire à toutes les nations ce que je vous ai enseigné. Or, dans Luc V, 1-12, l'écrivain raconte avec détails l'installation de Jésus dans une barque et décrit une

scène fort pittoresque. Foule immense au bord. Jésus la harangue depuis sa barque. Que dit-il ? Pas un mot de son discours. Perdu, oublié à jamais, comme tant d'autres, aussi beaux et aussi importants que ceux qui nous restent. On a beau dire : ce que nous avons suffit. Qui donc a le droit de dire cela, sans affirmer implicitement que les autres discours de Jésus étaient inutiles ? Je suis au contraire persuadé que nous avons beaucoup perdu. Ah ! que je donnerais volontiers tous les récits miraculeux et celui de cette pêche, Luc V, 1-12 inclusivement, malgré ses belles applications morales, que je les donnerais volontiers pour un seul discours de Jésus, complet et intact, tel qu'il est sorti de sa bouche ! Que j'aimerais mieux voir une seule colonne de ce beau temple en ruine, une seule colonne achevée que tout le lierre qu'une pieuse tradition a planté partout et qui, hélas ! couvre si souvent les fragments qui sont restés !... O Dieu, toujours présent, toujours là, éclaire-moi. Tu sais que je cherche la vérité. Enseigne-moi à la découvrir dans ce petit livre, seule trace aujourd'hui du passage de Jésus ! Enseigne-moi à trouver la source de vie, cachée sous tant d'obscurs feuillages... A qui dire tout cela sans être décrié comme ennemi de Jésus ? Je me console avec lui-même. On l'a bien appelé athée, lui et les siens, dans un certain monde qui ne pouvait croire qu'aux dieux palpables et à la religion matérielle. L'essentiel est qu'on soit bien sincère, bien ferme en soi-même, et qu'on ait le témoignage intérieur qui dédommage de tout.

Et plus loin, cette note caractéristique où s'exprime comme un sûr pressentiment de l'avenir :

C'est une chose bien belle et bien grande que la foi, la grande certitude, la sérénité infinie. Elle nous console dans nos ignorances, nos tâtonnements, nos fautes aussi. C'est bien là l'attraction profonde, universelle qui, d'instinct, nous retient à Dieu. On ne s'en rend pas compte. Mais c'est le caractère de tout ce qui est infini. Je ne demande que cela pour moi et les autres. Quand j'aurai bien saisi ce rayon, je le ferai darder sur le monde.

Et cette autre prière encore :

O Dieu, dans cette solitude, fais-moi descendre ton esprit. Heureux celui que tu instruis. Donne-moi l'intelligence, la force, la piété. Seigneur, entre dans ma maison. On a assez de maîtres lorsqu'on peut t'écouter. Donne-moi ton esprit, frais comme la nature et pur comme le ciel.

Cette solitude toutefois n'était plus aussi absolue qu'à Barr. Wagner avait pu réaliser son rêve de jeunesse et le 11 juin 1878, avait épousé Mlle Goll. Bonheur tôt assombri par la mort d'un enfant et par la maladie de Mme Wagner.

Wagner n'a jamais récriminé contre les coups qu'une sévère destinée lui ménagea, nombreux. Douleurs et joies, il les accueillait comme de salutaires instructions, et c'est, sans doute, dans cette docilité d'une âme qui ne vacille pas, parce qu'elle se sent assurée dans l'essentiel, que se trouve le secret de cette étonnante capacité de sympathie,

un des caractères essentiels de la personnalité de Wagner.

On ne vit que ce qu'on souffre. Pour que la joie devienne révélatrice, il faut qu'elle soit bien vivement éprouvée et qu'elle soit consciente, ce qu'elle ne devient guère que par son contraste avec la souffrance. Cet éclair a, lui aussi, besoin d'un fond noir pour bien ressortir. Il faut que ta propre misère te mette la pioche à la main si tu dois creuser, dans la masse des apparences, ce sillon profond qui descend jusqu'au roc de la réalité...

... La consolation ne consiste pas à nier la douleur et à persuader au malheureux qu'il ne souffre pas, ce qui reviendrait à dire : es-tu original de te tordre ainsi ! moi, je t'assure que je ne sens rien. Mieux vaut souffrir tout seul que d'être consolé de la sorte. La véritable consolation est, au contraire, dans la sympathie profonde. Quiconque souffre avec moi et pour moi est un appui, lors même qu'il ne saurait pas m'exprimer ce qu'il éprouve. Personne n'attend de toi que tu changes le monde, que tu bannisses la mort et la douleur. On ne te demande que de partager.

... La contradiction d'une vieille femme m'a jeté quelquefois dans des troubles absolument hors de proportion avec la cause qui la produisait. D'où cela vient-il ? Voici : je suis, moi, très impressionnable et j'entre facilement dans les idées d'autrui ; même, je me mets en quelque sorte à leur place. Or, si cela est excellent pour discuter avec des jeunes gens à l'esprit souple ou avec des hommes qui se basent sur des

raisons, c'est très dangereux vis-à-vis des gens entêtés, emprisonnés dans leurs idées fixes. Je sens si bien en me mettant à leur place les bornes de leur monde, que j'oublie presque le mien.

On comprend dès lors à quel point Wagner s'est senti d'accord avec ses fonctions pastorales. On composerait toute une théorie du ministère en rassemblant les pages qu'il a consacrées, tout le long de sa vie, à l'austère beauté du ministère évangélique. Le pasteur, comme nul autre, est rattaché à l'ensemble de l'humanité ; elle lui est, avec la nature, un livre toujours nouveau où la même leçon se fortifie des commentaires les plus variés. Et ce n'est pas seulement le cœur humain, tortueux et sublime, qui captive ainsi le véritable pasteur, mais aussi l'homme extérieur, dans ses multiples attitudes, dans son visage, sur lequel l'impitoyable burin des jours grave la longue histoire des peines cachées, ce visage dont on a dit qu'il est « une tache toute petite, très humble, toujours pareille en apparence et cependant à elle seule plus grande que l'horizon, plus diverse que l'océan ». Il y a plus qu'un jeu de l'esprit dans ces lignes :

Signification du dos, du derrière de la tête, etc., des mouvements non surveillés. Mimique révélatrice. Il me semble qu'on découvrirait mieux la pensée d'un homme nu que celle d'un homme habillé. La figure est trop soumise à la volonté, surtout chez les roués.

Certains jeux de muscles découvriraient le traître. Toute ligne du corps, le maintien ordinaire, tout mouvement spontané, etc., révèle un état de l'âme. En contemplant de derrière une assemblée de paysans bien entêtés, on a dans la seule forme de la tête et dans la position significative des épaules, une plus vive image de l'entêtement que dans leur front de granit. Influence des habits sur le cours des idées. On devrait déshabiller tous les individus auxquels on fait subir un interrogatoire sérieux. On verrait alors la ruse et le mensonge aux contractions de l'abdomen, à la respiration, etc. Paradoxe de conséquence immense. Tous les anciens représentaient la vérité toute nue. Significatif.

Une telle page ne doit pas nous égarer. C'est le fond avant tout qui attire Wagner, cette âme humaine dont la pauvre clarté rayonne à travers le tissu transparent du corps, et qui lui apparaît si grande dans sa misère.

Ce soir, cette pauvre Madame X. m'a dit, dans un accent déchirant : parlez-moi du bon Dieu ! Ce cri, je veux désormais le prendre pour ma vocation. Il est descendu du ciel pour me réveiller, pour me rappeler au devoir. Parler de Dieu à la douleur, c'est ce que je dois faire, c'est ce que je ferai. C'est pour y parvenir que je veux lutter, me sanctifier, chercher partout des paroles de consolation. Oh ! je ne suis encore qu'un misérable, un pauvre misérable dans la foi ! Qu'aurais-je donné pour adoucir ce malheur, pour calmer ce pauvre cœur, pour donner un peu de paix

à cette âme tremblante, abattue, exténuée ! Oh ! qu'elle est fatiguée ! Eternel, jusques à quand ? Que cette nuit est sombre ! Enseigne-moi à l'éclairer, à y jeter une lueur. Fais-moi songer, longtemps, toujours, à cette parole : consolez, consolez mon peuple ! Rends-moi digne de le faire, ô mon Dieu, rends-moi digne !

Saisi ainsi par sa propre misère, Wagner se fortifie dans l'idéal. Il construit en esprit l'image du pasteur véritable, du pasteur qu'il sera, fermement enraciné en Dieu, absolument indépendant à l'égard des hommes, dépouillé de tout sacerdotalisme, un *homme* enfin.

Chaque fois que je prêche, je me persuade que c'est bien là le genre d'activité publique qui me convient le mieux. En famille, cette manière de penser et de parler, qui convient plus particulièrement aux éducateurs religieux, est aussi ma conversation préférée. L'essence de ma condition est conforme à mes goûts, à mes aptitudes. C'est là que je dois vivre et agir. Mais il y a, dans la condition du pasteur, une foule d'accidents qui me déplaisent complètement et que je suis obligé de condamner. Je tâcherai de corriger les accidents et de me pénétrer d'autant plus de l'essence.

... On a tort de se dégoûter d'une fonction parce qu'elle est mal accomplie par la plupart de ceux qui s'en acquittent. Une fonction, résultant de l'état incomplet de notre société, ne saurait être exempte de faiblesse. Il lui incombe un fardeau nécessaire, qui en est comme la croix spéciale. Mais, au sein même

de notre organisation vicieuse, revêtu de fonctions qui clochent par leur essence même, il y a encore moyen d'avoir un idéal. Cet idéal est quelquefois de corriger les défauts de la fonction par les qualités de la personne... Les fonctions spéciales du pasteur sont sujettes à une multitude de travers. Faut-il s'en dégoûter pour cela ? Elles ont certains vices inhérents à l'imperfection des organismes religieux ; d'autres qui tiennent aux fonctionnaires eux-mêmes, et d'autres encore, imposés aux fonctionnaires par les erreurs et les faiblesses des fidèles. Est-ce à dire qu'il faille s'en éloigner ? Regardez plutôt. Prenez les choses dans leur haute simplicité primitive, et dites s'il y a une plus belle fonction que celle d'*ami de Dieu et des hommes ?*

Que te font les vieux dogmes, les vieux abus, les formes qui gênent au lieu de soutenir ? Mets-toi au-dessus de l'affublement traditionnel et garde l'esprit du passé, la cohésion des efforts de tes pères. Alors il sortira pour toi, des misères présentes où tu te débats, une magnifique vision du sacerdoce idéal qui est la fonction capitale. Elle est si haute que peu l'ont comprise ; les caricatures que l'homme en donne à tous les âges en ont avili le nom, mais quand elle se montre quelque part elle gagne les cœurs.

C'est la grande vérité inconnue et voilée, toujours obscurcie par nos vices, nos passions, nos luttes impies, mais un seul jour de sa lumière suffit pour faire revivre le monde pour des siècles. Crois et espère. Ne te détache pas des réalités éternelles parce que l'homme les défigure. Que toute la prêtraille du monde et tous les charlatans réunis n'obscurcissent

pas en toi la radieuse figure de ceux qui aiment Dieu et ont pitié de l'homme. Quels traits que ceux du vrai prophète, où se trouvent l'empreinte visible des grands mystères entrevus et la compassion qui naît du spectacle de toutes les souffrances : deux mondes, tour à tour sondés, et dont chacun laisse une trace au front !

Une telle œuvre, dès qu'on y met la main, ne va pas sans heures de découragement. L'impuissance de l'ouvrier, l'incompréhension du milieu, l'alanguissement intérieur aussi, qui succède si souvent chez le prophète aux heures visionnaires : autant de causes de souffrances. L'idéal, au surplus, pour s'incarner, déchire le cœur qu'il s'est choisi. De là ces plaintes, ces cris d'angoisse et d'appel si nombreux dans le *Journal* du jeune pasteur. Mais ces déchirements, si pathétiquement exprimés, montrent aussi que l'homme se ressaisit, refuse de se laisser vaincre. Écoutons-le, dans une de ces heures inquiètes :

Nous y comprenons aussi peu les uns que les autres. Le mieux que nous puissions faire c'est de nous aimer et de redevenir enfants. Je suis las de tout ce verbiage, de toutes ces formules, et j'aspire à mettre la main à une œuvre utile qui me donne la paix du cœur. Je voudrais, moi aussi, faire la volonté de mon Père et oublier le reste.

...Quand les maux présents te font souffrir, quels qu'ils soient, fais ton devoir. C'est de lui que l'ave-

nir plus heureux sortira. La consolation et la paix sont dans le devoir.

Et encore cette confession, d'un accent si émouvant :

Je ne connais pas de question plus mélancolique que celle qui consiste à se demander si le néant ne vaudrait pas mieux que l'existence et quel peut être, en définitive, le but final de toutes ces luttes terrestres, de cette pénible éducation, de ces misères, de ces douleurs.

Il y a des jours où cette question s'impose et où la réponse est difficile. Ce sont des jours affreux, sans enthousiasme et sans vertu.

L'énergie s'en va, le courage tombe. Mais il faut avouer que cette question et toutes ses sœurs, si tristes, si mélancoliques, si affreuses, ressemblent à l'herbe qui croît sur les tombeaux, à la rouille, à la moisissure. Je crois aussi que cette question, et toutes les pensées qui s'y rattachent, sont souverainement immorales et que, chaque fois qu'elles surgissent dans un esprit, elles sont un signal d'alarme qui l'avertit d'un effondrement prochain s'il ne change de route. La diminution des forces physiques, de la vitalité, se manifeste par une indifférence et, même, un dégoût de la vie. Ce sont des précurseurs du grand naufrage final. Nulle part je n'ai trouvé de vérité plus terriblement prouvée par la vie que celle-ci : le salaire du péché, c'est la mort. Lors donc que cette question horrible surgira et te regardera en face : le néant ne vaudrait-il pas mieux que l'exis-

tence ? il faut te jeter, à corps perdu, dans la grande mêlée du devoir, te cramponner à tout ce qui te reste pour te sauver, lutter, te secouer, tâcher d'arriver à la lumière à tout prix, briser les obstacles qui t'enchaînent et respirer un peu d'air frais.

L'asphyxie morale a les mêmes symptômes que l'asphyxie physique. Après avoir respiré, pendant un certain temps, une atmosphère viciée, impure, sans force vitale, sans principe vrai, tu languis, tu dépéris, tu t'endors doucement, pareil à l'homme envahi par un sommeil de plomb. Rien ne t'est plus désirable que le repos, le grand assoupissement. Rien ne peut alors te sauver qu'un effort suprême, si tu en es capable.

Brise les carreaux, démolis ta prison, les liens de tes défauts, les circonstances dans lesquelles tu es claquemuré, tes habitudes. Abandonne tout pour sauver ton âme.

Encroûtement, marasme, ensevelissement, assoupissement, rouille, moisissure, pourriture. Que d'êtres, jadis pleins de vie, sont en proie à ce mal hideux, à cette gangrène ! Ce sont là des ennemis terribles qui sont toujours là, toujours prêts. Si tu oublies un seul jour de fourbir ton armure, le lendemain elle est terne.

La santé intellectuelle et morale demande des soins infinis.

Une circonstance particulière et bien touchante amena Wagner à préciser pour lui-même les fondements intellectuels de sa foi. Nous avons dit quels liens de confiante affection unissaient

Charles Wagner à sa belle-mère, Mme Goll. Cette dernière était une chrétienne fervente, rayonnante, dont la foi se logeait parfaitement dans les formes anciennes. Aussi ne laissait-elle pas d'être alarmée par les idées de son gendre. Mais, n'étant pas femme à condamner sommairement ce qui lui était étranger, elle demanda à son gendre de l'éclairer sur les raisons de sa foi. Ce fut pour Wagner l'occasion de s'interroger à fond et d'exposer, dans d'admirables lettres, les principes de ce christianisme vivant et lumineux, dépouillé de toutes les superfétations dogmatiques, et qui ne veut être que l'écho direct de la voix de Jésus.

L'intimité de ces lettres ne nous permet pas de les citer dans leur totalité et c'est regrettable, car elles constitueraient pour la jeunesse un merveilleux traité d'éducation religieuse, imprégné du véritable esprit de tolérance.

Ma bien chère maman, vous m'avez prié de vous exposer quelques-unes des raisons qui m'empêchent de croire à certaines doctrines imposées par l'Église. Je le ferai avec plaisir, non pour ébranler votre foi, mais pour vous amener à respecter la mienne et vous délivrer de certaines anxiétés que vous nourrissez sur mon compte... Je vous prie de lire ces pages, uniquement pour vous rendre compte de ce que je pense, moi. Ne modifiez en aucune façon vos idées et vos sentiments. A votre âge, tout changement est un trouble. Gardez votre foi et ne vous en séparez pas. Elle vaut mieux pour vous que les idées nouvelles.

Wagner examine alors dans une série de lettres écrites en février et mars 1879, le rôle de la doctrine, qui n'est que l'enveloppe humaine et transitoire de la foi, l'essence de la foi, qui est le don du cœur à Dieu et la confiance portée jusqu'à l'infini, l'origine du dogme de la Trinité, héritage de l'hellénisme incorporé dans la tradition ecclésiastique, la divinité du Christ et sa véritable autorité. Voici sur ce dernier point une admirable page qui montrera à quelle source pure s'alimentait la foi de Wagner :

Si nous tâchons maintenant de démêler la vérité historique au milieu de toutes ces opinions, nous rencontrerons dans les évangiles, dans les trois premiers surtout, ce qu'on pourrait appeler le roc solide, le noyau. Je vous conseille de prendre soit l'évangile de Marc, soit celui de Matthieu ou de Luc, et de les lire, en les méditant surtout au point de vue de la personne du Christ. Dépouillez-vous de toute idée préconçue, laissez-vous aller à vos impressions, laissez agir sur vous cette image vivante de Jésus. Vivifiez ce passé. Représentez-vous ce pays, ce peuple, ces disciples, dans leur réalité. Vous en retirerez l'impression suivante : un homme a paru dans l'humanité qui n'a pas son pareil, qui n'a qu'à parler pour vous fasciner. Il est si bon et si charitable que le pauvre et l'enfant s'approchent de lui avec confiance, si grand que les sages inclinent la tête et sont stupéfaits. Toute sa vie est amour, abnégation, service de son Dieu. Il ne songe jamais à lui, toujours au Père.

Il est saint et pourtant aime le pécheur et le cherche pour le convertir. Il est tel que chacun aimerait l'avoir avec soi pour en faire son maître, son ami, son Seigneur. A mesure qu'on le regarde et qu'on l'aime, il grandit et monte. Enfin il devient si grand qu'on s'étonne de l'approcher avec tant d'abandon. On a comme l'intuition d'un grand mystère, et l'instinct de la foi nous avertit que cet homme vient de Dieu.

De nombreuses notes du *Journal intime*, vers la même époque, nous montrent, mieux encore, le profond respect que Wagner portait à la tradition, tout en s'en dégageant. Personne ne fut moins iconoclaste que lui.

Il est impossible de rejeter absolument le produit du travail de plusieurs siècles. Si les doctrines du passé nous paraissent inadmissibles, elles contiennent toujours certaines vérités; elles sont le résultat d'un effort. Il faut les convertir, les utiliser, les exploiter, en extraire le contenu éternel; sans cela chaque génération recommencerait à travailler dans le vide. Voilà la véritable signification de la tradition. Cette rage de démolition qu'on a aujourd'hui ne peut rien amener de bon. Réformez, remplacez, corrigez, mais ne renversez pas.

Dans le même esprit, cette image bien suggestive :

Se tromperait-on beaucoup en affirmant que les

temples sont les mausolées de la religion? Vivante, elle s'en passe. Par temple, je n'entends nullement le lieu où se réunissent les fidèles, pour prier et affirmer leur fraternité, mais des monuments religieux, véritables cristallisations d'idées religieuses. Les vieux dogmes sont comme autant d'animaux empaillés; il ne faut jamais oublier que sous cette forme inerte se cachait autrefois une vie très naturelle, forte et pleine. Parfois ces formes tout empaillées sont si majestueuses qu'elles nous confondent. Aurions-nous rien de pareil à empailler? En attendant, ce qui est mort est mort, et, on a beau dire, le moindre petit troupier vivant fait plus de besogne que les squelettes des héros morts.

Ces préoccupations religieuses, et le souci de son ministère, en s'emparant du premier plan de l'esprit de Wagner, ne lui laissaient guère de temps pour la réalisation de ses projets littéraires. Il s'en explique avec Édouard Schuré, dans une lettre du 17 février 1881 :

Si vous me demandez des nouvelles de la poésie, je peux bien dire qu'elle est toujours vivante, mais je n'ai pas de papiers! J'adore les gamins plus que jamais, et il y en a plusieurs qui aiment à venir jouer avec moi dans mon cabinet. Ce monde m'est familier. Mais nous laisserons grouiller tout cela au fond du cœur en attendant le bon moment. Mon ambition poétique se résume actuellement à écrire un jour un tout petit livre agréable aux gamins et bien conforme à leur esprit. Aujourd'hui, j'ai d'autres occu-

pations. Je me suis senti enfin chez moi ; la situation s'éclaircit, j'ai trouvé moyen de remplir mon temps. Mes auditoires sont petits, au temple et dans les cercles où je prends la parole... Je rumine maintenant un cours pour un public d'ouvriers. Si nous réussissons à attirer ces hommes pour leur parler d'histoire, d'hygiène, de morale familière, etc., je serai très heureux... Mes aspirations philosophiques finissent par se résoudre peu à peu ; plus je vais, moins l'esprit de clan me convient. Mon plus grand plaisir est de chercher le bien partout et d'en demander une part à chacune des tendances extrêmes qui se disputent les terrains.

Toutefois, le jeune pasteur n'a pas abandonné l'idée de greffer sur son ministère une activité littéraire ; mais pour le moment, il se réserve.

Toute main qui veut tenir une plume sensée doit avoir fouillé les entrailles de la terre et de l'humanité. Terre : elle doit connaître la peine et la lutte contre les nécessités matérielles. Elle doit avoir touché du doigt la vie végétale, les corps et les lois dont tout est fait. Humanité : elle doit avoir littéralement fouillé, palpé, tourné, pesé ce *substratum* de la nature humaine, sans la connaissance duquel on n'est qu'un idéologue et un dogmaticien. Elle doit avoir aussi touché la souffrance, la misère, le vice, la maladie et la santé, et chaque trait qu'elle confie au papier doit se ressentir du frémissement que lui a imprimé la réalité.

Ce désir de sonder la vie, de l'étreindre, d'en connaître à la fois la tendresse et l'épouvante, amène lentement Wagner à l'idée de chercher une activité élargie, un champ de travail qui lui permît de poursuivre des études d'histoire et de psychologie.

A son ami Ad. Rohr, pasteur à Sainte-Marie-aux-Mines, il écrit :

Le peu de protestants disséminés de la paroisse de Remiremont, je le dis quoique j'y compte des amis nombreux, ne souffre pas d'une exagération de la vie intellectuelle et surtout religieuse. Après cinq ans de travail, je dois me décider à chercher ailleurs un emploi à mes facultés. En venant ici, je n'avais d'autre désir que de lutter contre mon encroûtement. Mais il faut que je m'en sorte si je ne veux pas me perdre. Tout cela me préoccupe énormément. Je me suis à tout jamais détourné de l'intellectualisme religieux, du rationalisme, qu'il affirme ou qu'il nie. Le cœur et la volonté, voilà notre terrain.

Dégagé en partie, à cette époque, des soucis d'ordre matériel, Wagner avait songé tout d'abord à s'établir à Paris, pour se consacrer uniquement au développement de ses études et approfondir la veine qu'il devinait en lui. De nombreuses pages du *Journal intime* sont consacrées à toutes les questions que soulève ce projet :

22 mars 1882. Il y a longtemps que je nourris le dé-

sir d'aller demeurer dans un centre intellectuel pour y combler certaines lacunes de mon instruction. Je sens bien que, pour arriver à une forme littéraire de quelque valeur, il est indispensable d'être dans le mouvement. Un esprit qui a besoin d'excitation périt dans la solitude, malgré les meilleures dispositions. Si j'ai cessé de cultiver la poésie ici, la cause en est autant à ce milieu qu'au sentiment de ma faiblesse. L'idée ne manque jamais. Mais je resterai médiocre tant que je n'aurai pas trouvé de milieu favorable. C'est là une des raisons pour aller à Paris. Une autre est qu'un orateur a besoin de modèles pour se former. L'habitude que j'ai prise ici de parler en public sur toutes sortes de sujets m'a, sans doute, rompu à certaines difficultés ; je ne suis plus tout à fait novice. Mais je crains d'avoir développé, dans ces expériences sans contrôle où le conseil d'hommes compétents m'a toujours fait défaut, les travers de mon esprit aussi bien que ses heureuses qualités. Sans règle ni discipline, il n'y a pas d'art possible. Donc, il faut aller voir travailler les maîtres, entendre parler, lire, prêcher, haranguer. L'homme isolé s'appauvrit en parlant, car il donne toujours et ne reçoit rien. Je me sens pauvre sous beaucoup de rapports. Un silence recueilli de plusieurs années me fera du bien. Des matériaux nouveaux et indispensables afflueront. Mon obscurité même rendra l'étude plus facile. On donne volontiers des conseils à qui s'avoue novice, et un morceau de pain à qui révèle sa pauvreté. Du fond de ce silence, j'observerai le monde, les temps, les esprits, cette mêlée qui se déroule et dans laquelle je ne veux entrer qu'après avoir ajouté à

l'ardeur enthousiaste la science stratégique. En réunissant toutes ces considérations, je ne trouve rien de plus légitime que mon désir d'aller à Paris. C'est l'instinct qui pousse chacun vers les sources où il pense trouver de quoi se nourrir. Un instinct semblable me pousse à Paris. Au Moyen âge, il y avait des étudiants de 40 ans très sérieux, très travailleurs. A 30 ans, j'espère bien pouvoir profiter. Tout a son âge. Je crois qu'à mon âge un homme, qui a une certaine puissance intellectuelle, un but bien posé, une idée des moyens qu'il doit employer pour l'atteindre et un profond sentiment de sa pauvreté, doit pouvoir profiter au milieu d'hommes qui possèdent ce qu'il cherche.

Je veux bien me retremper dans mon idéal, mon enfance, mes rêves, mes aspirations, reconnaître de plus en plus ma nature et dessiner fermement cette vocation que j'entrevois. J'ai dans le cœur une aspiration profonde vers la religion en esprit et en vérité, supérieure à toutes nos communautés particulières.

L'éducation humaine, *Menschenerziehung :* c'est là le mot qui résume le mieux mon être et mes aspirations. Tout ce que je pense et fais converge là. Quelquefois, je crois en être loin ; une simple réflexion me montre que je suis absolument dans mon sujet. Comprendre l'homme et calquer son éducation sur sa nature... Je suis sûr d'avoir une veine toute spéciale et là, il y a un travail national plus important que tous les autres.

9 mai 1882. Une vie facile, régulière, serait la meilleure condition du développement intellectuel si l'homme n'avait pas besoin d'être excité pour travail-

ler. Malheureusement, les natures qui n'ont pas besoin d'être forgées par les événements sont rares... Généralement, ce qui fait le mieux progresser les connaissances et le caractère nous arrive de l'extérieur. Nous le devons aux nécessités qui nous font violence. Que de temps avais-je dans ces belles montagnes, entouré de silence, et pourtant j'ai fait bien moins que je n'eusse voulu. On ne travaille pas parce qu'on a le temps de travailler, mais parce que la vie nous fait travailler. Un homme doué, quand il est sollicité, fournit plus, dans ses heures libres, qu'un homme livré à lui-même, dans toute sa journée.

Aussi quand l'anxiété de l'avenir s'empare de moi, je la combats. Il me sera très utile de souffrir et de lutter. Ce que je perdrai en confort, je le gagnerai en énergie. Que Dieu me soit en aide et je fournirai encore de beaux sillons, moi qui souffre depuis longtemps du mal de l'inaction. *Alea jacta est !* Ce n'est pas l'ambition qui m'a poussé. La renommée et la gloire ne me tentent pas assez ; je veux vivre et grandir. *Ich bin ein Mensch und trag ein Schwert.* L'hirondelle ouvre bien son aile vers une autre patrie. N'ai-je pas le droit de m'envoler ? Quelques difficultés arrêtent-elles une vocation? Faut-il attendre, pour profiter, que la jeunesse soit évanouie et le désir d'apprendre avec elle ? S'il faut lutter, nous lutterons. Je suis de ceux qui supportent mieux l'existence sévère que l'existence douce. Il faut de la foi aux chercheurs, mais Dieu la leur donne. Je préfère au bonheur philistin d'une possession facile les incertitudes d'un but idéal vers lequel ma vocation me pousse.

Tandis que Wagner mûrissait en lui ce projet d'établissement à Paris, il eut, au cours d'un voyage dans la capitale, l'occasion de rencontrer M. Philippe Jalabert, doyen de la Faculté de droit et président du Comité libéral.

Ce Comité, après la mort du célèbre pasteur Athanase Coquerel fils, en 1875, s'employait à répondre aux besoins religieux des protestants parisiens qui, éveillés à la vie spirituelle par Coquerel, réclamaient, depuis longtemps, du Consistoire, mais sans succès, des pasteurs de leur tendance dans les trois grandes circonscriptions paroissiales de l'Oratoire, de Pentemont et de Sainte-Marie. Le doyen Jalabert offrit à Wagner d'entrer au service du Comité libéral, ce qui eût permis au jeune pasteur de poursuivre ses études, tout en exerçant le ministère. Wagner, il est vrai — on l'a vu par les citations antérieures — ne se sentait aucun goût pour les luttes ecclésiastiques. Il n'eût même pas revendiqué le titre de libéral qui, malgré sa beauté expressive, n'en était pas moins une étiquette d'opposition. Mais son cœur, acquis à toutes les causes persécutées, était évidemment avec la minorité protestante qui luttait en faveur de l'Évangile dégagé de toute doctrine parasitaire. Son expérience religieuse personnelle l'avait amené au point où se trouvaient ces libres-croyants, à cette époque dépossédés de leurs temples et de leurs pasteurs pour n'avoir voulu reconnaître d'autre autorité que la voix de Jésus-Christ.

Une lettre de Jalabert à Wagner, en date du 29 juin 1882, expose la situation :

MON CHER PASTEUR,

Je n'ai pas oublié l'entretien que j'ai eu avec vous, et votre désir de trouver à Paris une occupation conforme à vos goûts et à votre vocation... J'ai songé à vous pour l'importante paroisse de Sainte-Marie, fort délaissée depui 18 ans, qui ne compte pas moins de 600 électeurs et près de 3.600 protestants, et qui, dans les élections, a montré que les libéraux étaient encore en nombre. Par sa vitalité, son activité, son énergie, cette paroisse s'est créé des titres exceptionnels. L'idée d'avoir un pasteur d'origine alsacienne, ayant déjà rempli les fonctions pastorales, a ravi les membres du Conseil paroissial, et j'ai leurs pleins pouvoirs pour vous offrir d'être leur pasteur.

Il s'agirait donc de venir au plus tôt s'établir au sein de la paroisse, et là, de faire la cure d'âmes, visitant successivement tous les électeurs libéraux avérés et leurs familles, n'allant qu'en second lieu chez les orthodoxes qu'autant qu'ils vous seraient signalés comme disposés à la conciliation. Puis, quand vous aurez inspiré confiance aux familles, elles vous confieront l'instruction de leurs enfants pour la première communion — s'il y a lieu, l'école du dimanche, les baptêmes, mariages et cérémonies funèbres. Quant aux conférences, réunions religieuses, culte, tout cela sera subordonné aux encouragements que vous recevrez, aux sympathies que vous constaterez ; quand il le faudra, on trouvera des salles où pourront se faire ces réunions... Vous irez probablement trouver

MM. Gout et Th. Monod, pasteurs titulaires, et de Vernejoul, pasteur auxiliaire pour Vincennes, et vous leur direz que, sur le refus fait au Comité libéral de la paroisse de lui accorder un pasteur auxiliaire, vous êtes appelé par ce Comité pour la satisfaction des besoins religieux de la partie libérale de la paroisse, et dans quel esprit de fraternité vous êtes résolu à remplir ces fonctions.

Nous allons ouvrir une souscription demandant des engagements pour 4 ans. Mais nous avons des charges telles que nous ne pouvons offrir au pasteur futur de Sainte-Marie que des honoraires très modestes. Un pasteur qui n'aurait aucune fortune ne pourrait les accepter, et si nous osons vous les offrir c'est que nous savons que vous comptiez dans tous les cas vous fixer à Paris. M. Schmidt, président du Consistoire de Nancy, m'a assuré que nous trouverions en vous la vocation, la foi, l'activité et le dévouement que nous pouvons désirer, notre œuvre étant une œuvre de développement de la vie religieuse, et non une lutte de partis.

Voyez, réfléchissez et dites-moi soit votre première impression, vous réservant de la compléter, soit votre résolution définitive.

Malgré l'incertitude de l'avenir et les conditions précaires du présent, Wagner accepta l'appel du Comité libéral, et il signale dans son *Journal* les dispositions d'esprit dans lesquelles il abordera sa future activité :

Je tiendrai à MM. Gout, Monod et de Vernéjoul ce langage : Messieurs, j'ai toujours été en excellentes

relations avec mes collègues de tendance dite évangélique, prêchant pour eux, eux prêchant pour moi, car je suis persuadé que toutes les tendances d'esprit sont nécessaires au développement du règne de Dieu, et que l'avancement de l'Église résulte de la fidélité de chacun à sa conscience et de la liberté de tous. Si j'ai accepté de venir à Paris, dans les conditions que vous connaissez, c'est uniquement parce que, dans votre grande paroisse il y a des chrétiens protestants, sincères et désireux d'édification, mais auxquels, par leur disposition d'esprit, il faut une autre prédication que la vôtre. Je viens la leur donner. Je ne viens pas lutter contre vous, mais lutter pour eux, pour les unir, pour les édifier, éduquer leurs enfants et reconquérir leurs droits. Je travaillerai à la même œuvre que vous, mais sur un terrain qui vous est inaccessible. Nous pouvons et nous devons nous tendre la main d'association.

D'autre part, la perspective d'une tâche périlleuse, délicate, lourde de responsabilités, amène Wagner, dans son humilité, à faire un retour sur lui-même :

Comme il est fort probable que je quitte Remiremont au mois de septembre, je veux profiter du temps qui me reste pour fixer une partie de mes idées sur toutes choses. Tant que ce même horizon m'entoure, il ne manquera pas d'éveiller en moi des réflexions analogues à celles d'autrefois. Il me sera facile maintenant de faire un inventaire.

Mais cet inventaire, pour l'âme droite et scrupuleuse de Wagner, ne se chiffre pas toujours par un bénéfice ; il est tel cri qui révèle la sensibilité frémissante de cette âme, éprise de perfection, et qui, comme toutes les âmes saintes, éprouve douloureusement sa faiblesse :

Faire du bien aux autres, les relever, les égayer, leur laisser une bonne impression, partir aimé, envié peut-être, et puis retomber dans sa misère solitaire et sentir au fond du cœur saigner sa blessure !

Beaucoup d'ennuis et, à ne regarder que la surface, beaucoup de temps perdu dans mes commencements. Mais de cette gestation obscure et douloureuse se dégagera, en son temps, le fruit. Ce qui révèle la faculté éducative est, il me semble, la volupté d'enseigner et d'apprendre. Je les ai toutes les deux. J'éprouve le même plaisir à prendre l'enfant sur mes genoux et à lui expliquer les choses que je sais bien, qu'à m'asseoir moi-même, enfant, au pied d'un maître, pour apprendre ce que j'ignore. J'ai l'étude voluptueuse et l'enseignement de même, et je ne saurais dire quand j'ai éprouvé le plus de jouissance : en augmentant ma vie près des autres, ou en augmentant la leur auprès de moi. Rien ne me remplirait le vide du cœur comme d'être à jamais écolier, de toujours recevoir, d'arriver aux sciences difficiles par cette pente si douce que ménage l'éducation. O plaisir suprême de l'homme qui grandit avec conscience ; quelque chose lui dit qu'il est en plein dans sa destinée! — Et pourtant l'œuvre plus

difficile du maître ne me répugne pas. Un autre m'a pris par la main et m'a, peu à peu, initié; j'étais abrité, j'avais au cœur la foi de l'écolier, faite de confiance pour le maître et d'amour. Quand mon heure sonne, je donne volontiers la main à un plus petit et je le couve avec bonheur. Elle est si délicieuse à éprouver, cette confiance qui vient d'en bas, au moment même où la grande tourmente de l'esprit nous assaille d'en haut. Puisqu'on reste toujours enfant, alors même qu'on devient père, j'aimerais bien, moi, rester toujours à la fois écolier et maître.

Un sûr instinct, toutefois, avertit Wagner que l'avenir répondra à tant de peine. Sa vocation de pionnier lui est apparue nettement. Pour lui rester fidèle, il a tout : la ferme indépendance de la pensée, la vigueur physique qui se trouve bien des renoncements imposés, le vigoureux amour des hommes, quels qu'ils soient, en dehors de toute classe et de toute coterie, et surtout, à côté de l'énergie obstinément tendue vers le but, une vie intérieure dont les ressources sont capables de réparer tous les échecs et de consoler de toutes les amertumes.

N'est-ce pas un véritable chant à l'avenir que cette page, où la pensée, magnifiquement drapée dans une langue en pleine possession d'elle-même, se soulève lentement pour jaillir, en un dernier élan, en plein ciel ? Cette page est déjà l'œuvre d'un maître :

Quand j'ai quitté Barr pour Remiremont, j'avais bien peur de ne pas réussir. Tout a bien été cependant. Je n'ai trouvé ici qu'une petite ville, une communauté plus petite encore. Mais je le savais. Comment aurais-je pu, moi qui n'avais jamais parlé français en public, me présenter dès l'abord à une grande assemblée ?

J'ai fait ici mon apprentissage en petit comité : cultes de famille, enterrements de protestants dans des milieux tout catholiques, discours dans les salles de mairie, aux eaux de Plombières, etc. Toute cette activité diverse, dans des milieux essentiellement différents, m'a donné le flair des auditoires. Bonne école. J'ai passé des moments désagréables, moi, élevé dans un milieu tout protestant, à parler devant des gens pleins d'idées préconçues contre nous. Je me souviendrai toujours de cette odeur des salles de mairie, de justice de paix, de toutes ces figures, de ces cultes qui n'avaient rien pour eux qu'une parole, et encore une parole bien faible. Le respect n'a jamais manqué pourtant.

J'ai découvert quelques accents du verbe éternel qui éveille toujours un écho dans les cœurs. J'ai appris à me passer de tout, et, si j'ai reconnu ainsi la valeur de la tradition, j'ai aussi compris la grandeur sévère de cette parole de Jean : Je suis une voix de prédicateur dans le désert. Je ne suis monté en chaire nulle part, je n'ai ouvert la bouche nulle part, en famille ou en public, dans une simple conférence ou une prédication, sans avoir en moi l'obsession de l'avenir. Tout mon travail m'apparaissait comme le chant timide des oiseaux avant l'aube. Et encore

maintenant, j'attends. Nous avons fait l'exercice en temps de paix ; mais les grandes batailles viendront plus tard ; j'en ai le pressentiment bien clair.

C'est précisément pour mieux me battre que je veux encore aller me forger des armes, étudier les terrains et la stratégie.

Les membres de l'Église universelle sont nés. L'Église universelle n'est pas celle qui embrasse tous les hommes, mais celle dont les membres ont le cœur assez large pour avoir la fraternité, malgré toutes les divergences sociales, politiques, philosophiques et religieuses. Je veux quelque chose de vaste comme le monde, de profond comme le ciel. Mes frères existent. Quel sera le mot de ralliement qui les unira ? Tous les matériaux sont prêts, qui les groupera ? Dieu le sait, mais, chef ou soldat, pierre d'angle, clef de voûte ou base obscure, j'en serai, de ce temple où s'entonneront des chants nouveaux.

Ainsi rêvait le prophète, avant de descendre vers la ville. Savait-il que les villes lapident les prophètes ? Après tant d'autres, il va le vérifier et connaître qu'il n'est pas de plus sûre éducatrice, pour ceux que Dieu a investis d'une grande mission, que la Douleur.

## CHAPITRE VI

# LES COMMENCEMENTS DIFFICILES

(Paris 1882-1885)

Quand Wagner arriva à Paris, la situation ecclésiastique était particulièrement troublée. S'il nous faut pour notre objet, évoquer ces temps de lutte et de misère, ce n'est pas — on nous fera l'honneur de nous croire — pour réveiller de vieilles querelles. La pacification des esprits est désormais un fait accompli, et l'on peut légitimement saluer par l'espérance le jour où les deux tronçons de la Réforme française se seront ressoudés, au feu de la douleur et de l'amour. Paix donc aux combattants de l'un et de l'autre parti : ils ont loyalement voulu servir une cause qui leur était plus chère que la paix et l'ardeur — pour nous incompréhensible — de leurs combats trouve son absolution dans la sincérité des combattants.

Il est cependant une leçon digne d'être méditée et qui se dégage de cette rumeur de bataille.

L'esprit de parti est tout autre chose que l'esprit de défense. Partout où il s'introduit, il se mêle aux causes les plus légitimes comme un élément de destruction et retourne son ardeur impure contre les hommes et les idées dont il s'est institué le défenseur. Soyez d'un parti, si vos aspirations s'y trouvent satisfaites, et soyez-en fermement ; mais croyez aussi que les aspirations différentes des vôtres ont le droit de se chercher une expression, qui, pour ne pas ressembler en certains points à votre système ou à votre credo, n'en est pas moins issue de ces régions profondes où tous les hommes se sentent frères.

Ceux qui s'établissent sur ce terrain indivis et dont l'âme va puiser la sève partout où elle se trouve, pareils à ces arbres dont les racines fraternisent sous les murs qui les enclosent, sont voués à la souffrance et au déchirement intérieur. Mais ils trouvent leur joie à réconcilier dans leur cœur les frères ennemis. C'est une sorte de crucifixion, au sein de laquelle se prépare une rédemption, et le martyre, à certains jours, arrache à ces nobles âmes les plaintes les plus émouvantes. Cette situation d'arbitre déchiré, fustigé des deux côtés, a été celle de Wagner, et peut-être suffirait-il, pour tuer en nous toute velléité de l'esprit de parti, de citer ici quelques pages de ce *Journal intime*, où Wagner épanchait son grand cœur douloureux. Il est tels fragments qui sont de purs sanglots.

Étrange situation que celle de cet homme, qui avait entrevu en lui-même l'œuvre de conciliation à laquelle il était appelé, et qui se trouve obligé d'être d'un parti ; étrange situation d'un homme de plein air et d'horizon large, associé à un travail de recrutement ecclésiastique, et jeté en pleine mêlée des particularismes !

Agent du Comité libéral, Wagner était non seulement limité dans ses initiatives, mais il s'attirait, par ses fonctions mêmes, la suspicion du parti adverse. De l'œuvre d'Athanase Coquerel fils, il ne restait guère que des débris ; aussi un journal ecclésiastique salua-t-il le jeune pasteur, nouvellement installé, de ce titre : *episcopus in partibus infidelium*, c'est-à-dire évêque sans diocèse. Le satirique journaliste ne pouvait se douter que, quelques années plus tard, cet inconnu, auquel étaient interdites toutes les chaires de Paris, aurait, pour diocèse, le monde !

Pour l'instant, Wagner se met courageusement à la tâche, en essayant de la dominer et de préparer un avenir plus en rapport avec ses aspirations.

C'est un bien curieux emploi que celui d'agent électoral, surtout en affaires religieuses. Si l'intérêt de ces grandes questions était au cœur de la plupart des électeurs, il en serait autrement. Mais il faut voir ces choses de près. Quels sont ces noms ? Ceux d'hommes qu'on ne connaît guère, qui vont rarement ou jamais au temple, se désintéressent complètement

de la vie religieuse commune et, même, se soucieraient fort peu d'être inscrits sur nos listes si on n'allait leur tirer l'oreille à plusieurs reprises... C'est pour moi une dure épreuve de commencer mon activité pastorale par des démarches qui n'ont rien de pastoral. Le caractère illogique du procédé me blesse. Il faut s'y soumettre comme à un mal nécessaire. Telle est l'organisation ecclésiastique et sa triste décomposition ! J'aimerais mieux aller voir les gens qui pensent comme moi, réunir leurs petits enfants, former une pépinière de fidèles que d'atteler ainsi les bœufs par la queue. Ces temps stériles passeront aussi ; il en viendra d'autres plus réjouissants.

Rien de plus instructif que les notes rédigées par Wagner après ses visites. Elles sont là, comme des pierres d'attente, en vue du grand édifice qu'il rêve.

Cette personne m'a dit une chose que tant d'autres répètent : je m'édifie partout ; parole que ma mère redirait et que les pasteurs devraient se noter. Ce ne sont pas nos discussions théologiques, nos finesses, nos distinctions qui intéressent le peuple; c'est la force vivante contenue dans nos discours, sous n'importe quelle forme. Oh ! combien le travail béni à l'œuvre de Dieu, au sein de la liberté d'opinion la plus complète, serait plus profitable que ces luttes stériles où tout s'use, puissance, influence, charité, discipline, tout, jusqu'à l'âme de ceux qui se battent ! Je n'entrerai pas dans ces luttes. Elles ont toujours été étrangères à mon cœur. Je veux me conserver ce

bien que rien ne remplace : l'indépendance, la sérénité de la foi personnelle.

Mme X... insiste beaucoup sur le tort que les négations outrées et la politique ont fait au parti libéral. Il y a eu là de grandes fautes, dont l'orthodoxie a profité... En somme, cette dame, qui s'exprime bien, manifeste son antipathie pour les extrêmes et se trouve très disposée pour la conciliation. Ma manière d'expliquer ma situation semble lui convenir et là, comme ailleurs, je trouve des gens qui aiment une église large et tolérante, où les divergences d'opinion sont couvertes par l'union des cœurs.

Je suis allé trouver M. X... marqué comme libéral sur ma liste. Il ne l'est pas; il m'a même franchement dit qu'il votait contre nous. Mais c'est un chrétien et un homme de cœur, et, quand je lui ai exposé toute notre situation, notre désir de rester dans l'église, d'avoir la paix, de prêcher le christianisme, d'édifier, de consoler, de cesser la polémique et ces luttes profanes des élections, il a approuvé et j'ai été heureux de voir cela... Le bien ne sort pas des urnes électorales; il sort des esprits touchés par la grâce de Dieu et qui aiment la paix. Vous qui croyez en Jésus, avez-vous si peu de confiance en son esprit? Croyez-vous que cette parole, même sous une forme d'après vous mutilée, restera stérile si elle sort d'une âme convaincue? Celui qui a mis ses louanges sur les lèvres du petit enfant, ne pourra-t-il pas faire fructifier la parole divine sur les lèvres de serviteurs qui ont la simplicité de cœur, l'amour de Dieu et l'amour des âmes? Frappons cette corde, elle vibrera. Cette vi-

site est une des meilleures que j'aie faites ; elle m'encourage, malgré les déboires qui m'attendent, chez les fanatiques.

Les déboires ne manquent pas. C'est une famille, où Wagner donnait un cours d'instruction religieuse, circonvenue et qui retire sa confiance ; c'est une nouvelle démarche auprès du conseil presbytéral de Sainte-Marie, et qui échoue, comme les précédentes.

Mais cette opposition, selon les interlocuteurs, s'est montrée fort différente, M. X... souriant, sceptique, n'entre dans aucune raison ; il ne réfute pas son adversaire, il le repousse, il doute de sa sincérité même. M. Y..., lui, entre dans les vues de son interlocuteur, les admet, les prend, dans tous les cas, pour des vues sincères et sans arrière-pensée, et puis discute. Pourquoi, ai-je dit, voulant rester fidèle à la doctrine de Jésus, êtes-vous si coulant pour la vie ? Vous admettez toutes les conduites et vous excluez les opinions différentes. Ne serait-il pas plus logique ou bien d'exclure les membres indignes par leur conduite ou, au moins, de regarder comme frères ceux qui, ayant la vie irréprochable, diffèrent sur les opinions ? Vous excluez l'honnête chrétien qui ne pense pas comme vous, et vous admettez le vicieux qui ne touche pas à vos dogmes. Est-ce une église ? « Toute liberté pour les fidèles, aucune pour les pasteurs » a répété M. Z... à plusieurs reprises. Ce Monsieur a l'air d'un homme de bien, ancré dans ses vues et confondant la foi et la doctrine, ce qui

est tout autre chose. La foi est l'acte d'abandon à Dieu ; la doctrine est l'exposé des vues que notre pauvre tête se fait des choses.

Déçu dans ses espérances pacifiques et décidé, d'autre part, à sauvegarder, coûte que coûte, l'esprit véritable du ministère, Wagner se confirme d'autant plus fermement dans son idéal, et se refait dans la prière.

On lui amène un jour un enfant de caractère difficile. Il écrit dans son carnet :

C'est l'âge ingrat où la nature trouble ces pauvres enfants... Je vais bien prier pour elle et l'aimer, pour acquérir sa confiance, et bientôt cela ira mieux. Qu'il est bon d'être messager de paix. O Dieu ! donne-moi de comprendre le cœur de l'enfant et d'aimer cette douce parole : Simon, m'aimes-tu ? Si tu m'aimes, pais mes agneaux. N'ayons pas peur ; les agneaux connnaissent la voix du bon Berger. Quand elle se fait entendre, tout le troupeau, dispersé aux quatre vents du ciel, se réunit sous la houlette.

Plus loin, à la date du 5 décembre 1882, cette page émouvante :

Pour ma part, je suis à une grande école. Appelé ici par des gens qui ne me connaissaient pas, au nom d'une foule qui n'en savait rien, pour travailler à une cause bien belle mais qui a beaucoup d'adversaires fanatiques ou ignorants et d'amis indifférents ou tur-

bulents, je puis bien dire que je suis seul. Tant mieux. Dans ce silence et cette solitude, Dieu me parlera. Quand pourrai-je prêcher, fonctionner en public comme centre d'une paroisse? Je l'ignore, mais je n'appelle pas ce jour de vœux immodérés. Les heures arrivent toutes. Il me semble que l'heure d'accomplir les choses qui sont mon idéal, de prêcher à une foule sympathique un christianisme vivant et actuel n'est pas encore venue.

En attendant, mon devoir est tout tracé : m'asseoir dans les familles, faire en détail ce que plus tard nous ferons en grand, prêcher dans les maisons, en attendant que nous prêchions sur les toits... Je verrai et visiterai souvent les familles accessibles. Puis, j'aurai mes petits enfants à instruire, mes catéchumènes et, peut-être, ma société de jeunes gens. Tout cela est clair, je sais bien ce que je veux, et ce que je veux est possible.

Quelquefois le découragement arrive, à la suite de plusieurs conversations avec des sceptiques, des blagueurs ou des fanatiques. C'est une éclipse momentanée. En somme, on ne crée jamais rien sans souffrir.

Ce travail de reconstitution d'une paroisse me met en rapports avec les réalités journalières, me montre le peuple, l'atome humain perdu dans le tourbillon. J'entrevois des destins, des passés, des vies et je m'y intéresse... Il faut que je me représente bien, et à toute heure, ce que je fais ici. Je suis venu à l'Université. Mon but est de voir, d'écouter, d'étudier hommes et choses, de m'initier au mouvement, afin de pouvoir y prendre part... Quelquefois mon travail, dans ce

qu'il a de rude, m'apparaît comme un calice amer ; mais il faut le boire. J'ai beau me dire : pourquoi es-tu allé te mêler ainsi aux luttes, te poser au point même où la bataille est si rude, à quel autre point éprouve-t-on mieux l'émotion et la grandeur du combat ?...

La patience compte à bon droit pour une des principales vertus chrétiennes ; or, cette patience se compose du sentiment des misères présentes et de la certitude de la délivrance future.

O Dieu, donne-moi de croire à l'homme, à ma destinée telle que tu la fais et la veux, de croire aux petites choses, à leur grand sérieux, de vivre ma vie avec la ferveur d'un enfant qui s'oublie dans ce qu'il fait et ne voit rien au-dessus !

## II

Un tel esprit ne pouvait manquer de porter ses fruits. Petit à petit la solitude se peupla et le désert se mit à fleurir. Pâles floraisons, sans doute, et que mépriseraient probablement les hommes-éclairs de notre époque ; mais signes certains du renouveau attendu.

Abandonnant résolument, dès l'année 1883, le travail ingrat du recrutement électoral, renonçant à tout projet de continuation de ses études, Wagner se décide à concentrer tous ses efforts sur le petit groupe d'amis qui partagent ses aspirations.

Il y avait là Mme Nottin, fille du pasteur Rouville, l'éditeur Fischbacher, le professeur Bonet-

Maury, Édouard Schuré et sa femme, Th. Beck, directeur de l'école alsacienne, Henri Barbezat, quelques familles ouvrières du faubourg. Laissant à Wagner le travail spirituel, ces amis se chargèrent de la propagande. Ils constituaient l'embryon de la paroisse future et ses cadres.

En somme, écrit Wagner, malgré les éléments d'indifférence qui ne sont pas rares et l'absorption presque complète par le travail, il y a, dans ce que je vois, ample matière à la création d'une paroisse. Elle sera petite, mais elle sera, et quand elle sera, elle grandira. Il ne faut pour cela qu'une activité constante, fidèle, et la prédication d'un christianisme libéral, large et positif. Avec les négations et les vieilles absurdités on est également impuissant. Il faut des principes, des affirmations tirées de la pratique, en un mot une vérité vivante à faire pénétrer dans les cœurs. Les besoins existent et viennent partout au-devant de vous dès qu'on sait interroger.

Mais quelle modestie dans ces débuts ! Apprenez-le, ô les rebutés de la première heure : Wagner, le grand Wagner, n'eut d'abord comme temple qu'une modeste pièce de son propre appartement, 10, boulevard des Filles-du-Calvaire. Ce fut là qu'il débuta, avec *deux* enfants à l'école du dimanche, avec *une* catéchumène. Et de ces infimes commencements il pouvait, à la vérité, écrire :

J'aspire à un fruit magnifique. L'arbre même n'est

pas planté. Je creuse la terre. Le sceptique me raille : que fais-tu là ? Tu creuses une mine pour en tirer du fruit, tu ne trouveras que des cailloux. L'apparence lui donne raison. Je suis fou, moi qui demande du fruit, de commencer par creuser un trou. Quel rapport entre mon désir et ce moyen ? Pourtant j'ai raison. Ainsi l'idéal pour se réaliser doit traverser parfois d'humbles étapes, descendre, s'enfouir, disparaître comme la graine dans la terre, et, pendant que le railleur sourit, l'avenir germe, obscur, ignoré et le fruit doré, enfant du soleil et de l'air, se prépare d'abord dans l'obscur creuset du sol.

Désormais, tout sera subordonné à cet avenir qui s'élabore au sein de tant de douleurs. La grande force de Wagner aura été d'être l'homme d'une idée. Concentrant toutes ses énergies sur un seul point, comme une lentille ramasse en son foyer tous les rayons lumineux épars, Wagner ne se laissera détourner de son but ni par les déboires du présent, ni par les sollicitations extérieures. Au sujet d'une nomination éventuelle à Nancy, il révèle dans son *Journal* cette admirable logique de son caractère :

30 mars 1883. Depuis quelques jours, je me sens dans une disposition très singulière. M. X. m'a parlé de ce poste de Nancy en y mettant une certaine éloquence, et, depuis cet entretien, je songe tantôt à Nancy, tantôt à mon activité d'ici, à peine commencée, et aux avantages que j'attendais du séjour de Paris.

Changer ainsi, après avoir pris une détermination tout autre, me paraît incompatible avec la constance. Toutes les difficultés du commencement, installation, acclimatation, visites, etc., seraient perdues... Le résumé naturel de la situation me semble être ceci : continuer mon œuvre ici, sans l'engager assez pour en faire un embarras en cas de départ. Temporiser, maintenir ce qui existe et attendre les événements. C'est une situation pénible pour un esprit habitué à aller droit devant lui et à ne faire qu'une chose à la fois.

Tout en n'ayant ni local ni chaire, Wagner n'en accumule pas moins les matériaux de demain.

Composer un cahier-plan pour l'école du dimanche et le cours d'instruction religieuse. Diviser la matière. Collectionner de beaux cantiques et de belles poésies religieuses pour les dire aux enfants et les leur faire apprendre, ainsi qu'un choix de passages bibliques. Collectionner des histoires de tout genre.

Je veux aussi, pour ne pas perdre l'habitude de prêcher, me composer une suite de discours, comme je l'ai fait dans le temps à Barr, et les soigner jusque dans le plus minutieux détail, en les composant pour une première fois dans un cahier de brouillon. J'arriverai de cette façon à châtier mon style, à profiter des discours et des lectures, à fixer les idées qui me traversent l'esprit et à conquérir un terrain. Ce terrain sera le terrain social du christianisme (acheter

Quinet : *le Christianisme et la Révolution*). Toutes les questions sociales sont négligées en chaire au profit de la dogmatique et d'une morale, quelquefois aussi sèche et aussi plate qu'elle... L'article le plus oublié du Symbole, dont on parle tant, est celui-ci : je crois à la sainte église universelle.

Il reprend également ses projets poétiques, à la fois pour s'élever, au-dessus des misères polémiques, dans un monde idéal et pour combler, dans la littérature française, une lacune qui lui semble grave. Il n'existe pas chez nous, en effet, d'œuvre comparable aux *Palmblätter* de Gerock, où les divers aspects de la vie et du monde sont interprétés du point de vue religieux.

Si j'en crois certains prodromes, ma poésie future, celle qui s'annonce comme une voix lointaine au fond du cœur, sera la poésie religieuse. Oh ! si je pouvais, sous cette forme plus libre à la fois et plus légère, exprimer les hautes vérités, les saintes émotions qui dépassent toute conception, tout dogme, et qui sont musique ou soupir ! La religion et la poésie sont sœurs. Famille, enfant, prière, douleur, péché, consolation, doute, foi. Ne tomber dans l'imitation d'aucun modèle, ne pas chercher de modèle. Écouter et écrire. S'asseoir dans les assemblées, s'inspirer dans les églises, mais surtout dans l'immense misère morale. Donner à ces chants une ampleur, une beauté, une simplicité toute particulière.

... Chants de la nuit. Prières courtes. Esquisses nocturnes. Cloches du soir. Foyer, famille, berceau ;

déshérités, foyers éteints, heureux, malheureux. Glaciers sous la lune. Ponts de la Seine, quais, reflets, ondes noires. Braconnier, nuit en forêt, sommeil du grand-père, fossoyeur qui creuse une tombe le soir (m'inspirer de Gerock pour le canevas)... Introduire dans ces poésies quelque chose de très individuel et de très libre. M'y mettre au point de vue de l'Église universelle, de tous ces beaux et grands rêves chrétiens que le fanatisme et l'indifférence paraissent reléguer pour jamais dans le domaine de l'impossible. Créer un monde spirituel, une patrie de l'âme. Aller par de frais et doux sentiers et dire des paroles neuves sur les vieilles douleurs et les vieilles joies du cœur humain... Il faudra que je lise beaucoup le Nouveau Testament et que je rêve longtemps sur ses pages...

De cet effort sont sortis de beaux vers qui permettent d'apprécier à quel point, depuis les essais de Barr, Wagner s'était fortifié dans le métier. Dans la pièce qu'il a consacrée à Luther, il y a des strophes dont la frappe est d'un maître.

Depuis les jours de Paul, jamais voix sur la terre
N'avait d'un tel accent frappé le sanctuaire ;
Jamais le cœur humain, qui d'âge en âge attend,
Depuis l'heure où le Christ parla sur la colline,
N'avait ainsi vibré sous une main divine,
Ni trouvé Dieu plus saint dans un monde plus grand.

... Oh ! qui m'aurait donné, le soir en ta demeure,
Hôte obscur, au foyer, de m'arrêter une heure !

Loin des âpres combats, là tu devenais doux ;
Ton génie, en riant, savait créer des mondes,
Cependant que ta main tremblait aux boucles blondes
De tes petits enfants bercés sur tes genoux.

Cette pièce, il faudrait la citer en entier, non seulement à cause de sa valeur poétique, mais de son importance psychologique. Luther a été la grande admiration de Wagner, et si, par la suite, en France comme en Amérique, on a pu comparer Wagner au puissant réformateur, c'est parce que l'âme du héros avait pénétré dans l'âme de son admirateur. Même déploiement d'énergie, tendue tout entière vers le but ; même indépendance de la pensée, jointe à l'absolue subordination de l'être à la conscience ; même robustesse physique, enveloppant la sensibilité d'un cœur qu'émeut la simple pâquerette des champs autant que les énigmatiques douleurs des hommes. Wagner a chanté comme Luther et sa voix a secoué les consciences, comme celle du Réformateur a fait trembler les trônes. Il a pleuré comme Luther ; il a connu les heures noires où le soldat, vidé de son courage, demande la paix des morts. Il a aimé les enfants et les fleurs, à la passion. Il n'est pas jusqu'à l'apparence physique, un peu massive, à ce rire de géant si bon à entendre, qui ne rappellent chez lui, avec une singulière netteté, le héros de la Wartbourg. Il a aimé la vie, passionnément, sans redouter la mort, et il en a exprimé toute la mouvante féerie

ou la sévère beauté, avec une force et une fraîcheur d'originalité rarement égalées.

A ces mâles qualités, il fallait la prose, plus malléable que le vers, pour en développer tous les effets. Mais déjà, dans le moule plus resserré de la poésie, s'affirme une personnalité vigoureuse d'écrivain. On en jugera par le sonnet suivant, d'un relief de médaille.

Normands et percherons aux lourds jarrets de fer,
Ou fringants africains à la croupe élégante,
Parmi tous les coursiers dont le sabot tourmente
O Paris! tes pavés où sommeille l'éclair,

J'admire deux forçats dont le malheur m'est cher
Et leur voue en mon cœur une amitié touchante ;
C'est le cheval de fiacre à la course clochante
Et le porte-brancard des tombereaux d'enfer.

Devant leurs flancs creusés que le jeûne consume,
Leur dos sec, sous le fouet, sonnant comme une enclume,
Je m'incline, confus, et j'ôte mon chapeau.

Et quand, roués de coups, ils s'affaissent à terre,
Une larme de sang me monte à la paupière
Pour ces rosses, martyrs dont l'homme est le bour-
[reau.

Nous trouvons à la même époque une page dans laquelle se trouve en germe toute l'inspiration de *Jeunesse*, que Wagner ne devait écrire que huit ans plus tard :

L'adolescence est la plus importante étape de la vie. Le jeune homme est roi, mais c'est une royauté payée de mille souffrances. L'idéal élève si haut ce roi du rêve et des vues lointaines que les hommes autour de lui, les meilleurs mêmes, lui paraissent presque tous occupés de futilités. Et cependant, combien la douleur n'abaisse-t-elle pas ce même roi ! Son cœur sensible, pur, malgré le danger perpétuel des sens, saigne, nuit et jour, des blessures que lui fait la vie. Il y a, dans cet écart de l'idéal et de la réalité, si douloureusement ressenti par le jeune homme, tout un monde d'indicibles souffrances. Plus tard, on s'aguerrit, on se fait aux nécessités, on s'encroûte ; quelque fois on rit de sa folie passée, mais la folie n'est pas dans l'idéal, l'espoir, le rêve; elle est bien plutôt dans ce que nous appelons le sens rassis. Celui-ci est à la folie du jeune homme ce que la gastronomie sensuelle des cinquante ans est au premier amour. Près de votre table, vous riez, hommes sages, des fous qui tressaillent à la voix d'une jeune fille ; mais les sages, ce sont ces fous et les fous, c'est vous.

On calomnie notre jeunesse. Elle est corrompue, parce que ses grandes aspirations et ses beaux rêves se brisent contre l'impossible. Notre monde les tue et quand ces choses-là sont mortes dans un jeune cœur il ne reste qu'un hideux cadavre, sur lequel certainement l'homme rassis a une certaine supériorité. Mais il faut plaindre la jeunesse et non la condamner. Elle ne demanderait pas mieux que de marcher haut et droit, mais vos vertus de philistins et votre sagesse calculée lui répugnent. Elle vise plus haut, et, n'ayant pas de guide sur ces sentiers hardis, elle

s'égare et tombe. O jeunesse! âge digne de toutes les sympathies et de tous les respects, tête sacrée du jeune homme, plus touchante par tes douleurs que la tête même de l'enfant, je ne demande qu'une chose, c'est de garder, jusqu'à la fin, avec la blessure toujours ouverte de l'adolescence enthousiaste, la confiance de l'enfant et la fermeté virile. Que la vie passe et me trompe, pourvu que j'aie au cœur ce feu sacré! Pourvu que je ne devienne pas un de ces engraissés, de ces apathiques, de ces sceptiques qui ne savent plus pleurer comme à vingt ans ou rire comme à six, et qui portent le nom d'homme sans en être!

Dans une telle page, d'accent si prenant, se montre à vif le cœur douloureux de Wagner. S'il a dépassé l'âge de l'adolescence, son cœur est bien resté jeune, avec sa capacité de souffrance et ses larges élans, si souvent coupés par le découragement.

Il est nécessaire que je devienne une nouvelle créature. Une seule chose est nécessaire. Voilà ce que je veux me répéter chaque matin, et peut-être mon âme trouvera-t-elle la paix qui lui manque et cette fermeté intérieure qui ne craint plus aucune tentation. Je suis encore trop partagé. Je n'ai pas cet amour qui vous fait vivre et vous aide à mourir, ou, du moins, il est mélangé à trop d'éléments étrangers. Quand le cœur sera réconcilié, sauvé, bien à l'abri, tout le reste ira tout seul. La grande chose est donc de me gagner moi-même, en premier lieu, à cette œuvre si belle de l'Église de Jésus-Christ, qui n'est d'aucune nation,

d'aucune secte, d'aucun système. Sanctuaire idéal où toute lutte humaine s'apaise, où règne la paix du cœur et de l'esprit, où ciel et terre se confondent, temps et éternité, vivants et morts, quand donc me sera-t-il permis de pénétrer sous tes voûtes bénies !

Et plus loin :

Je veux essayer de me guérir de ce tourment incessant de l'esprit qui consiste à tout prendre au tragique, à trembler intérieurement, à s'agiter. Remettre tout à Dieu, voilà le meilleur.

O Dieu, donne-moi un cœur détaché de toutes choses et préoccupé de la seule recherche du salut. Fais-moi la grâce de ne rien mépriser ni négliger de ce qui peut contribuer à consoler nos malheurs, à fortifier nos courages, à augmenter notre support mutuel et la conscience de notre fraternité.

La précarité de la situation de Wagner et l'absence de local, cependant, mettaient en péril toutes ces obscures semailles. Comme aux enfants, il faut aux idées, pour prospérer, un berceau. Le Comité libéral le comprit, et pour grouper les œuvres diverses que l'activité de Wagner avait créées, il loua, au premier étage d'un immeuble situé 2, rue des Arquebusiers, deux pièces, pour un loyer annuel de 1.800 francs. Dans la plus grande de ces pièces devaient se tenir l'école du dimanche et le cours d'instruction religieuse. En plus, Wagner réunissait, un soir par

quinzaine, un certain nombre de jeunes gens, de différents milieux et de différentes religions, qui, par le commerce familier et l'échange des idées, apprenaient ainsi à s'estimer et à se respecter, dans leur fond humain commun. Une bibliothèque fut constituée, et, pour travailler à l'instruction des jeunes gens confiés à sa sollicitude, Wagner reçut l'autorisation d'inaugurer, le soir, quelques conférences. Les premiers orateurs furent, outre Wagner, des hommes comme Jalabert, Albert et Jean Réville, le professeur Bonet-Maury, J. Clamageran, ancien ministre, etc.

Si modeste que fût cette organisation extérieure, elle répondait trop au vœu de Wagner pour qu'il n'en exprimât pas sa joie reconnaissante :

Le Comité libéral m'a fait cette semaine des concessions importantes, qui sont à la fois un témoignage de confiance et de sympathie. Ma position ici va donc devenir plus nette et ne tardera pas à avoir tout le relief désirable. Mon œuvre sera au grand jour, connue de tous, et, de loin en loin, M. Viguié sera prié de me céder sa chaire. A moi maintenant d'être actif, persévérant, et de prendre toutes les initiatives nécessaires pour tirer de cette situation les avantages qu'elle peut offrir.

Le local de la rue des Arquebusiers fut inauguré le 18 novembre 1883. MM. Jalabert et Etienne Coquerel prirent la parole et racontèrent l'histoire de l'Église libérale de Paris. Wagner

avait rédigé et envoyé à toutes les personnes qui s'intéressaient à son œuvre une circulaire qui portait comme devise ces mots : « Nous ne sortons pas de l'Église ; nous nous organisons pour y rentrer ».

« Non seulement, disait la circulaire, nous sommes exclus du Conseil presbytéral, mais on écarte systématiquement tous les libéraux des rangs du diaconat, tout en sollicitant d'ailleurs leurs offrandes pour les pauvres. Avec une persistance que nos démarches les plus cordiales n'ont pu vaincre, on nous refuse l'usage du temple, pour les prédications que nous désirerions y faire, en dehors des heures du culte et à nos frais. Le sort qu'on nous fait est dur, injuste, mais il faut le subir. Nous ne possédons aucun moyen d'imposer l'équité à ceux qui méconnaissent nos droits et qui, c'est leur unique excuse, sont convaincus de bien faire. — Mais nous avons une mission à remplir. Nous sommes, dans le sein du protestantisme français et du monde religieux en général, les représentants d'un principe nécessaire : celui de la foi qui déborde et domine les formules. A ceux que les miracles ne convertissent plus et que les distinctions métaphysiques laissent froids, nous sommes chargés de prêcher l'Évangile de simplicité et d'amour, le libre et laïque Évangile de Jésus-Christ. Nous avons charge d'âme vis-à-vis de cette grande société moderne qui souffre et qui cherche, et vis-à-vis de

nos enfants qui ont le droit de recevoir l'éducation sous une forme qui ne soit pas un fardeau pour leur conscience et, pour leur intelligence, un perpétuel sujet de doutes. En un mot, on peut nous exclure, mais nous n'avons pas le droit de nous taire. Notre cause est grande, elle a reçu, comme toutes les causes saintes, le baptême de la souffrance. Il est impossible qu'elle ne continue pas à exciter de généreuses ardeurs et des dévouements enthousiastes; mais il lui faut l'appui d'une organisation forte et régulière. C'est ce qu'a compris le Comité libéral de Sainte-Marie, et, d'accord avec le Comité central, il a tout fait pour amener dans cette paroisse, où l'œuvre d'Athanase Coquerel a laissé des traces si profondes, une prompte et vigoureuse centralisation de toutes les forces amies... »

Tel était le manifeste. Mais plus éloquente peut-être et plus profondément vraie, dans son inspiration purement religieuse, est la page que Wagner écrit, pour lui seul, au soir de ce jour :

Dans une œuvre, le principal élément de succès est l'ardente conviction de celui qui l'entreprend. Venu ici pour lutter en faveur d'un principe de plus en plus méconnu et déserté, je dois d'abord me gagner moi-même, et, non seulement reconnaître la grandeur de ma cause, mais accepter tous les sacrifices.

En étudiant la vie et les souffrances de ceux qui m'ont précédé dans cette lutte pour le christianisme

libéral, je me mettrai dans la disposition d'un héritier auquel est échu, avec l'héritage le plus honorable, une lourde responsabilité. Il ne faut pas que tant d'honnêtes et vaillants cœurs aient combattu en vain. La succession est ouverte. Les morts attendent qu'on vienne relever le drapeau qu'ils n'ont pu porter à la victoire, mais qu'ils ont, du moins, défendu jusqu'au dernier soupir. Montauban, Martin-Paschoud, Athanase Coquerel, que d'injustices subies, que de légitimes revendications, que d'encouragements dans ces noms ! Il nous faut de nouveau de vrais pasteurs libéraux, de la cure d'âmes, des petits enfants à élever, des fidèles. Les anciens amis ne sont que les premiers éléments de la réédification d'une église où d'autres, inconnus aujourd'hui, viendront prendre place...

Telle est la quantité de faim, d'attente, de souffrances comprimées, d'angoisse, qu'une seule vraie étincelle de l'esprit suffirait pour produire une conflagration. Mais pour la produire, cette étincelle, il faut beaucoup aimer, bien connaître et ne reculer devant rien... Ah ! pour cette œuvre, il faut un homme unique, un homme de cœur et de foi, un croyant et un voyant, un adorateur et un travailleur, un homme nouveau, une créature nouvelle, ci, si Dieu nous le donne, il rassemblera les tribus dispersées. En attendant, les modestes défenseurs d'une cause qui va avoir son jour ont leur tâche tracée : préparer le chemin à celui qui doit venir, aplanir ses voies, beaucoup prier et ne jamais se décourager, garder leur cœur pur de toute souillure, de toute haine, se sanctifier.

Avant de venir dans le monde, il faut que le règne de Dieu vienne dans quelques âmes. Mais, pour qu'il puisse y venir, elles doivent être sincères, droites, humbles et fuir la corruption, quelle qu'elle soit. C'est une âme élevée que l'âme d'un sacrificateur. Il se donne à sa cause et, pour elle, renonce à tout. Elle est sa joie, sa force, sa vie et, quand il lui a tout donné, il y retrouve tout et il est si riche qu'il ne regarde le reste que comme une poussière. — Je voudrais, après avoir beaucoup cherché, lutté, péché et souffert, me trouver saisi par ta main, ô Dieu, et subjugué, lié, vaincu. Donne-moi dans le cœur une vérité pour laquelle je puisse vivre et mourir, un feu qui ne s'éteigne plus, mais qui me consume. Convertis-moi, sauve-moi, et j'annoncerai tes voies à mes frères.

## III

Deux grandes joies devaient illuminer ces jours sévères d'attente laborieuse : une amitié et un berceau.

Les forts sont souvent seuls ; leur grandeur même, incomprise de leurs proches, les isole. De là une souffrance très particulière, qui s'exprime dans les vers célèbres de Vigny :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire ;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Et peut-être cette souffrance les abattrait-elle définitivement, s'ils ne trouvaient enfin une âme où épancher leur large cœur.

Tomy Fallot, le noble et vigoureux initiateur du christianisme social, le héraut de la femme méprisée et de toutes les saintes causes de la dignité humaine, fut pour Wagner cette âme providentielle. Une véritable amitié est aussi rare qu'un véritable amour ; comme l'amour, elle est faite de compréhension, de désintéressement et de foi. Ceux qui, sur la terre, ont connu l'un et l'autre, l'un ou l'autre seulement, sont, en dépit de tous les coups du sort, des privilégiés. L'amitié de Fallot a été pour Wagner la grande clarté illuminatrice et le soutien des jours de misère.

De huit ans plus âgé que Ch. Wagner, Fallot avait connu celui-ci à la Faculté de Strasbourg. Mais les liens n'avaient pas été différents des rapports habituels entre étudiants. Fallot, au surplus, habitait en ville, ce qui réduisait les occasions de ces longues causeries où se nouent les grandes amitiés.

Wagner retrouve Fallot à Paris. Le 5 novembre 1884, il entend, à la chapelle de la rue Madame, une conférence de l'ardent pionnier de l'Évangile social. Cette parole, originale, jaillissant du cœur comme une lave, révéla à Wagner un monde nouveau. Non pas qu'il n'eût entrevu par lui-même les réalisations pratiques en germe dans l'Évangile, mais cette vue était encore en lui bien fragmentaire. Du chaos, Fallot faisait un univers, un « ordre ».

Dès le lendemain Wagner écrit à Fallot :

Mon cher Fallot,

Comme vous savez, j'ai été hier à votre conférence, rue Madame. Vous y avez exposé avec vigueur, maturité et courage des vérités qui, depuis longtemps, m'obsèdent. Je ne peux pas vous dire à quel point je fraternise avec vous dans tout ce que vous avez dit... Mais je n'ai que de très vagues renseignements sur certains points généraux, scientifiques, sur certaines lois économiques et sociales, qu'il faut connaître pour aller sûrement. En même temps, ma connaissance des procédés d'action n'est que très sommaire. Puisque vous êtes, en ce moment, le seul dans l'Église protestante qui mette l'accent sur ce qui est la grande chose nécessaire, je veux espérer que ma couleur théologique ne sera pas un obstacle aux bonnes relations que je désirerais nouer avec vous.

En marge de cette phrase, Fallot met, de sa fine écriture, cette note caractéristique « Couleur théologique ! Pauvre homme, comme si cela signifiait quelque chose pour moi ! T. F. ».

Wagner terminait sa lettre par ces mots :

« Vous abordez une tâche difficile, épineuse, où les railleries des sceptiques et des délicats, les étroitesses des doctrinaires les malentendus créés par les politiciens de bas étage, doivent vous opposer journellement des obstacles sans nombre... En vous remerciant du mal que vous vous donnez pour nous rendre attentifs aux périls et aux devoirs de l'heure présente, je reste votre dévoué

C. Wagner.

A cette époque, Fallot était en pleine sympathie avec les socialistes, même révolutionnaires. Plus tard, il confessera comme une erreur d'avoir confondu le socialisme et le peuple. Wagner lui, avec un sûr esprit de discernement, distingue, dès le début, les deux causes. Il avait pu voir, dans ses courses à travers le faubourg Saint-Antoine, que le socialisme des chefs était une autre forme, et non la moins grave, de l'iniquité sociale. Se servir du peuple ou l'exploiter, c'est un crime identique. Et l'on ne s'étonne pas dès lors de trouver dans son *Journal* des déclarations comme celle-ci :

Voici la différence entre le communisme des socialistes et celui de Jésus. Jésus : j'ai un manteau, tu n'en as pas ; voici le mien. Le socialiste : tu as un manteau, je n'en ai pas ; je te prends le tien. Il est difficile d'être bon comme Jésus, car il faut pour cela l'esprit de sacrifice qui est le plus rare des esprits. Il est facile d'être communiste comme les socialistes, car il suffit pour cela de désirer ce que possèdent les autres. Jésus donne, ces messieurs prennent, voilà la nuance.

Réflexion qu'il devait, par la suite, souvent développer, soit à la tribune, soit dans ses livres :

Si le socialisme n'était que la tendance désintéressée vers une plus haute justice pour tous, je serais socialiste ; mais le socialisme est tant d'autres choses que je dois fuir cet *isme* comme les autres...

Si chacun, d'ailleurs, voulait vivre la centième partie de son socialisme, nous serions sauvés; mais, par une perversion fâcheuse de l'altruisme, chacun fabrique du socialisme... pour l'exportation, pour le prochain.

Au surplus, ce dont ne pouvait en tout cas s'accommoder le génie de Wagner, c'était le sens restrictif de la mission revendiquée par le socialisme. Être du peuple, aller au peuple, Wagner ne pouvait entendre ces expressions dans l'étroite limitation d'une classe, à l'exclusion de toute autre. Le peuple, c'était pour lui la totalité de la famille humaine, le riche comme le pauvre, l'intellectuel comme le manuel, le saint comme le pécheur. Et c'était pour mieux connaître ce monde immense, où s'affrontent tant d'intérêts contradictoires et où la vertu et le vice ne sont d'aucun groupe en particulier, que Wagner sollicitait l'expérience d'un Tomy Fallot.

Ce fut ainsi que Wagner pénétra dans le petit groupe de jeunes gens, préoccupés d'action sociale, que Fallot réunissait hebdomadairement dans son appartement de la rue des Petits-Hôtels, et qui avait pris le nom de *Société d'aide fraternelle et d'études sociales*.

Il fit connaissance là d'hommes comme Raoul Allier, Léon Marillier, A. Quiévreux ; surtout, et ce fut le grand bénéfice de cette précieuse intimité avec Fallot, les liens se resserrèrent à tel

point entre le maître et le disciple que Fallot devint le confident et le conseiller de celui qui devait connaître encore tant d'heures tristes. Cette amitié fut une des grandes clartés de la vie de Charles Wagner.

En même temps son foyer, longtemps désolé par de successives déceptions et par l'état de santé de Mme Wagner, s'était ouvert aux émotions solennelles et aux graves joies du berceau. Pierre Wagner, à qui devait être plus tard dédié, dans les larmes, *l'Ami*, vint au monde le 24 février 1884. Et, dans le cœur de Wagner, une corde nouvelle se mit à chanter, dont les accents seront désormais inoubliables.

L'arrivée de cet enfant, après une si longue attente, tant de désillusions et tant de patience maternelle, constitue pour nous un événement de famille... C'est le premier petit-fils des parents de ma femme et des miens, le premier descendant mâle en ligne directe de mon vénérable grand-père, le pasteur Wagner d'Harskirchen, dont la parole : *du bist mein Stammhalter*, a enfin trouvé son accomplissement...

Ce petit nous absorbe complètement... Que Dieu veille sur cette petite vie. Je suis, moi, bien content de regarder cette petite tête. Elle me raconte que j'ai un Père là-haut et m'enseignera bien des choses que je ne sais pas. Comme j'ai besoin d'être édifié et formé! Je me sens pris d'un grand dégoût de presque tout. Il n'y a que les choses simples qui m'inspirent encore et me font du bien... J'ai donc été, moi aussi,

choisi par Dieu pour le représenter sur la terre auprès d'un être qui s'abrite sous moi comme les petits arbrisseaux sous les grands chênes.

Et, à d'autres pages du *Journal :*

On a vacciné Pierre samedi et, hier, je l'ai baptisé. Si on pouvait le vacciner contre les maladies de l'âme ! J'ai fait, en posant la main sur la tête de mon enfant, ce souhait : Je ne demande pas pour toi le bonheur comme l'entend le monde. Que Dieu te donne une volonté droite, un cœur sincère et un esprit ouvert à toutes les vérités.

... Quand je regarde ce petit innocent, je me sens coupable. Il peut être tranquille quant à mon amour, cela est évident; mais que lui dirai-je quand il sera grand, moi qui cherche encore ? Dans quel singulier monde nous poussons ces petits et comme leur route est bouleversée par nos péchés !

Les hommes devraient changer, ne fût-ce que pour les enfants. Le mien est pour moi toute une prédication muette et éloquente, devant laquelle je baisse parfois les yeux en rougissant. Donne-moi, ô Dieu, le pain du jour, que je le rompe aux miens !

Est-ce l'afflux de ces émotions nouvelles dans ce cœur, sensible jusqu'à la souffrance, le travail intérieur provoqué par les réflexions que suggère le berceau ? Toujours est-il qu'on voit réapparaître, dans le *Journal*, les grandes plaintes :

Je traverse en ce moment une crise intérieure pé-

nible à tous les points de vue. La stérilité de l'esprit se joint à la faiblesse de la volonté. Il y a des jours où je me crois revenu aux plus sombres jours de mon adolescence, tant les questions se multiplient, tant les choses vacillent. Il me faudra, en fin de compte, trouver, moi aussi, la paix dans l'abandon de tout ce que j'ai désiré et recherché jusqu'à présent, devenir pauvre et demander à Dieu ma grâce de pauvre pécheur !

Les projets s'ajoutent aux projets et tombent successivement, l'un après l'autre. Il en est un pourtant qui, pour n'avoir pas été réalisé sous la forme annoncée, n'en mérite pas moins d'être relevé. On peut se demander, en effet, si l'on ne tient pas là l'idée-mère de *Justice* et, surtout, de *Jeunesse :*

J'ai conçu l'idée d'un livre dont les lignes générales trottent depuis longtemps dans ma tête. Ce sera l'histoire d'un chrétien sérieux, un pasteur probablement, désirant mettre sa vie d'accord avec ses convictions et dont le christianisme soit une vie et non une dogmatique. Il passera par une foule de péripéties, dérivant toutes de sa sincérité et de son dévouement. Il sera aimé de peu de gens, même parmi ceux qu'il sert le plus. Beaucoup le honniront. Je mettrai surtout aux prises avec lui les hommes de routine qui croient et parlent sans mettre la main à l'œuvre. Le cadre sera très simple. Je me ferai d'abord un plan, où seront notés les personnages et les principales situations. Puis je remplirai ce ca-

nevas ; y faire entrer beaucoup de nature, de relief, hommes, champs et bêtes. La préface sera adressée au centième lecteur, étant à supposer qu'un sur cent sera d'accord avec moi. Relever avec puissance le côté social du christianisme. Faire intervenir, mais en sous-ordre, une intrigue amoureuse. Le pasteur est marié, mais sa femme n'est pas de son avis. Mon pasteur sera un homme jeune, viril, fort, gai.

La charge croissante d'un ministère élargi obligea sans doute Wagner à remettre à plus tard la réalisation de ce projet. L'œuvre, en effet, ne cessait de prospérer. En 1885, l'école du dimanche comptait une quarantaine d'enfants, le cours de catéchumènes, une vingtaine. Le travail de groupement en était ainsi arrivé au point où l'établissement d'un culte régulier s'imposait. Le Comité libéral le comprit, et autorisa Ch. Wagner à instituer des prédications, de quinze en quinze jours. Le culte fut inauguré, le 6 décembre 1885, par un discours de Wagner sur le texte : Genèse 28, 16 : l'Éternel est dans ce lieu et je ne le savais pas. Partant de la modestie extérieure du local du groupe infime qui constituait ce premier auditoire, Wagner parla de la beauté des petits commencements, des lieux consacrés par la prière et la douleur des hommes, de l'unité intérieure du vrai croyant qui sait marier en lui les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir :

Aimons bien notre époque, non pas dans ses tra-

vers et ses vices, mais dans ses nobles labeurs et ses saintes douleurs ; aimons-la puisqu'elle souffre et travaille, puisqu'elle cherche sa voie ; soyons ses enfants de tout notre cœur, et, si nous savons aimer et respecter le présent, aimer et vénérer le passé, cette double fidélité nous révélera le secret d'une religion de liberté qui, un jour, enlèvera le monde sous un souffle de Dieu.

Nul ne se doutait, en quittant l'humble chambre de la rue des Arquebusiers, que la petite pierre posée devant quelques hommes, par un pasteur inconnu de tous, en un faubourg éloigné, allait être la pierre d'angle d'un sanctuaire, destiné à accueillir tous les errants de la foi, tous les insatisfaits des vieilles formules en marche vers un Dieu plus haut. Et, pour la première fois, du fond de son cœur, monte aux lèvres de Wagner le nom qui définit toute véritable église et qu'il devait, vingt ans après, graver au fronton de son temple : *le Foyer de l'âme.*

L'Auteur de « Jeunesse »

1892

## CHAPITRE VII

# PAR LA PAROLE ET PAR LA PLUME

(1886-1892)

La création du culte ouvrait à nouveau à Wagner la carrière oratoire, qui répondait si parfaitement à sa nature et à ses dons. Le silence, à lui imposé pendant quatre ans, avait été sans doute une pénible épreuve. Mais, à l'abri de ce silence, la pensée s'était mûrie et la vie intérieure, fortifiée, sans laquelle le verbe le plus prestigieux n'est qu'un vain cliquetis de syllabes.

Le développement de l'activité n'apporta aucune modification à la situation matérielle du jeune pasteur, obligé de faire de larges échancrures à son patrimoine pour assurer aux siens une existence décente; mais, au point de vue moral, une pure satisfaction venait soutenir le travailleur.

Voici longtemps que je n'ai plus rien écrit dans ce cahier, et c'est assez naturel. Depuis l'installation du

culte aux Arquebusiers, j'ai trouvé une occasion régulière de m'exprimer publiquement sur les plus graves pensées qui me préoccupent, et le besoin de les confier au papier est largement satisfait par la rédaction de mes discours. En quinze mois j'ai composé, et rédigé avec soin, un nombre assez respectable de sermons, bien plus que pendant les six premières années de ma carrière pastorale, où, pourtant, je prêchais plus souvent. Je me suis complètement défait de l'habitude d'improviser et je le dois à mon public. Quand je n'avais pas de public, l'envie et le courage de travailler me manquaient. Aujourd'hui j'ai un public, réduit, mais des plus sympathiques, des plus intéressants. Ce public m'inspire et je me donne volontiers toutes les peines pour trouver des paroles qui vont à son cœur, qui l'intéressent, l'instruisent et l'édifient. Enfin, quand je regarde en arrière je ne puis qu'être reconnaissant. Arrivé ici, seul et inconnu, au milieu de circonstances difficiles, il m'a été donné de former, après cinq ans de travail, une paroisse dont le noyau ne demande qu'à grandir et où je trouve de quoi appliquer toutes mes facultés.

Peu de temps après, cependant, Wagner modifia sa manière de travailler, pour s'en tenir désormais, définitivement, à cette nouvelle méthode. Tout en écrivant entièrement ses discours et en les apprenant, Wagner était incapable, en chaire, de s'attacher servilement à la forme écrite. Sous la poussée intérieure de la pensée et l'influence du public, il s'échappait malgré lui de son texte.

Son verbe éclatait alors, libre, inspiré ; les images fusaient, comme les étincelles sous le marteau du forgeron; des développements nouveaux surgissaient, incrustés de saisissantes formules. Si bien que le discours prononcé en arrivait à être tout différent du discours préparé et, souvent, lui était supérieur, à la fois par le style et par le mouvement de la pensée. Plus rien d'artificiel, de laborieux : de la vie, chaude et frémissante, colorée et musclée.

Il me semble que cette façon de travailler vaut mieux que l'autre, à condition de se livrer d'ailleurs à des travaux de rédaction, pour se maintenir et former le style. Plans un peu développés, avec aperçus concis. Ouvertures sur l'horizon. Et, en marge, compléter après, en notant brièvement les idées et un peu la forme.

En ce qui concerne le développement du texte, Wagner semble avoir assez tôt adopté une méthode à laquelle il est resté fidèle. Il portait toujours sur lui un carnet dans lequel il notait les textes qui le frappaient, au cours de ses méditations de la Bible. Parmi ces textes, le jour venu, il en choisissait un, l'emportait avec lui dans ses promenades et dans ses courses, s'en pénétrait à fond et, comme il le disait un jour à des étudiants en théologie, « se roulait dans son texte comme on roule un poisson dans la farine ». Le texte se

dépouillait ainsi, naturellement, de ses acceptions erronées, et cette élimination fournissait au prédicateur son début. Exorde nul ou très réduit; parfois quelques mots sur les circonstances locales dans lesquelles la parole choisie avait surgi. Puis, entrant dans le vif, l'orateur écartait, d'un mouvement vigoureux, les conceptions déviées auxquelles pouvait prêter le texte ; ou bien encore, entre plusieurs sens légitimes, il en choisissait un sur lequel il concentrait alors sa pensée, l'éclairant, comme d'un faisceau de phare, dans tous ses aspects. Moins préoccupé d'histoire que d'adaptation actuelle et psychologique, Wagner cherchait avant tout à traduire en langue contemporaine les vieilles vérités, leur fournissant l'appui des événements les plus récents, rajeunissant, avec un art incomparable, les sujets les plus rebattus.

Ce thème unique, afin qu'il s'emparât mieux de la pensée, il le reprenait sous plusieurs formes, le plus souvent imagées, qui appelaient, sans la forcer, l'adhésion des auditeurs. Le discours devenait ainsi, véritablement, un de ces « chemins qui marchent », selon l'expression de Pascal, toutes les parties s'organisant pour conduire au but proposé.

La force de l'orateur n'était en aucune manière entravée par le procédé. Aucune ficelle, aucune éloquence apprêtée. En tête d'un cahier de sermons, il y a ce conseil vigoureux que l'orateur se donne à lui-même : « pas de phrases ». Mais avec

quel naturel Wagner savait user de l'antithèse, entrechoquant des mots et des idées opposés, dont l'inattendue rencontre fait jaillir l'étincelle ; quelle simplicité d'expressions, toutes cueillies, comme de fraîches fleurs, dans les sentiers quotidiens ; quel art inné de faire surgir, sous un seul mot, net et vigoureux comme un coup de pic, l'émotion cachée sous les cœurs de pierre !

L'attitude extérieure même de Wagner contribuait, pour une part très grande, à l'effet produit. S'il existe une mystérieuse électricité se communiquant de l'âme à l'âme, il n'est pas douteux qu'elle agissait dès l'abord, sans le secours de la parole. Il montait en chaire, d'un pas vif et décidé de soldat courant à l'action, sentant bien que le temps est trop précieux pour s'attarder aux gestes hiératiques. Peut-être pouvait-on trouver qu'il ouvrait trop rudement sa Bible, fixant la page du jour d'un brusque revers de main ; que la voix manquait de velouté et le geste d'harmonie ; on pouvait s'effaroucher de ses métaphores hardies, de la familiarité du langage ou des saillies qu'il ne redoutait pas ; on pouvait le trouver fruste, paysan du Danube. Qu'importe. Sitôt après les premières phrases, toujours hésitantes, comme si l'orateur avait, chaque dimanche, à se familiariser de nouveau avec sa chaire, l'auditeur, quel qu'il fût, prévenu ou non, était conquis, entraîné avec lui aux régions mêmes de son inspiration, sur les sommets de l'adoration où il fréquente librement.

Une fois qu'on l'avait entendu, il était impossible d'oublier cet homme, ruisselant de sincérité, avec sa robuste charpente, son visage martial, ses bras puissants, dont il semblait, d'un rythme continu, boulanger le pain des âmes. Devant cette parole où vibraient toutes les cordes, où chantait l'espérance, où sanglotait la douleur, devant ce verbe chaleureux et direct, dont la flamme semblait s'être allumée au foyer des vieux prophètes, tour à tour sévère et puéril, réaliste comme la vie et frais comme un matin de mai, l'auditoire, subjugué, se sentait en face d'une force de la nature.

Et les auditeurs emportaient toujours, en plus de leur espérance renouvelée, quelque formule qui faisait bientôt le tour de Paris. *A force d'appeler Jésus l'Agneau de Dieu*, s'écria-t-il un jour, *vous lui avez donné une âme de mouton.* Ou bien, voulant montrer le danger des formules aveuglément acceptées et sans correspondance avec la vie, il parlait des *credos dont la luxuriante végétation est jetée, comme une perruque, sur la calvitie de la foi.* Voulait-il mettre en garde son auditoire contre les déformations que la méchanceté humaine impose à la conception de Dieu, il n'hésitait pas, dans un discours sur les Dieux qui tuent, à s'exprimer ainsi : *le moins que j'en puisse dire, c'est que ce Dieu-là, dont vous faites le complice de vos malpropretés, n'est pas un honnête homme !*

Cette méthode, originale et vivante, il l'a ré-

sumée dans une lettre au pasteur Marty qui lui avait adressé un volume de prédications (1917) :

Si vous cultiviez un peu plus la comparaison, l'image, le moyen d'illustrer la pensée par un exemple, comme votre prédication y gagnerait !... Des détails vivants, ramassés sous nos pas, des cris arrachés par le spectacle que voient nos yeux, des banalités, traitées comme matière première pour être exploitée au profit des soldats ou des paroissiens de l'arrière, voilà ce qu'il eût fait bon semer à travers ces pages... Traité par la méthode du divin Maître, le moindre fait-divers peut être élevé à la dignité d'une parabole.

Ces conseils, il se les était donnés le premier, comme en témoigne son *Journal*.

Un pasteur aurait bien des choses à se prêcher à soi-même, notamment au sujet de ses sermons, de leur préparation, de leur contenu, des idées qu'il se fait, avant et après, du but qu'il poursuit et de la préoccupation dominante. Nous nous demandons trop souvent : qu'en pensent-ils ? trop rarement : quel bien cela leur produit-il ? Tendre au sermon de détail, qui remonte d'une série de faits observés et exposés à une vérité d'ensemble. Sortir des généralités et les fuir. Une vérité générale risque de n'être pas comprise si elle ne ressort pas, comme conclusion, d'un certain nombre de faits concrets.

Se faire chasseur de faits, d'idées, de situations, de mots courants, qu'on ne remarque pas assez dans

la banalité des conversations, ou qu'on oublie si on les a remarqués. Ce n'est qu'en empruntant tout ce que l'on dit à la vie elle-même, qu'on parvient à rendre la parole vivante et actuelle. Il faut admettre que chaque homme qui réfléchit sait une foule de choses. Au lieu de négliger ce bagage à l'aspect simple et familier, il faut apprendre à en tirer parti.

Mais c'était surtout dans ses prières que Wagner était grand. On sentait, en les écoutant, que son âme se branchait naturellement sur la grande source de vie ; les moins religieux étaient saisis par ces accents, dépouillés de tout écho conventionnel, et un journaliste, peu suspect de sentimentalisme, a pu écrire ces lignes bien caractéristiques : « Quand il dit : « prions mes frères », on croit entendre « portez, armes ! ». Mais quand il prie, ce n'est pas un homme qu'on croit entendre parler de la misère et de la grandeur humaine, c'est l'Homme. « Quand Wagner, priait, a dit Émile Hinzelin, on sentait Dieu tout près. »

Sans doute, Wagner n'a pas atteint d'emblée à cette maîtrise étonnante ; mais, dès les débuts de son activité à la salle des Arquebusiers, ses auditeurs ont eu la conviction de son génie et de l'avenir qui lui était réservé. Mme Schuré écrivait, en 1889, ces lignes à Mme Wagner, qui n'avait pu assister à une prédication de son mari sur la parole : Il est plus doux de donner que de recevoir : « N'importe quel sujet il touche — c'est-à-dire votre mari — il grandit dans sa main et sous sa parole.

On ne sait pas, en l'entendant, ce que l'on doit le plus admirer, la puissance de son esprit ou la chaleur de son âme et la bonté de son cœur. Quand, dans la deuxième partie de son discours, il a expliqué la parole : il est plus doux de donner, il était lui-même la démonstration vivante de cette parole. Comme il se donne à son auditoire, en son amour et ses forces ; la flamme intense de ce cœur a réchauffé cette salle froide et désagréable. ... Croyez-le bien, chère Madame, votre mari est appelé à faire de grandes choses ; il aura une action puissante sur son temps. »

Dès 1887, le champ de travail de Wagner s'était élargi encore par l'institution d'un service libéral sur la rive gauche, à la salle de Géographie, boulevard Saint-Germain. Le prédicateur en titre était Ernest Fontanès, le célèbre orateur du Havre ; mais trois ou quatre fois par an, Wagner remplaçait Fontanès, et avait ainsi l'occasion de se faire apprécier de la bourgeoisie intellectuelle qui fréquentait le local du faubourg Saint-Germain.

Wagner, toutefois, ne s'en laissait pas imposer par ces débuts si encourageants. A la date du 30 juin 1888, il écrit dans son *Journal :*

Je suis seul à Paris depuis une huitaine. Fanny et Pierre sont à Blois, chez les oncles. Chaque fois que je suis ainsi seul, je me sens disposé à faire des retours sur le passé et à me rendre compte de mon

état. L'isolement, l'absence de mouvement et de conversation, nous obligent à nous concentrer. Je n'ai pas lieu d'être mécontent de l'année écoulée. Mon activité s'est encore étendue et a trouvé plus d'écho. Mais il me reste bien des choses à désirer. Tout d'abord, je ne suis pas satisfait de moi-même. Mon travail intérieur et mon éducation personnelle, mes lectures, mes études ne suffisent pas. Tout cela avance beaucoup trop lentement. Il me faudrait beaucoup plus de méthode, de fermeté et d'esprit de suite en toutes choses, en un mot, un effort plus soutenu. Il est grand temps que je prenne des mesures. Cette année-ci, j'ai trop négligé de rédiger ici mes impressions, comme d'ailleurs depuis un certain temps, et c'est un tort. Je recommencerai. Il est indispensable que je remédie, par une sorte de discipline, une série de petits adjuvants réguliers, à l'intermittence de ma vie intérieure et que je me mette en garde contre certaines impressions, purement subjectives, de lassitude, etc., qui créent dans ma vie des interruptions regrettables. Être un homme, marcher ferme et droit, ne pas se laisser dérouter par le soleil et la pluie, l'humeur du moment, les craintes passagères et toutes sortes de fluctuations. L'ordre, la méthode, la régularité épargnent beaucoup de temps, de peine, et font valoir doublement le travail fourni.

J'ai 36 ans, fort probablement plus de la moitié de ce que je vivrai. Il me reste encore bien des choses à faire pour tirer de ce qui m'a été donné tout le fruit que je peux en tirer. Je demande à Dieu de me fortifier, de me rendre plus entier, plus viril, de mieux me faire comprendre cette grande vérité

que j'ai entrevue, à savoir que la vraie vie religieuse se traduit surtout en actes, en vigueur, en courage, en ardeur. Ne savoir, ne vouloir, ne rechercher constamment qu'une seule chose, et m'y oublier, m'y absorber, m'y consacrer, en y trouvant la paix du cœur, la sanctification, l'apaisement, la sérénité, je ne demande que cela. J'y serai arrivé bien lentement et par beaucoup de détours et d'erreurs, mais je ne veux rien regretter.

Wagner approfondit encore cet examen de conscience au cours des vacances qu'il passe chez sa mère, en septembre 1888, à Ottwiller. On verra, par les extraits qui suivent, avec quelle impitoyable sincérité ce juste s'interroge et s'accuse.

Ce qui me manque le plus, c'est la fermeté. Dans les occasions sérieuses, je me suis senti quelquefois courageux, sous l'influence de l'exaltation, peut-être de l'opinion. Mais la logique des actes détaillés me manque. Je dépends à tel point de l'impression du moment qu'il m'est difficile de faire un plan d'avenir et d'entreprendre une œuvre de longue haleine. Par ce défaut de fermeté, j'ai perdu une grande partie des fruits de ma vie et de mon travail... Je suis craintif à l'excès, surtout devant l'inconnu. En l'absence de données certaines, mon imagination enfante des monstres tels que je suis bientôt en proie à la terreur. J'ai suivi, avec une grande exagération, ce précepte stoïcien qui conseille au sage de s'attendre constamment aux pires événements, afin d'être

prêt à les affronter. C'est manquer de tact, de flair, de prévoyance et de sagesse que de s'attendre sans cesse aux pires événements, alors que ces événements, s'ils arrivent, ont toujours un caractère exceptionnel. Mais il y a plus : c'est manquer de confiance, et la confiance est, malgré tout, une des qualités fondamentales du chrétien. Malgré toutes les apparences, malgré la sincérité de ma foi religieuse, je me demande parfois s'il n'y a pas, au fond de ma vie spirituelle, quelque grave lacune...

Une des plus pénibles impressions et des plus fréquentes que j'ai eues dans ma vie, c'est de constater ma dépendance à l'égard d'une personne malveillante, méchante, ou fausse et menteuse, et je n'ai pas eu souvent le courage de me soustraire à cet ascendant. C'est un très grave défaut de se laisser impressionner par un homme à ce point. Je crois que le chrétien doit être absolument libre et ne s'en laisser imposer par personne, grand ou petit. Les aimer et les servir tous, mais n'en craindre aucun ; ne dépendre que de Dieu, voilà le secret de cette libre servitude qui est le fond de la disposition d'âme du chrétien. O liberté !

... Lorsque ma vue des choses éternelles, vraies, divines, s'obscurcit en moi, je la retrouve parfois à force de me laisser couler dans l'abîme de la négation et dans l'incommensurable absurdité du néant... Le dernier brin d'herbe, le plus petit insecte, l'oiseau, la fleur, sont en possession inconsciente du secret de la vie et se rattachent à toutes choses par des fibres infinies. Ce que possèdent ces existences obscures peut cependant manquer à l'homme, lorsqu'il ne veut

vivre que de sa vie consciente et surtout lorsque, dans cette vie, il ne choisit pour l'accepter que la vie de l'intelligence pure. L'homme peut ainsi se réduire à une pauvreté volontaire qui le rend plus misérable que les pierres du chemin, parce qu'elle le prive de la certitude obscure qui est au fond des choses et qui fait que rien dans la nature ne désespère et ne s'abandonne.

Ces mélancoliques et viriles confessions sont entremêlées de réflexions plus sereines, inspirées à ce grand contemplatif par la vue des hommes et des choses. Tel ce tableau de paysans :

Je viens de prêcher à Pétersbach. Après le sermon, assis à mon banc, je vois sortir l'assemblée. Les anciens me frappent. Voûtés, courbés, tordus, noueux, calleux ! Quelles cariatides que ces vieux paysans, dont le dos incliné porte le fardeau d'une société entière à nourrir ! En les voyant passer ainsi, j'ai eu comme une vision de la sainteté du travail. Tous ces hommes sont modestes, exempts de rêves et d'utopies. Ils cultivent chacun quelques arpents de terre et sont libres. Le travail pour eux est comme la respiration, une nécessité et un besoin. Il y a plus de probité, de solidité, d'honorabilité dans ces faces hâlées, ces mains durcies, ces échines ployées, ces souliers qui rappellent ceux de Virgile, plus grands que les pieds, que dans l'orgueilleux et stupide éclat d'une brillante réunion de fainéants.

Et, plus loin, cette évocation de l'enfant, si cher au cœur de Wagner :

Rien ne m'attendrit comme l'enfant du peuple. Son père et sa mère travaillent dur, et ne peuvent le surveiller toujours. Dieu l'a prévu, et c'est pour cela que, laissant les autres aux nourrices, aux précepteurs, aux inquiètes sollicitudes humaines, il s'est constitué le gardien de ces pauvres petits que nul ne voit et dont nul ne prend souci. N'y touchez pas ; ils sont faibles, ils sont seuls, sans défense, à la merci de tout ; mais le mal qu'on leur fait n'en est que plus grave : la main qui les frappe frappe Dieu, comme celle qui les caresse et leur fait du bien fait tressaillir la divine Pitié au sein de l'infini.

## II

La religion de l'avenir sera beaucoup moins intellectualiste que le protestantisme ; elle n'aura pas, comme lui, l'horreur de la tradition, œuvre humaine, opposée à la Bible, œuvre divine. Elle les fondra par le pouvoir des sciences historiques qui nous ont mis tout le passé de l'humanité si près des cœurs et nous permettent de respecter partout, dans la grandeur comme dans l'humilité, l'œuvre de Dieu combinée à celle de l'homme, souffrant et inquiet. Un vrai croyant, libre et respectueux, comprend et s'assimile le bien partout ; il aime Dieu sous tous ses noms, et l'humanité dans tous ses efforts. Lui seul, au sein des foules, qui si souvent adorent sans savoir quoi, vénère l'âme vivante de ces formes, devenues lettre morte pour les autres.

Je ne suis ni protestant, ni catholique, ni juif, mais un peu de tout cela, et avec une entière sincérité.

non en sceptique qui rit de tout, mais en croyant, qui croit plus que ne contiennent les formules et qui essaie d'embrasser la vérité au point où viennent converger les rayons particuliers que les obscurs et les haineux adorent séparément, en criant aux autres : anathème !

Cette page du *Journal intime* indique nettement la position que Wagner désire prendre dans le conflit des idées. Conciliateur avant tout, il ne peut se résoudre à être l'homme d'une doctrine ou d'une église. Il a personnellement trop souffert de l'esprit exclusif, il a trop vu que le bien et le mal se rient des barrières, pour ne pas chercher la vérité et la paix au-dessus des mêlées. La conviction de l'universalité du bien, la conviction aussi que toutes nos misères ont leur source dans notre absence d'équité et de tolérance, s'emparent si vigoureusement de son cœur qu'il se propose, à l'entrée de l'hiver 1888-89, d'apporter ses préoccupations en chaire :

Pendant les vacances, une série d'expériences m'ont amené à longuement méditer sur ce sujet. Ce qui me préoccupe, ce n'est pas la justice dans le sens où saint Paul en parle si souvent. Je ne veux m'appliquer qu'à parler sur l'équité. L'esprit de parti nous a rendus tous très injustes, dans toutes les sphères de la pensée et de l'activité humaines. Un peu d'équité pour l'adversaire est peut-être une des choses qui nous manquent le plus. L'injustice, l'in-

tolérance, l'esprit d'exclusion et de dénigrement ont tout envahi. Il y a là une cause de malaise, un grave obstacle au progrès et au bien, le danger d'un recul vers la barbarie. La société et l'humanité vivent de justice. L'iniquité les ruine. Ce terme d'iniquité est remarquable. Il signifie manque d'équité, et il sert à désigner le degré suprême de la méchanceté, comme si le comble de la perversité consistait dans l'injustice. Frappé de ce fait que l'incompétence, l'incapacité de se mettre à la place des autres, engendraient l'injustice, j'ai d'autre part compris que le vrai chrétien, qui est arrivé à l'harmonie, à travers tous les contrastes, était le mieux fait pour saisir dans leur ensemble tous les contraires. Il est le médiateur-né.

Telle fut l'origine du premier livre de Wagner, *Justice*. Wagner n'abordait pas l'activité littéraire sans appréhension, frappé plus par ses difficultés que par ses avantages. Inconnu, obligé d'assumer personnellement les frais d'impression, répugnant aux relations faciles : les obstacles lui semblaient presque insurmontables.

Ses auditeurs, toutefois, n'en jugèrent pas ainsi ; ils n'étaient guère, à cette époque, qu'une cinquantaine ; mais, déplorant que ces études sur la pratique de l'équité ne pussent profiter qu'à eux seuls, ils l'engagèrent vivement à réunir en volume ces vigoureux discours.

Je me rappelle avec bonheur, écrit Wagner, ces modestes réunions dans une petite chambre où mes

pensées essayaient leur force comme les oiseaux essaient leurs ailes. Ah! ce n'étaient pas de grands auditoires, mais une assemblée d'hommes, parmi les plus sérieux de toutes les classes de la société, d'âmes, cherchant comme moi j'avais cherché si longtemps. Mes efforts pour exprimer, en une forme nouvelle et vivante, les anciennes vérités de la foi et de la vie, ces appels à la simplicité du cœur et de l'existence, touchèrent leurs âmes. Il leur semblait, quand nous commentions l'Évangile, que la Voix de la montagne sonnait à leurs oreilles et que s'accomplissait la promesse : mes brebis entendent ma voix. Leur seul regret était que ces paroles de réconfort et d'encouragement, toutes ces précieuses vérités, fussent entendues de si peu. Le meilleur moyen de les propager était le livre. J'étais arrivé à l'âge de 38 ans sans rien écrire. Pour moi, le livre véritable, le seul grand livre, c'était la vie. Et tout ce que j'avais appris dans ce livre, je préférais le dire que l'écrire. Toute ma nature me portait vers la parole vibrante et chaleureuse. Mais je compris que si la parole est limitée et fragile, le livre ne connaît ni la distance, ni l'obstacle. Un livre chemine à travers le monde. Bien accueilli, il devient un compagnon, un ami ; on le prend la nuit, avant de s'endormir ; on le traduit aussi et sa force d'expansion n'a pas de limites. Et voilà pourquoi, moi qui aime mieux parler qu'écrire, marcher qu'être assis, je m'assis et j'écrivis.

Le livre parut au printemps de 1890. Les espérances que mettaient en lui les auditeurs des

discours sur la Justice ne se réalisèrent qu'à moitié ; le livre ne rencontra guère en France qu'un succès d'estime, et ce fut deux ans après que la brillante destinée de *Jeunesse* le sortit de l'obscurité.

Néanmoins, ce début conquit à Wagner quelques chaudes sympathies. Melchior de Vogüé, entre autres, écrivit à l'auteur : « Je garde de cette lecture une impression profonde. Je ne vous dirai pas combien mon esprit est proche du vôtre, dans la façon d'envisager les problèmes de l'intelligence, de la conscience, du monde social. Je voudrais voir ces discours dans les mains de tous ceux qui gardent encore un quart d'heure de retraite intérieure, le matin ; je ne sais, en vérité, où ils pourraient trouver de plus nobles et de plus convaincantes suggestions. Il est impossible de résister à l'éloquence naturelle, à la chaleur communicative d'une âme qui se donne dans sa vérité. »

Un tel témoignage, sortant d'une telle bouche, encouragea Wagner à persévérer dans cette nouvelle voie, et peut-être est-ce ainsi à l'auteur du *Roman russe* que l'on doit la série de ces œuvres fortes et probes, auxquelles le nom de Charles Wagner est attaché.

A Genève cependant, *Justice* avait été apprécié à sa valeur, et les Genevois, toujours avides d'une parole française, voulurent entendre le prédicateur parisien. Wagner se rendit donc à Genève, en mars 1890.

Le 2, il prêcha, dans la vieille église de Saint-Gervais, sur *Dieu perdu et retrouvé*, et le 4, il fit, à la Fusterie, sur *la Jeunesse et l'Avenir*, une conférence qui contient en germe le livre qui devait rendre, deux ans après, son nom illustre.

Son succès dépassa toutes les prévisions. Ce qui heurtait les Parisiens dans son genre d'éloquence fut, peut-être, ce qui plut aux Genevois. « Cet homme aux épaules larges, écrivait à cette occasion le professeur Gaillard, à la figure empreinte à la fois de bonté, d'énergie et de jovialité, ces phrases courtes, jetées parfois comme des commandements, ces images neuves et souvent inoubliables, ces mots pittoresques, un don remarquable pour intéresser, pour émouvoir, pour faire sourire même, pour rajeunir tous les sujets, tout cela formait un ensemble attachant qui ne tarda pas à conquérir le cœur des auditeurs genevois de toute opinion. »

On peut dire que c'est Genève qui a *lancé* Wagner. Il ne l'oublia pas et garda toujours à la vieille cité une profonde gratitude, y revenant désormais chaque année, et y rassemblant, soit à Saint-Pierre, soit à Saint-Gervais, des auditoires immenses.

## III

La France sortait, à cette époque, d'une longue période de sécheresse intellectuelle et de matérialisme, érigés en système philosophique et en

méthode littéraire. Qu'on se rappelle où tendait l'enseignement des maîtres du jour, d'un Taine ou d'un Renan, d'un Zola, qui prétendait appliquer à la vie les théories scientifiques du déterminisme le plus étroit. Taine et Renan, ce dernier surtout, pouvaient revêtir d'un manteau somptueux leur scepticisme philosophique, il n'en était pas moins vrai qu'entre leurs mains Dieu et l'homme, le monde et l'âme, se réduisaient à fort peu de chose. Le cœur humain se trouvait dépossédé de tout ce qui jusqu'alors avait fait sa joie et sa grandeur. Ces patients mais cruels ouvriers démontaient l'univers, comme une montre, et en expliquaient le mécanisme rigide ; nulle place n'était laissée à la poésie, au mystère, à la foi.

En littérature, les tenants de l'école de Médan, sous prétexte de scientisme, humaient toutes les plaies, flairaient toutes les odeurs et aboutissaient, somme toute, dans le réalisme, à la grossièreté.

A la vérité, sous la calotte de plomb de ce monde étriqué et pestitentiel, l'âme étouffait. On le vit bien, en 1886, quand parut le *Roman russe* de Melchior de Vogüé, tout palpitant d'aspirations printanières, passionnément épris de justice sociale, coupé de larges cris d'amour et d'ardentes invocations. Qui eût pu résister à un appel de ce genre : « Les âmes n'appartiennent à personne ; elles tournoient, cherchant un guide, comme les hirondelles rasent le marais sous l'orage, éperdues dans le froid, les ténèbres et le

bruit. Essayez de leur dire qu'il est une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés ; vous les verrez s'assembler, toutes ces âmes, monter, partir à grand vol, par delà les déserts arides, vers l'écrivain qui les aura appelées d'un cri de son cœur. »

A cette voix, les âmes se levèrent, innombrables, brisant l'étrange sortilège qui les retenait à terre ; et il devint évident que l'idéalisme reprenait ses droits. Au quartier latin, la jeunesse se répétait les vers, magnifiquement tristes, d'un jeune poète, Paul Bourget :

Vous m'avez dit : « Pourquoi cette amertume im-
[mense,
Cet incurable ennui qui vous jette à genoux ?
Et pourquoi ce dédain de vivre qui commence
A prendre les meilleurs et les plus purs de nous ?

Je vous ai répondu : « Nous voulons trop du monde »,
Et ce monde épuisé ne peut fournir assez
Pour remplir jusqu'aux bords notre âme trop pro-
[fonde,
Car nous portons en nous tous les siècles passés.

Mais lorsque, en 1889, parut le *Disciple*, tous comprirent que l'hégémonie ancienne était enfin brisée. Taine lui-même ne s'y trompa guère. Enfin le cœur humain redevenait de chair ; la vie n'apparaissait plus comme un simple mécanisme, mais comme un drame où s'affrontent, librement diri-

gées, les forces du bien et les forces du mal. Et quand, à la fin du livre, le héros, Robert Greslou, écoute monter, du fond de son âme enfantine, les douces paroles de l'Oraison dominicale, ce n'était pas seulement un être conventionnel, c'était le type douloureux de toute une époque qui se reprenait à l'espérance et essayait de retrouver le sens des chères vieilles paroles désapprises.

Cette inquiétude spirituelle de la génération de 1890, cette renaissance de l'idéalisme, on ne saurait les méconnaître si l'on veut comprendre le rôle joué par Ch. Wagner dans cette levée d'aspirations. *Jeunesse* n'est pas autre chose qu'un essai de réponse aux besoins qui, un peu partout, se faisaient jour. L'implacable sérénité du cœur des anciens chorèges n'est pas ce qui satisfera les âmes, enfin éveillées. Il leur faut une raison de vivre, un amour, une passion, une foi en un mot. Et cette exigence unique, ce n'est pas un homme seul qui l'exprime, mais des voix de plus en plus nombreuses : c'est un Loti, dont les premiers livres viennent de paraître, douloureux comme des sanglots ; c'est un Paul Desjardins qui, dans son *Devoir présent*, adjure les jeunes volontés d'abandonner les puérils jeux du dilettantisme et de se grouper en une nouvelle chevalerie, puisque les temps épiques sont revenus.

Dès le début, Wagner s'était associé à ce mouvement des esprits. Aux écoutes de son temps, il en avait perçu la plainte ; il avait compris aussi

quelles possibilités sommeillaient au cœur d'une jeunesse qui, lentement, se déprenait des enseignements anciens, sans pouvoir encore discerner la route des sommets.

Avant de l'écrire, Wagner a porté son livre en lui-même pendant des années, recueillant d'innombrables notes, accumulant les réflexions, laissant les idées se grouper autour d'un thème unique, comme autour d'un centre de cristallisation.

Je m'en vais vivre pendant un certain temps pour un livre, *Jeunesse*, tout y rapporter, afin qu'il soit bien vécu, bien aimé, bien vivant.

... Un livre réconfortant, frais, éclairé, plein de ciel, d'air et de lumière. Un livre où l'on aime, chante, admire, un livre de sève et de force, un livre de joie et d'espérance.

... Monter à l'assaut de toutes les décrépitudes. Venger la vie, l'amour, la religion.

... Jeunes hommes, soyez des *hommes* et soyez *jeunes*. Fuyez le particularisme et les sagesses vieillottes.

... Il faut que je me persuade de jour en jour davantage de ceci. Une idée-mère, celle qui inspirera mon livre, y régnera d'un bout à l'autre, le vivifiera, l'a fait naître et doit le légitimer : c'est que nous échouons dans la *vie factice* et que nous ne trouverons le salut que dans la vraie vie, la vie immédiate. *Pousser un cri énorme !*

Pour se documenter et sonder un certain nombre d'esprits, de toute nature, Wagner avait envoyé,

dès 1889, à des hommes comme Félix Pécaut, Gabriel Sarrazin, Léon Marillier, Fallot, de Vogüé, etc., la lettre et le questionnaire suivants :

Voudriez-vous avoir la bonté de lire cette lettre et de me dire bientôt si je peux compter sur vous en ce que j'entreprends. Voici :

Souvent déjà la situation faite à la jeunesse, dans le monde où nous vivons, m'a préoccupé. Je m'en suis tenu jusqu'ici à des impressions de détail, trop clairsemées, recueillies le long de mon chemin. Mais j'ai un grand besoin d'arriver à la clarté sur ce grave sujet. Donc me voici occupé à m'entourer de renseignements et de documents, pour arriver à me faire une représentation juste des courants qui existent pour l'homme dans la jeunesse studieuse. Je commence par adresser beaucoup de lettres à des jeunes gens et à ceux qui les aiment, et j'ai si soif d'arriver à posséder mon sujet que tout ce qu'on m'offrira, jusqu'au plus simple verre d'eau, sera accepté avec la plus grande reconnaissance.

Pour préciser un peu, voici ce que je désire surtout savoir :

Quelle est l'attitude, ou mieux, les attitudes de notre jeunesse studieuse en face de l'héritage que nous laisse ce siècle vieillissant ?

Orientation intellectuelle, orientation morale ou religieuse, politique et sociale.

Au point de vue des dispositions individuelles, dans quelle proportion avez-vous constaté :

A. De la désillusion, du pessimisme précoce ou de l'optimisme bête et satisfait.

B. Du cynisme, de la brutalité, le culte de la force, de l'argent, des jouissances.

C. Du scepticisme ou de la diplomatie, le désir d'arriver tenant lieu d'idéal.

D. De la mélancolie, des aspirations vagues, unies à une certaine passivité, le culte douloureux d'un idéal impossible.

E. Du trouble, du mécontentement sérieux, uni à la ferme résolution d'agir et d'amener un état de choses créateur.

Esprit de corps. La jeunesse vous semble-t-elle heureuse ?

Que savez-vous là-dessus ? Et surtout, au-dessus des physionomies particulières qu'on coudoie et qu'on rencontre, se remarque-t-il des groupements ? Y a-t-il des idées ou des buts communs qui unissent autour d'eux quelques individus ? Que veut-on ? Que craint-on ? Qu'espère-t-on ?... Aidez-moi, cher Monsieur, aidez un ardent champion de la jeunesse à mieux connaître un monde auquel il veut appartenir toujours par le cœur.

C. Wagner.

A lui-même, Wagner se donne de multiples recommandations, jetées pêle-mêle sur les pages de son carnet de poche :

Lire le *Disciple*. Y a-t-il un livre de Rozan, le *Jeune homme ? Le sens de la vie*, Rod, Astié : *Aux jeunes s'il en reste*. Classer et combiner les documents et les lectures. Ecrire, après tous ces préliminaires et toute cette collection de documents, un livre sur le

sujet. Aura-t-il la forme d'un récit, d'un roman, ou d'une simple exposition ? Schiller, *des Jünglings Tod*. Brochure de Bersier. *Don Juan* d'Aicard. Enquête nécessaire. S'informer de toute la littérature. Se la procurer ; aller au Musée pédagogique. Ecrire lettres partout. Lire Lavisse.

On sait quel fut le fruit d'une aussi longue incubation. *Jeunesse* parut au début de 1892, à l'époque même où Wagner terminait sa quarantième année. Le livre eut la faveur d'être annoncé, quelques semaines après, par un retentissant article de Melchior de Vogüé, dans la *Revue des Deux Mondes*. Cet article, intitulé les *Cigognes*, signalait un certain nombre de livres, parmi lesquels *la Crise chrétienne*, de Pierre Lasserre, *la Civilisation et la Croyance*, de Secrétan, *le Devoir présent*, de Paul Desjardins, les *Prophètes d'Israël*, de Darmesteter, tous annonciateurs d'un renouveau, comme le sont, dans le ciel d'Alsace, les cigognes dont le long triangle déchire et met en déroute les brumes hivernales. « Voici des hommes très divers. Ils viennent de tous les points de l'horizon. Par l'origine et l'étiquette, sinon par la communion active, ils appartiennent à tous les cultes... Ils sont tous d'esprit très libre et la plupart chérissent leur temps. Ils n'ont rien de commun entre eux, sauf un trait qui les unit, comme la même chaîne rivait, à bord de la galère barbaresque, une chiourme recrutée sur

tous les rivages. Et c'est le trait caractéristique de leur pensée. Ils cherchent leur âme perdue... Ils témoignent d'un malaise indicible, et non pas seulement d'un malaise personnel ; ceci ne serait point nouveau, ni fait pour nous surprendre chez des cérébraux ; mais ils s'accordent à constater autour d'eux ce même malaise, cette recherche de l'âme perdue, dans toutes les parties du monde où le sort les a jetés. Ramassez leurs livres, comme je fais là, devant moi, en un tas : prêtez l'oreille ; c'est une seule harpe, où chaque corde rend, avec sa résonance particulière, la même dominante ; et cette note n'est autre chose que la vibration, sur l'instrument, du souffle de vent qui agite chaque globule dans l'air ambiant. »

Après avoir parlé de *la Civilisation et la Croyance*, de Secrétan, œuvre de philosophe dont la pensée, longuement concentrée, fera peut-être reculer le commun des hommes, Vogüé ajoutait : « A ceux qui n'ont point la tête très solide, je recommande plutôt les livres de M. le pasteur C. Wagner, *Justice*, et surtout le dernier paru, *Jeunesse*. On ne saurait trop répandre cet excellent conseiller. Sa chaleur d'âme est contagieuse, ses observations sur la jeunesse populaire empruntent leur autorité à une force appliquée... Quand M. Wagner s'épouvante du « vide immense » qu'il aperçoit, son effroi est d'autant plus convaincant qu'il se joint à un enthousiasme passionné pour notre temps, pour la science, pour les

grandeurs intellectuelles et matérielles de notre civilisation. Mais l'écrivain a mis le doigt, avec une rare sagacité, sur la contradiction que l'on ne veut pas avouer. Le pouvoir de l'homme a grandi, l'homme a diminué... Chacun de nous est en petit un empire romain, de l'époque où l'empire romain tenait l'univers et ne se tenait plus en dedans : magnifique, puissant et pourri... J'ai regret à quitter trop vite cet homme de bien ; je m'attarderais volontiers à citer ses vues droites, ses ardentes exhortations, ses beaux cris d'espérance. »

Du coup, le nom de Wagner fut célèbre. C'est une chose étrange, en vérité, et un peu mélancolique, que la consécration soit venue à Wagner, protestant et républicain, d'un catholique et d'un royaliste, et que sa carrière littéraire n'ait pas été dégagée des premiers obstacles par ceux-là mêmes qu'il honorait directement. Au sein du protestantisme, la renommée subite de ce pasteur, tenu jusque-là comme un obscur évangéliste, en marge des cadres officiels, provoqua un certain ahurissement. C'est ainsi que, le dimanche qui suivit la publication de l'article de Vogüé, la petite rue des Arquebusiers fut encombrée d'une foule de protestants qui ne purent pénétrer dans l'étroite salle où Wagner donnait ses prédications. D'autres virent dans *Jeunesse* un livre pseudonyme. Wagner rappelait avec humour la lettre que reçut Tomy Fallot, pour le féliciter d'un ouvrage où

l'on reconnaissait bien son cœur et sa manière derrière le pseudonyme de C. Wagner. D'autres encore, incapables d'admettre que quelque chose de bon sortit de Nazareth, reprochaient à Wagner d'imiter servilement Agénor de Gasparin. Et nous ne parlons pas de ceux qui s'employaient à discréditer le livre pour insuffisance de doctrine. Tant l'esprit de parti redoute la justice comme une abdication.

Dès ce moment, toutefois, Wagner fut salué comme un des maîtres de la jeunesse et l'un des guides spirituels les plus autorisés de son temps.

## IV

La préparation de *Jeunesse*, cependant, avait été troublée par une crise fort grave, qui mit en question l'avenir même de Wagner et qui se rattache à deux faits : la succession ouverte à l'Oratoire par la mort du pasteur Viguié, et les propositions venues, très chaleureuses, de Genève, où l'on désirait très vivement attirer définitivement Wagner.

La mort de M. Viguié, survenue le 26 novembre 1890, laissait au Consistoire parisien une place qui revenait à un pasteur libéral. Un certain nombre de fidèles pensèrent immédiatement à Wagner et s'ouvrirent à lui de leurs espérances. L'admirable page suivante du *Journal intime*, dé-

pouillée de tout intérêt personnel et d'ambition mondaine, rappelle cet entretien :

Quelques amis m'ont interrogé sur mes intentions. Je leur ai déclaré que mon devoir me paraissait clair. *Rester où je suis, rester ce que je suis.* Je n'ai pas cherché la situation hors cadre que j'occupe. Elle est sortie des circonstances et d'une action qui a consisté à faire mon devoir au jour le jour. L'œuvre prospère. Le rayonnement religieux et moral s'accuse. J'y suis libre, à l'aise, heureux, à ma place en un mot. Je dois être une voix dans le désert, un solitaire, non un isolé, une personnalité sur une hauteur indépendante. C'est ce qui manque le plus à ce temps. Je veux, de plus en plus, n'être qu'un homme, et ne relever que de Dieu et de ma conscience. J'aime la tradition, mais je veux que le tribut que je lui paie soit celui d'une libre reconnaissance et d'un amour filial. Le Christ seul est mon maître. J'aime mieux porter son joug libérateur que de me partager l'âme en me faisant l'esclave des hommes, de leurs préjugés, de leurs craintes. Plus que personne, je suis convaincu de la nécessité et de l'utilité des traditions, des institutions, des cadres, et pourtant, après tout cela, quand je songe aux routines, aux formalismes, aux crimes contre l'esprit, je me réfugie de nouveau sous le grand ciel, seul toit de mon église.

Sur ces entrefaites, en février 1891, Wagner est appelé à Genève, pour une série de prédications et de conférences. Jamais orateur, sauf

peut-être le Père Hyacinthe, ne souleva pareil enthousiasme et ne réunit pareille foule, comme Wagner à ce moment. A Saint-Gervais, où il parla, le 15, sur le texte : *Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort ;* à Saint-Pierre, où, le 22, il prêcha le célèbre sermon : *Je suis une voix ;* dans les conférences de la Fusterie sur *la Joie de vivre* et sur *la Discipline*, les Genevois se pressaient par milliers, galvanisés par cette voix ardente dont le timbre révélait à quel point l'homme se confondait avec l'orateur.

On comprend que le Consistoire de Genève, au courant de la situation précaire de Wagner à Paris, ait ardemment voulu s'attacher ce prédicateur, en pleine force, que l'avenir perfectionnerait encore. De Genève, Wagner écrit à sa femme :

Ces Messieurs recommencent à me faire les propositions les plus flatteuses pour me décider. La question, pour moi, n'est pas mûre en ce moment. Elle se posera un jour ou l'autre et d'ici bientôt. J'aimerais mieux qu'elle se résolve pour Paris. Mais, dans le cas contraire, il me restera au moins un coin de l'horizon vers lequel je pourrai aller. En dehors de tout cela, l'accueil qui m'est fait par cette grande cité intelligente est, pour moi, un témoignage très précieux. J'aurais voulu que tu voies ce matin cette foule si bien composée, silencieuse comme un mur... Jamais, depuis que j'existe, je n'ai pu parler à tant de gens réunis, et, certes, tout ce que j'en entends te ferait grand plaisir.

Cet accueil et les vives insistances des Genevois n'étaient pas cependant sans troubler l'esprit de Wagner. Il note dans son *Journal*, le 5 mars 1891 :

Les jours de Genève m'ont laissé un profond souvenir. Temps magnifique, relations aimables, et, pour les sermons et les conférences, auditoires extrêmement nombreux et sympathiques. Et voici que de ces beaux jours dont, pour ma cause et moi-même, je devrais me féliciter, il me reste au cœur une impression douloureuse. De nombreux amis de là-bas m'ont fait les plus attrayantes propositions. Venez à Genève, une œuvre vous y attend, dans le cadre d'une église ouverte aux tendances diverses, etc. Pour un homme attelé à une besogne comme la mienne, c'est bien tentant et je m'avoue que l'idée d'aller là-bas, rejetée bien loin au commencement, a fait du chemin, malgré moi, dans mon esprit. J'établis des comparaisons, je vois des choses que je ne voyais pas avant, des choses qui, peut-être, n'existent pas. Enfin je doute de la vitalité de mon œuvre ici, et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux quitter à temps que de s'user lentement dans une entreprise sans issue. Et voilà une grosse question d'avenir jetée sur ma route, et qu'il faut s'appliquer à résoudre. Mon tempérament me pousse à trop de précipitation. Il faut que cette question mûrisse et se résolve lentement. Rien ne presse en somme. Il convient d'examiner, de peser, de laisser venir.

Il est essentiel aussi que je me remette constamment en face de mon but, du caractère de

mes aspirations et de ma mission, telle qu'elle m'est apparue. Si je puis remplir mes devoirs de père de famille prévoyant et songer à l'avenir de mes enfants, tout en me maintenant dans la situation hors cadre que j'occupe, et en m'entourant, peu à peu, d'un suffisant instrument de propagande par les prédications, l'éducation religieuse, les conférences et par l'activité littéraire, résumant de temps en temps mes expériences et le fruit de mes méditations, cela vaudrait peut-être le mieux. Dans tous les cas, ne rien brusquer, ne pas sortir précipitamment et en un moment difficile d'un ministère qui m'a formé, entre lequel et moi il y a une connexion étroite. Songer aussi à ceux qui, de près ou de loin, regardent à moi, ont confiance en moi. Ne pas, sans nécessité, les troubler dans cette confiance. Tant vaut l'homme, tant vaut la parole et l'œuvre. Me conserver l'âme tranquille, la foi sereine et l'énergie entière, et me dire que, peu importe où, c'est partout la même œuvre, entourée des mêmes difficultés. Là-bas je n'ai vu que la surface, ici je connais mieux le fond. Travailler, prier, attendre. Les chemins de demain sont à Dieu.

On a vu que Wagner, dès la mort de Viguié, s'était décidé à ne pas se mettre sur les rangs, pour la place vacante de pasteur auxiliaire à l'Oratoire. La question était donc réglée pour lui. Il n'en était pas de même pour ses amis. Leurs sollicitations pressantes apparaissaient à Wagner comme un témoignage, bien doux à son cœur, de gratitude et de confiance. Mais il ne

pouvait comprendre pourquoi, dans le Comité libéral, aucune voix ne s'était élevée en sa faveur, en le désignant pour la chaire où le portaient les vœux de ses amis. Une manifestation de ce genre, tout en ne devant entraîner aucune suite pratique, eût été, pour lui, de la part de ceux-là mêmes dont dépendaient à ce moment les destinées du libéralisme parisien, la récompense de ses longs efforts. Le silence des chefs lui apparut comme un signe d'ingratitude et d'injustice. Tout au moins ce silence, contrastant si singulièrement avec l'accueil et les invitations renouvelées de Genève, créait un malentendu qu'il importait de dissiper au plus tôt. Dans une lettre très ferme, Wagner s'ouvrit donc de son trouble auprès des membres du Comité libéral. Sa foi dans les chefs, disait-il, avait subi une grave atteinte ; les répercussions morales de l'incident le faisaient douter maintenant de la vitalité de son œuvre ; il ressemblait à un nageur auquel on aurait mis une pierre au cou et qu'on encouragerait ensuite à lutter contre le courant ; au surplus, la situation matérielle qui lui était faite et pour laquelle aucune amélioration n'avait été envisagée, le poussait à examiner de plus près l'offre du Consistoire de Genève.

A cette lettre, un des membres du Comité libéral répondit par les explications suivantes :

Par le choix que nous avons fait nous avons réussi

à réunir l'unanimité du Conseil presbytéral, et, nous l'espérons, à obtenir la majorité dans le Consistoire. Nous pouvions perdre la seule place de pasteur officiel dans l'Église ; nous croyons être parvenu à y introduire un pasteur qui pourra présider aux communions et introduire dans l'Église tous les catéchumènes des pasteurs libéraux. De plus, nous avons montré qu'il pouvait y avoir une conciliation entre libéraux et orthodoxes et que la paix pouvait succéder à la lutte. Nous y sommes parvenus avec le nom de Roberty ; nous n'y serions pas arrivés avec le vôtre... Et savez-vous qui a prononcé le vôtre? Ce sont des orthodoxes. Nous avons cherché à nous expliquer ce fait, qui était de nature à nous surprendre, nous qui savions comment votre candidature serait accueillie par les orthodoxes ayant voix délibérative. Les uns ne connaissaient pas les précédents ; d'autres ne voyaient qu'une chose, mettre fin à l'œuvre de Sainte-Marie dont le développement les affectait ; d'autres, enfin, voulaient nous engager à vous présenter afin de faire échouer la candidature libérale en lisant au Consistoire la circulaire signée par vous et qu'on savait bien que, dans votre loyauté, vous ne désavoueriez pas... C'est pourquoi nous ne pouvions penser ni à Fontanès ni à vous, Fontanès se refusant, pour des raisons de conscience, à lire le Symbole des Apôtres, et vous, étant connu pour appartenir, au point de vue dogmatique, à l'extrême gauche... Cela étant nous ne pouvions pas vous offrir la candidature et c'est ce qui vous explique notre abstention.

... Y a-t-il là une raison pour que vous nous quittiez et que vous abandonniez une œuvre à laquelle

vous vous étiez donné tout entier ? Si vous acceptez les offres de Genève, vous abandonnez votre œuvre missionnaire d'évangélisation, dans la paroisse et dans Paris ; vous la détruisez de vos propres mains ; vous avez entendu sur ce point l'opinion unanime des plus considérables de vos amis. Si vous consentez à rester ; si, voyant à quel point vous êtes aimé, quel prix on attache à votre concours ; si vous vous sentez soutenu à tous les points de vue ; si tout vous est facilité ; si votre situation vraie est mise en évidence, vous retrouverez la foi dans votre œuvre ; tous les fantômes décourageants s'évanouiront, vous resterez, avec votre caractère, votre influence, votre situation exceptionnelle.

En même temps, Wagner recevait de Fallot, en convalescence à Nice, le billet suivant :

CHER BON AMI,

Voici quinze jours que j'aimerais vous dire à quel point votre beau succès de Genève m'a réchauffé le cœur. Un vrai rayon de soleil dans mon clair-obscur.

J'ignore si vous avez été peiné de ne pas être nommé à l'Oratoire. Pour moi (excusez ma rudesse) j'eusse été désolé de vous y savoir. J'ai un vague souvenir d'une fable de La Fontaine sur un lion, harcelé par un moucheron. C'eût été une nuée de moucherons qui vous eût assailli et usé de colère. L'isolement et la concentration loin des chrétiens à la mode vous a fait ce que vous êtes. Que Dieu vous conserve votre isolement en pleine foule des misérables, loin

des coteries pieuses, et vous resterez fort. A vous de cœur.

T. Fallot.

En réponse, Wagner s'explique longuement sur ses dispositions d'esprit :

Mon bien cher ami,

Votre petit mot m'a fait beaucoup de plaisir et de bien. J'ai besoin en ce moment d'une parole amie. Ma route s'est subitement assombrie. Je traverse une heure difficile. Voici de quoi il s'agit. Après les beaux jours de Genève, je suis revenu ici, décidé à vider énergiquement une série de questions des plus troublantes pour mon avenir. Depuis un an, on me fait à Genève des propositions de plus en plus pressantes. Vous savez quelle est mon œuvre ici, et combien je me suis identifié avec elle. Il m'a fallu du courage pour m'avouer qu'après tout, ceux qui m'appelaient là-bas sentaient fort bien combien ma situation ici était précaire. Aussi leurs invitations m'ont produit de l'effet. Coûte que coûte, je vois que je dois faire un grand pas, asseoir mon œuvre définitivement, assurer son avenir, et le mien autant que cela est possible, ou m'avouer vaincu.

La question de l'Oratoire est venue se joindre aux autres, pour m'exciter à réclamer une solution. On m'avait beaucoup parlé de l'Oratoire parmi mes intimes, et il avait été résolu, d'un commun accord, que ma place était aux Arquebusiers. Du côté orthodoxe j'ai été sondé et encouragé à accepter.

X... m'a fait des ouvertures très catégoriques et dit :

vous auriez tort de refuser, le Consistoire vous nommerait. Cela m'avait fait plaisir, sans m'ébranler. D'ailleurs, la canaillerie humaine est grande. Il y avait peut-être de la politique ecclésiastique sous tout cela. Malgré ma situation intérieure très nette, comme je vous l'ai dit, j'ai fait de tristes retours sur ma situation, en m'apercevant que mon nom était prononcé par toutes sortes de gens, excepté nos chefs libéraux. C'était de leur part un manque de justice et de tact, une attitude ingrate et qui me donnait bien à réfléchir pour l'avenir.

Me souvenant ensuite des discussions que j'ai eues avec ces Messieurs au sujet des affaires électorales, où ils n'ont jamais voulu m'écouter ; voyant qu'autour de moi on organisait, en sous-main, une lutte à laquelle j'avais refusé de prendre part désormais, je me suis dit que la situation avait besoin de se nettoyer. En somme, on me considère comme une sorte de factotum gratuit du parti libéral parisien, bon pour les besognes obscures, auquel on daigne faire les compliments les plus incroyables, mais avec lequel on n'a pas besoin de se gêner autrement. — Ajoutez à cela la situation financière. Après 9 ans de travaux, et après avoir été obligé d'écorner largement mon patrimoine, je me suis vu offrir l'hiver dernier la ridicule subvention de mille francs. Financièrement, avec une famille qui grandit, je ne peux plus continuer dans ces conditions.

J'ai déclaré tout cela, y compris mes réflexions sur l'Oratoire, catégoriquement, à ces Messieurs et leur ai mis le marché en mains. Une dernière gaffe de X... qui m'écrit sans broncher : vous êtes connu pour ap-

partenir à l'extrême gauche dogmatique, m'a fait ajouter à tout le reste une déclaration de principes où je dis que je n'appartiens à rien ni à personne, que je n'appartiens pas au parti libéral, que j'y suis parce qu'il est ouvert, mais qu'il faut laisser une place vide sur l'échiquier ecclésiastique. — Me voici donc, pour le moment, en face d'une société de gens ahuris, presque indignés de ma franchise et de mon indépendance. X... me dit qu'on m'a monté et excité. Cela me fait voir clair dans l'opinion qu'il a de moi ; malgré ses protestations de respect, il ne m'a jamais pris vraiment au sérieux, ni compris en somme.

Ces Messieurs croyaient avoir en moi un pion docile, bon à plusieurs sauces, bon marché, pas exigeant. Ils ne comprennent qu'en partie mon œuvre, mon caractère. J'ai senti le besoin de faire subitement une grande lumière sur tout. D'autre part, tous ceux qui m'aiment me comprennent et désirent comme moi que la position s'éclaircisse.

Dans un mémoire que je lirai jeudi au Comité central, je réclame :

Que mon œuvre s'affirme comme une œuvre religieuse à part, vivant de sa vie propre. Cessation des luttes électorales, création d'une paroisse de toutes pièces. Je réclame d'être bientôt mieux logé, plus dignement et plus largement, dans un local qui réponde au but que je poursuis de fonder une maison de Dieu et du peuple. Je demande à être absolument maître chez moi et à jouir d'une indépendance spirituelle aussi entière que possible. Enfin je réclame une situation honorable et stable pour moi. Je ne

veux pas m'exposer à manquer de pain avec mes enfants quand je ne pourrai plus travailler.

Si cet appel reste stérile, s'il ne se trouve pas quelques hommes pour prendre la chose en mains et amener une solution favorable, sans que je sois obligé d'intervenir autrement, je serai en face d'une bien grosse résolution. Mais je veux espérer que je serai soutenu. Quand cela sera fait, je serai définitivement le pasteur que je désire être : serviteur de tous, esclave de personne. Mais cela grince, cela grince !

Et voici comment un homme, qui revient de Genève avec toutes les satisfactions désirables, se trouve aujourd'hui en pleine lutte spirituelle, faisant la guerre aux malentendus, à l'esprit de parti, aux diplomates, pour qui un homme est un flacon sur lequel on colle une étiquette. Ce n'est pas fini, mais je veux marcher comme un boulet pour que la décision soit prompte et nette.

Ce ne fut pas en vain que Wagner s'était épanché dans le large cœur de Fallot. Celui-ci avait connu les mêmes luttes ; il était l'homme du devoir absolu, éclairé par la prière. Aussi vaut-il la peine de citer, dans son entier, l'admirable lettre qu'il adressa à son ami tourmenté.

« Mon bien cher ami, je reçois votre lettre en descendant en ville ; je viens de la lire avec une grande émotion et je ne puis résister au besoin de vous dire vite, bien vite, ma profonde et fraternelle sympathie. Excusez le décousu de ces

lignes ; je suis entré dans un magasin pour vous écrire, afin de les faire partir à l'instant. Inutile de vous dire à quel point je vous comprends. Si j'eusse été à votre place, je doute fort que j'eusse eu la vertu d'y rester si longtemps.

« Mais, en cette grave occasion, il ne s'agit pas de moi, ni d'aucun de vos amis, ni de leurs préférences. Tout votre avenir peut être en jeu sous la détermination que vous pouvez être tenté de prendre, et, dans une circonstance aussi solennelle, il n'y a qu'une question, *une seule*, à examiner : *celle du devoir*.

« Voici donc la prière que je vous adresse et que j'adresse pour vous à Dieu : c'est que vous sépariez soigneusement, dans vos pensées et dans vos démarches, deux ordres de considération qui se touchent, mais qu'ils ne faut pas confondre : *les questions de devoir* et *les questions de droit*. Quand un serviteur de Jésus-Christ a reconnu, après mûres réflexions, après bien des efforts accomplis sur lui-même pour exercer contre lui une critique sans réserve ; quand il a reconnu que son devoir est dans une certaine direction, il faut qu'il y aille, dût-il tout renverser sur sa route et marcher même sur le corps de ceux qu'il aime le mieux.

« Il y a des heures solennelles dans la vie, dont on ne peut sortir qu'en héros ou qu'en lâche. Mais plus ceci est vrai, et plus il importe de ne pas mettre l'accent sur des questions accessoires et de

ne pas appeler affaire de principe ce qui ne l'est pas. L'appréciation n'est pas toujours facile et Dieu seul peut assez purifier notre âme pour que nous y voyions clair.

« Exemple : la question matérielle si grave que vous soulevez. C'est votre droit absolu de la soulever et d'exiger une solution, mais ce n'est peut-être pas votre devoir de tout quitter si la solution exigée est différée.

« Mon ambition, c'est que vous ne preniez aucune résolution qui n'ait pas l'approbation absolue de votre conscience, et ne force pas vos pires adversaires à se dire : il a agi en homme de Dieu.

« Donc, je vous souhaite d'être inébranlable sur les principes, mais, pour le reste, de demeurer plutôt *en deçà de votre droit*. Cela vous mettra dans la suite — quoiqu'il arrive — votre cœur à l'aise.

« Un seul mot m'a effrayé : « coûte que coûte, je dois faire un grand pas, asseoir mon œuvre définitivement... ou m'avouer *vaincu*. » Il se peut que je me trompe, mais il me semble que vous risquez d'être victime d'une illusion. Le provisoire nous fait horreur, et nous devient parfois si insupportable que nous nous écrions : il faut en finir. Eh bien ! non. Si légitimes que soient nos efforts pour sortir du provisoire, nous devons, si nous sommes des croyants, accepter, durant toute notre existence, cette lutte contre le provisoire. Si donc vous vous laissiez aller à supposer qu'à une certaine date — 13 mars 1891 — vous pourrez

échapper définitivement au malaise du provisoire, vous iriez fatalement au-devant de dangereuses déceptions. Si la solution désirée est obtenue, vous ne tarderez pas à reconnaître que, malgré tout, le chapitre nouveau n'est, de nouveau, qu'un provisoire.

« Si, au contraire, n'ayant pas obtenu ce que vous souhaitiez, vous rentrez chez vous comme un *vaincu*, ce sera encore pire. Non, mille fois non. Tant que votre âme jettera ses racines en Dieu, vous ne serez pas un vaincu. Dussent les hommes piétiner sur vos plus chères espérances et mettre à néant vos projets les plus solides, vous ne serez pas un vaincu. Un croyant, en face de toutes les ruines, reste, de par sa foi au Dieu vivant, un candidat obstiné à la victoire.

« Donc, au nom de Dieu, point de découragement. Jamais Abraham ne se sentit aussi libre et aussi vigoureux que le jour où, après avoir sans doute essayé de réformer la boutique ecclésiastique de sa ville de Ur et n'y avoir pas réussi, il se vit seul, séparé de toutes les traditions de sa race, raillé par ses amis, comme un fou qui partait sans savoir où il allait, seul avec Dieu, sous le grand ciel de Dieu, faisant le compte des étoiles et des promesses qui illuminent la nuit du croyant. Seulement, n'oublions pas qu'Abraham ne partit que le jour où Dieu le lui dit ; jusque-là il attendit.

« Pardon, cher et bon ami, de vous dire tout cela,

vous le savez aussi bien que moi. Mais vous êtes le frère d'armes vers lequel je regarde avec une affection infinie.

« Deux mots encore. Voici deux jours que j'étais très tourmenté à votre sujet. Ne souriez pas. Je vous ai vu revenir vainqueur de Genève. Or je sais — par une très maigre expérience — qu'à Paris, un homme réputé fort est si rare qu'il attire, à la façon de l'aimant, tous les *faibles*, les faibles qui souhaitent de devenir forts, et les faibles qui souhaitent, non pas de devenir forts eux-mêmes, mais de se nourrir de la force d'autrui. Ce sont certaines femmes agitées, distinguées, auxquelles je songe. Elles vont fondre sur vous, vampires inconscients, mais vampires qui épuisent les plus vigoureux. Défiez-vous, défiez-vous, défiez-vous. J'aimerais vous épargner tout ce que j'ai souffert.

« A votre chère femme, à vos précieux trésors et à vous, toute ma cordiale affection.

Nice, 18 mars 1891. T. Fallot. »

L'issue de cette crise, on la connaît, Wagner resta. A la suite d'un entretien avec les membres du Comité central, il avait obtenu des promesses formelles. Sa situation s'affermirait ; le Comité, tout en continuant l'aide financière, l'autoriserait à se trouver des ressources au sein même de l'œuvre qui, progressivement, pourrait vivre de sa vie propre ; enfin, devant l'insuffisance de la salle des Arquebusiers, trop étroite décidément,

des démarches seraient entreprises pour assurer à l'œuvre un abri plus large, et plus digne également.

Le succès de *Jeunesse* accentua si vivement la poussée des auditeurs qu'il fallut, en hâte, résoudre la question du local. Dans la maison même où Wagner tenait ses réunions, mais de l'autre côté, sur le boulevard Beaumarchais, une ancienne et vaste remise de produits chimiques se trouvait disponible, dont un architecte pouvait adroitement tirer parti. Le local fut loué, transformé en lieu de culte grâce aux ressources que des amis généreux de Wagner mirent à sa disposition. Une sobre décoration intérieure releva le caractère sacré du lieu, disposé pour contenir trois cents personnes.

La célébrité, toutefois, si funeste souvent aux hommes, n'altéra en rien la simplicité foncière de Wagner et sa naturelle humilité. Pendant que se poursuivaient les travaux d'installation de la salle Beaumarchais, il se mettait en face de lui-même, se sondait et s'éprouvait :

Il se constitue autour de moi une solitude aimée où mon idéal est compris. L'essentiel est de m'affermir moi-même dans cet idéal religieux et social et de le faire de plus en plus partager par les autres. Les trois quarts du travail sont du travail intérieur. Je n'aspire pas à fuir le monde, mais il ne faut pas que je m'y perde. Il est bon, malgré tout, que je sois au désert. Ce sera ma façon à moi d'employer utilement la

vie. Être un pionnier, un apôtre, un croyant, un semeur. S'inspirer constamment de cette grande mission et lui appartenir tout entier. Ne haïr personne, mais être ferme, et, quand l'heure est venue, frapper droit. Être vrai, vrai surtout, dans les actes comme dans les paroles. Avec le plus grand respect pour la tradition et le plus fidèle attachement au passé, fuir comme la peste les conventions, ces choses mortes qui font mourir. Fuir les ornières où les meilleures forces s'embourbent. Être soi-même, être sincère. Avoir le courage de s'exprimer, de donner sa pensée telle qu'elle est. La vérité, c'est le salut. Mais qui donc la dit et ose la dire ? L'avenir germe et veut naître, mais le poids du mensonge l'écrase. Être un témoin, sacrifié et heureux, de cette sainte vérité qui fait vivre tout ce qui meurt pour elle et qui, seule, donne une valeur à l'existence. Je me suis parfois consolé en disant qu'il en viendra de meilleurs et de plus forts après moi, des jeunes gens, des hommes nouveaux, mon fils peut-être. Mais il ne faut pas remettre à l'avenir ce qu'on peut faire aujourd'hui, ni se croire jamais trop petit pour annoncer ce qu'on a sur le cœur. Demain ne peut se former et prospérer que si aujourd'hui fait ce qu'il doit faire... Sans doute, le prophète, humble ouvrier, peut dire : qui suis-je pour accomplir cette œuvre ? mais celui qui inspire le prophète lui dit : ne crains rien, je suis avec toi ! Le monde est plein de mystères, l'histoire, pleine d'énigmes. Le Dieu des petits, celui qui met sa louange sur les lèvres des enfants, veut peut-être accomplir par mon intermédiaire une œuvre qui me dépasse de toutes parts. Écouter, puis parler.

... En général il faudra faire cet hiver des sermons convergents, tous ramenant à ce que nous voulons, tous faisant sentir l'utilité de se grouper et de s'organiser pour fixer et défendre un idéal comme celui que nous avons. Être des hommes comme ce temps les demande, exempts de tout esprit de caste, de classe, de clan, des hommes fraternels. Courage ! La terre attend ; debout les bœufs, en avant la charrue !

Puissé-je, ô Dieu, être un bon et brave laboureur, croyant en toi, en ton soleil, en l'espérance qui dort dans les sillons ; un laboureur dur à la peine et qui chante sous le vent même et le temps gris ; un laboureur qui aime son champ et se réjouit de ses progrès ; un laboureur soigneux qui veille et prévoit et qui n'a pas l'échine raide, quand il s'agit de se baisser vers un épi oublié ; un laboureur qui redresse ce qui est froissé ; un laboureur surtout, qui sait attendre, et mieux que cela, recommencer.

Des vacances passées à Falkenfluh, près de Berne, fournissent à Wagner l'occasion d'esquisser les grandes lignes de son activité de demain. Alité pendant quelques jours, probablement à la suite des émotions et des fatigues de l'année où s'est décidé son avenir, il profite de cette immobilité pour se mettre plus nettement en face de lui-même et de sa tâche :

J'ai lieu de croire que ma vie ne sera pas longue. Pourvu qu'il en subsiste quelque chose de consolant pour ceux qui souffrent. La valeur d'une fleur dé-

pend-elle de sa durée ? Pourvu que le parfum soit pur, le temps ne fait rien à l'affaire.

7 août 1892. De ma vie je n'ai passé de nuit plus longue. Fièvre, transpiration, maux de tête. Ces quarts d'heure paraissaient éternels. Pauvre et touchante humanité, grande surtout par tes douleurs, comme les choses qu'on fuit fécondent ta vie et t'élèvent en t'humiliant !... Je voudrais savoir mieux souffrir. La constante habitude d'une santé florissante a fait de moi un tout petit apprenti à l'école de la douleur : j'en suis à l'A B C...

Il faut que je me retrempe dans *Jeunesse* et dans *Justice*. Reconstruire toute une doctrine religieuse d'ensemble, tout un monde, en y mettant le meilleur des ancêtres et le meilleur de nous. Penser cela largement, fortement, profondément. M'y barricader, m'en pénétrer absolument et partir là-dessus pour le reste de mes jours. Rien ne porte comme les coups convergents. Puis, dans la forme, être populaire, dans le sens élevé du mot.

Prêcher l'esprit moderne, la résurrection du vieil évangile à travers la conscience de ce temps. L'homme ne sait pas où il va. Qu'il ne se préoccupe pas des suites, mais fasse ce qu'il doit, c'est-à-dire remplisse sa mission, exécute l'ordre intérieur. Je ne veux pas me demander si je suis grand ou petit, humainement qualifié ou non, pour une telle œuvre. Je dois crier ce qui est dans mon âme et être une voix. Surtout, ne plus songer si ma vie sera longue ou courte. Un seul jour, une seule heure de vérité suffit pour que de l'éphémère on aille à l'éternel. C'est ici ma veillée d'armes sur la montagne et sous

les étoiles. Ne pas plus regarder à droite ou à gauche qu'un boulet de canon. Aller.

30 août. Je commence à m'apercevoir qu'il y a un certain danger moral à avoir écrit sur de grands sujets, dont on avait vécu silencieusement pendant des années. Une fois le livre terminé, on croit en avoir fini avec le sujet, et ce qui, jadis, brûlait dans notre cœur devient lettre morte. Ces idées qui circulent, éveillent les intelligences, réchauffent les cœurs, ont disparu de notre intérieur ou, du moins, ne font plus qu'y sommeiller.

... Un de mes plus grands ennemis est le pouvoir exagéré que je laisse prendre aux impressions déprimantes. J'ai la démoralisation trop facile dans les circonstances nouvelles et imprévues.

Fortifier ce qui demeure, la foi, le monde intérieur pour ne pas être à la merci de la scène changeante du monde extérieur.

... Je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est d'arriver à cette disposition qui vous rend prêt, à chaque moment, au sacrifice total. Quels que soient le lieu et l'heure, être prêt. De combien de menues servitudes, de combien de craintes, n'est pas affranchi celui qui a fait abnégation ! C'est pour cette heure que je suis venu.

La dernière prédication à la salle des Arquebusiers avait eu lieu le 12 juillet. Wagner prêcha sur la parole : *N'oublie aucun des bienfaits de l'Eternel.* Sur son carnet de notes, on lit, en marge du discours : *N'oublions pas le bien que*

*Dieu nous a fait, ni les devoirs que nous impose notre cause.* Le 16 octobre, le culte fut célébré, pour la première fois, dans le nouveau local, 91, boulevard Beaumarchais, en attendant l'inauguration officielle, remise à la fin de l'année.

A la joie se mêlait, dans le cœur de Wagner, l'appréhension. Toutes les difficultés lui apparaissaient d'installer en plein Paris, sans soutien officiel et en pleine mêlée d'intérêts, une église indépendante, relevant uniquement d'un homme. L'esprit de parti n'avait pas désarmé, à preuve cette note, lourde d'amertume et de souffrance :

Se souvenir de l'impression horrible que m'a produite la sortie injuste, brutale, que m'a faite aujourd'hui, 10 décembre 1892, le pasteur X... contre mes idées qu'il ne connaît pas. Je me méfie de la foi de ceux qui ne respectent pas la foi des autres.

Aussi Wagner éprouve-t-il, de plus en plus, le besoin de se mettre à l'abri de Celui qui couvre de ses ailes ses enfants.

Cet homme qui, en public, mettait dans ses prières un tel accent qu'il rendait Dieu sensible aux cœurs, suivait pour lui-même le conseil de Gratry : il priait, la plume à la main. Quelles plus belles élévations que ces élans, fixés d'un crayon à moitié effacé, et qui, dans la solitude, s'en allaient à Dieu du fond d'un cœur souffrant et confiant !

Mystère doux et puissant, accompagne-moi toujours. Que jamais ton pressentiment ne me quitte, afin que je garde le sens de la réalité profonde sous les formes qui changent, et que l'espérance de mon cœur trouve des chemins pour y marcher.

Prière du matin. Je me réveille comme au milieu d'un champ de bataille. Les morts, les blessés, les ennemis m'entourent. A moi, Éternel ! Alliés de mon âme, rassemblez-vous autour de moi. Chères voix, chantez-moi des chants de courage et d'espérance pour que je sois joyeux et plein d'entrain : la victoire est au soleil, la victoire est à Dieu!

Le dimanche 11 décembre 1892, enfin, eut lieu le service d'inauguration de la salle Beaumarchais. La cérémonie fut présidée par le doyen Jalabert, et la voix de Wagner se fit entendre avec une ampleur inusitée, sur ce thème : *Tenus pour mourants et voici nous vivons.*

Nous vivons ! Certitude qui s'exprimait magnifiquement, réveillant les courages, apportant la revanche des anciens ostracismes, tout en affermissant au fond des cœurs la gratitude pour les pionniers sacrifiés :

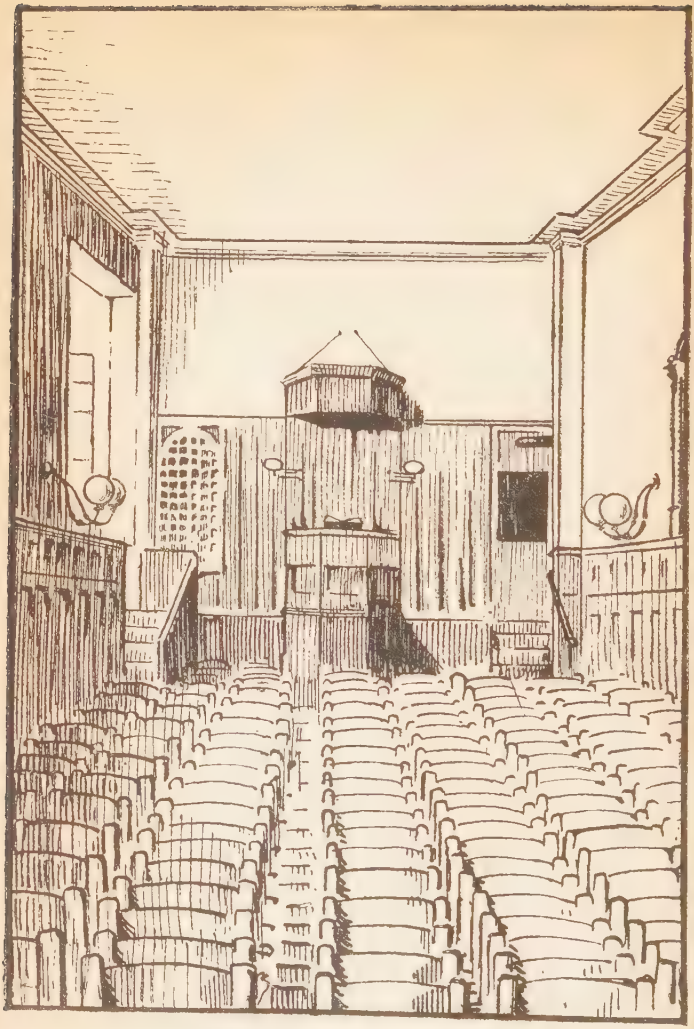
Notre vitalité, en effet, est certaine. Toutefois, souvenons-nous que, pour se fortifier, il faut qu'elle se renouvelle de jour en jour, dans un contact toujours plus intime avec ce libre et divin Évangile que nous avons pris pour guide. Nous vivrons largement,

nous serons forts dans le bon combat, si nous nous enracinons tous les jours plus solidement dans le respect à la fois filial et indépendant de notre passé religieux, dans l'ardente sympathie pour les misères et les besoins légitimes du temps présent. Il faut que le vieil Évangile, avec sa puissance entière, renaisse à travers la conscience vivante de notre âge. Ceux qui pensent que nous cultivons un christianisme affaibli ou amoindri ne nous ont jamais connus. Nous ne sommes pas des ramasseurs de miettes sous la table d'autrui. Il nous faut le Christ entier avec sa sévérité, sa haine du mal, sa tendresse pour le pécheur, sa certitude de vie éternelle ; il nous faut le Dieu vivant parmi nous, aimant et souffrant avec nous, nous inspirant et nous sauvant de nos misères et nous assurant que nous sommes à lui pour jamais.

En somme, nous vivons surtout de ces deux choses : du sentiment profond, aigu, de notre actuelle misère, de notre décomposition morale, et, ensuite, de la conviction absolue que le salut est dans l'Évangile, dans l'Évangile sans épithète, sans réduction ni superfétation, dans l'Évangile éternel, capable de se donner, à chaque heure de l'Histoire, la forme voulue pour rapprocher l'homme de Dieu. Or, cet Évangile, loin de vouloir le dépouiller de ce qu'il a de divin, nous le voulons toujours plus purement divin. Notre foi n'est pas de celles qui ne peuvent se hausser au niveau des vieux dogmes, au contraire ; elle s'élance au delà, sentant bien que tout dogme et tout symbole n'est qu'un faible reflet de la réalité qui est au fond de la vie, un essai de balbutier l'ineffable.

Et, sur son carnet, Wagner ajoutait :

11 décembre 1892. Ceci est une date. J'en ai l'intime certitude.



La Salle Beaumarchais.

(1893-1906)

## CHAPITRE VIII

## A LA SALLE BEAUMARCHAIS

(1893-1899)

L'ouverture de la salle Beaumarchais marque le début d'une activité intense que seule la mort de Wagner devait arrêter. Wagner a 41 ans ; son ouvrage *Jeunesse*, couronné par l'Académie française, signalé par Sarcey comme « le livre le plus important du temps », a rendu son nom célèbre ; sa parole, sollicitée de plus en plus pour toutes les œuvres appliquées à la régénération de la France, groupe autour de lui un nombre grandissant d'auditeurs qui deviennent rapidement des amis, gagnés par la rude franchise d'une voix sans fard, dont le ressort se trouve, non dans le cerveau, mais dans le cœur.

Étrange spectacle, émouvant comme une prophétie, que cette réunion d'hommes, appartenant à des cultes divers et aux nuances les plus dissemblables de la pensée ou de la croyance, en

même temps qu'à toutes les catégories sociales, fraternisant là dans un même sentiment de cordialité ! On ne saurait trop estimer le travail d'unification religieuse qui s'accomplit, pendant tant d'années, à l'abri d'une modestie extérieure qui est peut-être le signe des grandes choses. Souffrant des mêmes misères et des mêmes ignorances de la vie, éprouvant le même besoin de force et de consolation, ces hommes, si divers en leur origine et ramassés, comme en un centre, à la salle Beaumarchais, appréciaient, par-dessus tout, l'absence de toute polémique sectaire, de tout jugement exclusif. Ils savaient que celui qui leur parlait, volontairement oublieux des intérêts étroits pour lesquels se divisent les hommes, répudiant toute arrière-pensée de propagande confessionnelle et toute visée de parti, se consacrait à une seule mission : faire se rencontrer ces deux grandeurs, trop souvent étrangères l'une à l'autre, et qui se cherchent à travers les phénomènes changeants de la vie, la misère humaine et la miséricorde divine. Plus d'un ancien adversaire vint s'asseoir, le dimanche, au pied de la chaire de Wagner, et, revenant de ses préventions, se joignait ensuite au noyau des fidèles.

La situation est exceptionnelle, confie Wagner à son *Journal intime*. Je m'y suis beaucoup attaché en raison de la liberté absolue dont j'y jouis et des rapports tout personnels qu'elle a fait naître entre mes

paroissiens et moi. Quoique, en somme, peu nombreux, mon auditoire est très intéressant par sa composition. Il s'y rencontre, à peu de chose près, tous les éléments intellectuels et sociaux de la France moderne. Un tel auditoire est bien fait pour comprendre l'œuvre de pacification, de concentration religieuse et morale que je poursuis, et que je considère comme la grande œuvre du temps. Dieu m'a conduit par des chemins très particuliers pour y travailler... J'ai aimé la vie et l'humanité sous toutes leurs formes saines et sincères, dans toutes leurs douleurs et toutes leurs espérances, et, à travers les orages de la vie et de la pensée, je suis revenu sans cesse au *homo sum et nihil humani a me alienum puto*. C'est pour cela que j'ai appris à aimer l'évangile de Jésus d'un amour toujours plus ardent. Je suis un païen et un ancien, un enfant de la nature venu à Dieu par Jésus-Christ. Je ne suis pas judéo-chrétien, mais pagano-chrétien. Je suis le Christ parce que je l'ai entendu parler ma langue maternelle, la langue humaine, et que je sens battre dans ce cœur le cœur de tous. Aussi n'est-il pas pour moi une personne qui fut et qui n'est plus, mais l'éternel contemporain, le symbole d'un esprit qui demeure avec nous toujours. Les vieilles vérités de l'évangile humain et divin se lèvent tous les matins à mon horizon comme des aurores nouvelles. Je les salue et les adore avec la même admiration que si je les voyais pour la première fois. Les miracles, les dogmes, les étrangetés de forme me gênaient autrefois. Ils ne me gênent plus. A travers eux tous, je ne vois plus qu'une chose : l'homme à la recherche de Dieu, Dieu à la recherche de l'homme.

Parmi les auditeurs réguliers de la salle Beaumarchais on pouvait voir, entre autres, le pasteur Roberty qui, « fuyant les querelles d'église et l'atmosphère lourde du monde, venait chercher le réconfort et la paix » et qui devint pour Wagner le plus sûr, le plus tendre des amis, et une femme de lettres américaine, fort connue dans son pays, Miss Grace King.

Cette noble femme avait rencontré Wagner en 1892, et, dès le premier contact, se révélèrent entre ces deux esprits de puissantes affinités.

Nous sommes faits pour nous comprendre, lui écrit Wagner à diverses reprises ; nous avons, dans notre pensée, tant de points communs que, bien certainement, nous nous comprendrions toujours mieux si nous pouvions plus souvent échanger nos expériences... Veuillez me faire cet honneur de me considérer comme votre compagnon de route et me faire part des impressions que vous donne le voyage. Je pense souvent à vous, à la bienveillance et à l'affection que vous me témoignez, et il y a pour moi un charme particulier à savoir que, là-bas, au delà des océans, il y a une âme que mon souvenir soutient quelquefois et qui vit un peu de ma vie.

Grace King, qui, en 1892, avait publié dans la *Christian Union* un article enthousiaste sur *Un grand prédicateur français*, s'entremit auprès d'un éditeur américain pour la traduction de *Jeunesse*.

En faisant connaître le nom et l'œuvre de Wagner à l'Amérique, Grace King fut ainsi la première et la principale ouvrière du prodigieux succès de l'auteur de *la Vie simple* aux États-Unis. Traduit par Ernest Redwood, *Youth* parut simultanément à New-York et à Londres en avril 1893.

Je suis si heureux de voir mon livre en anglais. C'est une joie d'enfant que j'éprouve. Et je vous le dois. Merci.

écrit Wagner à son amie. Très favorablement accueilli aux États-Unis, le livre fut loin de connaître le même succès en Angleterre :

Les nouvelles que j'ai de *Youth* d'Amérique sont bonnes, mais en Angleterre le livre est encore inconnu. Deux journaux seulement en ont parlé, mais mal. Ce sont des articles tout à fait sceptiques et matérialistes, dans lesquels j'apparais, avec mon idéal, comme un halluciné. Ils se moquent surtout de mon idée que la mesure d'un homme, c'est sa conduite avec la femme. Dans l'un, on dit que j'aurais mieux fait de ne pas écrire mon livre et que, dans tous les cas, on a mal fait de le traduire, que c'est de la phrase vide et de l'anachronisme. En attendant, je me félicite joliment d'avoir écrit *Jeunesse*.

Mais déjà Wagner entreprend un nouvel ouvrage. Un certain nombre de jeunes gens, sur-

tout de la classe populaire, lui ayant exprimé le vœu de posséder, sur le même sujet que *Jeunesse*, un livre plus bref et plus directement pratique, l'écrivain se met immédiatement à la besogne. Le 6 mars 1893, il écrit à Grace King :

Je commence un livre : *Au matin de la vie.* C'est un pendant à *Jeunesse*, pour les jeunes gens de la classe populaire ; ce sera très bref.

Mais cette première forme ne dut pas le satisfaire, car, en juillet, il s'ouvre de nouveau de ses projets auprès de son amie américaine :

Dès que je serai reposé, je me mettrai à écrire un petit livre, avec ce titre : *Vaillance*, où je compte mettre, en style sobre et ferme, quelques principes de bonne vie pour la jeunesse. On m'a demandé ce livre parce que *Jeunesse* est surtout pour les étudiants, tandis qu'un livre plus bref et plus populaire irait au peuple et se répandrait plus.

...Le titre de *Vaillance* indique bien mon but. Inspirer aux jeunes gens le sentiment que la vie a un grand prix, que rien au monde n'est égal à une belle vie humaine, vouée à une belle cause, leur faire sentir le prix inestimable de l'énergie secourable : voilà mon but. Aspirer à devenir fort pour se vouer à la justice, défendre le faible, combattre le mal.

O Dieu, mets-moi du feu dans l'âme pour enflammer les autres !

Nous relevons dans le *Journal* ces notes sur le livre en préparation :

8 septembre. Je touche à la fin de mon petit livre *Vaillance*. Hélas ! il y a des jours où j'en suis si peu content ! D'autres fois, cela me paraît devoir rendre quelques services à la jeunesse. Ce sera bref, 150 pages environ.

30 octobre. Mon livre est fini. En ce moment on l'imprime. Je le voudrais bien meilleur qu'il n'est. C'est beaucoup plus bref et plus populaire que *Jeunesse*, mais je voudrais pouvoir faire encore plus bref et encore plus populaire. Je voulais faire un livre à 1 franc, et je n'ai pas réussi. On le vendra le même prix que *Justice* et *Jeunesse*. De sorte que le tout petit livre que je rêve reste à faire.

En même temps que se propageait l'esprit de Wagner, se constituait à Paris une association d'hommes de bonne volonté, de conditions et de confessions diverses, résolus à coopérer au relèvement moral d'eux-mêmes, d'abord, puis de leur pays. Wagner reconnaissait trop son propre esprit dans cette *Union pour l'action morale* pour ne pas s'en mettre dès la première heure. A côté du promoteur de l'œuvre, Paul Desjardins, véritable apôtre qui, pour se consacrer à l'ingrat travail de la régénération française, abandonna une lucrative situation de critique, Wagner se rencontrait à l'*Union pour l'action morale* avec des hommes comme Henri Bérenger, le capitaine

Lyautey, le futur maréchal de France, Funck-Brentano, Max Leclerc, l'admirable philosophe stoïcien Lagneau, auteur des *Simples notes*, le pasteur Roberty, Raoul Allier, André Michel, Maurice Bouchor, pour ne citer que les plus connus.

Paul Desjardins s'était même rendu à Rome, après avoir sollicité une audience de Léon XIII, pour obtenir de lui, non une reconnaissance officielle, mais une reconnaissance tacite et prévenir ainsi un malendu possible entre l'Union et l'Église romaine, tout en encourageant la collaboration active au mouvement des membres du clergé.

En général, écrit Wagner à Grace King, en 1894, la presse française est railleuse pour nous. Elle se moque surtout de Desjardins, qui est admirable de calme et de conviction. C'est vraiment un apôtre... L'Union morale remplit dès à présent une fonction d'inspiration auprès d'un grand nombre de personnes qui travaillent à la formation de l'esprit public, au réveil moral, à l'éducation des volontés dans le pays.

Au milieu d'un temps si divisé, c'est un vrai bonheur de voir des hommes de tant d'opinions diverses se rencontrer, correspondre, se comprendre et chercher avec ardeur un terrain commun... Quant à moi, j'emporte partout avec moi l'esprit de l'Union. Je l'avais avant que l'Union n'existât et il n'a fait que de grandir depuis.

J'ai fait l'hiver dernier des prédications et des

conférences à Genève devant des auditoires qui allaient jusqu'à trois mille personnes et je viens de faire une tournée par Montauban, Alais, Lyon, où j'ai parlé devant des foules considérables sur le *Rôle social de la jeunesse universitaire* et sur ce sujet : *sois un homme !*

Ce que Wagner ne dit pas à sa correspondante c'est l'accueil triomphal qu'il rencontra partout. En février et mars 1894, à Genève, il prêcha sur *le Bon Samaritain* trois sermons, dans le temple de Saint-Gervais qui, pour la première fois, se trouva trop étroit pour contenir la foule des auditeurs. Mais ce fut à Alais surtout, à l'occasion de la fête de la Jeunesse, en avril 1894, que Wagner reçut la récompense de son long labeur. Derrière les ovations qui l'accueillirent, il entendit la voix de son propre pays, la voix de ce peuple de France duquel il n'avait jamais désespéré. Son émotion reconnaissante fut au comble lorsque le pasteur Théodore Monod, son collègue de Sainte-Marie, qui lui avait témoigné dans les jours difficiles la plus fraternelle sympathie, monta sur l'estrade et dit le sonnet suivant, improvisé sur l'heure :

*Trois titres.*

« A l'auteur de *Justice!* »... « A l'auteur de *Jeunesse!* »...
« A l'auteur de *Vaillance !* »... ainsi, de tous côtés,
Les hommages, les vœux, les honneurs mérités
Lui font comme un cortège et l'acclament sans cesse,

La stérile ironie au masque de sagesse,
Gangrène de la foi, des mœurs, des volontés,
De son venin mortel nous avait infectés,
Quand Dieu fit blanchir l'aube au ciel de la promesse.

Je me disais, naguère : « Où donc les trouve-t-il,
Ces beaux titres si brefs, d'un accent si viril,
D'une simplicité noble autant que robuste? »

Mais j'ai serré sa main loyale; j'ai pu voir
Le cœur dont ses écrits ne sont que le miroir :
C'est le cœur d'un vaillant, et d'un jeune, et d'un juste.

Ce témoignage fut d'autant plus doux au cœur de Wagner qu'il venait de perdre, quelques semaines auparavant, sa vieille mère.

Le 5 février 1894, en gare d'Avricourt, il griffonne sur son carnet ces mots :

En route pour aller voir ma mère très malade. Il faut, dans l'intérêt de ceux que nous aimons, nous maintenir toujours dans la disposition d'esprit qui peut leur être le plus secourable. C'est une chose contraire au devoir et à l'affection que de se laisser trop émouvoir ou abattre par les dangers où se trouvent ceux que nous aimons. Car ces dispositions nous rendent moins capables de les soutenir et de les soulager.

Et au retour :

9 février. En chemin de fer. En songeant à tout ce

que j'ai vu autour du lit de douleur de ma mère. Dieu se révèle aux humbles.

Pauvre vie écrasée, c'est dans ta misère qu'est ta beauté, et ton salut te vient de ta douleur, intérieurement transformée par le secours de Dieu. O Évangile ! Ceux qui, pour t'annoncer, n'ont qu'un souffle de voix sont bien plus forts que ceux qui te proclament d'une voix retentissante. Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde.

Le 14 février, jour de l'enterrement de Mme Wagner, le fils consacre, par ces mots, la sainte mémoire de la mère :

Il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Comme elle a souffert et lutté, comme la grande paix lui sera bonne ! C'est cette belle vie qui restera notre trésor et notre inspiration de famille. Et il me sera donné par Dieu de me fortifier de ce courage, de cette vaillante patience, de cette bonne humeur inaltérable et d'en porter au loin le bienfaisant reflet.

Aussi quand Wagner voulut, en un livre nouveau, tracer un idéal de vie simple, capable de faire contre-poids aux complications d'une civilisation hypertrophiée, il n'eut qu'à retrouver, au fond de son cœur, les enseignements qu'y avait déposés, depuis l'enfance, sa vieille mère. Ce fut elle qui fournit l'inspiration de cet ouvrage qui rencontra, en Amérique surtout, un si complet succès : *la Vie simple*.

Sait-on cependant quelle fut l'occasion directe de ce livre ? Un mariage. L'aventure vaut la peine d'être contée.

Au printemps de 1894, Wagner fut appelé à bénir le mariage d'une femme de chambre, au service de Mme Edgar Quinet, et d'un charpentier. Le mariage eut lieu dans le salon de Mme Edgar Quinet, sans autres témoins que celle-ci et Mlle Buisson, la fille de l'homme politique bien connu, Ferdinand Buisson. L'allocution du pasteur porta exclusivement sur la vie simple, condition essentielle du bonheur.

Quelques semaines après, Mlle Buisson, elle-même fiancée, demanda à Wagner de bénir son union, et le pria de parler, à cette occasion, exactement dans le même sens qu'au mariage des deux modestes jeunes gens. C'est ainsi que le 28 juillet 1894, à l'Oratoire, devant l'élite du Paris intellectuel et politique, Wagner dit la beauté de la vie simple, du plaisir simple, de la parole simple, de la religion simple.

A l'issue de la cérémonie, l'éditeur Armand Colin vint trouver le pasteur et lui demanda de développer en un livre, dont il assurerait le lancement, les idées esquissées dans le sermon.

*Mon livre était fait*, dit humoristiquement Wagner, *je n'avais plus qu'à l'écrire. Il tenait tout entier sur le dos d'une carte de visite.*

*La Vie simple* parut en mai 1895, et rencontra une faveur exceptionnelle. François Coppée, de qui

le nom de Wagner était absolument inconnu, lui consacra, entre autres, une longue chronique dans *le Journal*. « *La Vie simple*, écrivait-il, est un livre plein de sagesse et de raison. C'est l'œuvre d'un optimiste qui n'est pas un aveugle, d'un philosophe et d'un observateur qui voit les vices de la société moderne et les juge sévèrement, mais qui ne désespère pas d'elle et qui croit qu'il n'est jamais trop tard pour donner de bons conseils à ses contemporains. Selon lui, tout le mal vient des besoins factices et parasites que nous nous sommes créés, des sacrifices que nous faisons tous à la vanité et à l'amour-propre... La vie simple ! Il m'a suffi de lire ces trois mots sur la couverture jaune pour que mon cœur se mît à battre délicieusement. »

Dès lors, les livres se succèdent, tous jaillis de la vie, le plus souvent prêchés avant d'être écrits, tous contribuant à ce seul but : apaiser l'homme et le ramener aux sentiers de la vie normale. Rien d'artificiel dans cette pensée qui sourd des profondeurs, et s'éclaire de tout ce qu'apprend le contact fraternel avec les hommes :

C'est dans les champs, en labourant ou en moissonnant avec eux, que j'ai eu avec les paysans les conversations les plus approfondies et les plus fructueuses. Quand les idées naissent des circonstances, elles ont une force extraordinaire et elles donnent aux paroles dont on les revêt une telle portée qu'une seule parole acquiert la valeur de bien des discours.

En octobre 1895 paraît *le Long du chemin*, collection de tableaux naturels et de scènes de la vie, où toujours, de l'observation même, directe et vécue, naît la définition d'une vérité supérieure. Dans sa réalisation, le livre est différent de la forme que Wagner comptait lui donner tout d'abord:

Pour me reposer l'esprit, je vais écrire des choses fraîches et simples, où je mettrai surtout la vie enfantine avec ses joies, ses douleurs, ses jeux... J'ai aussi l'idée d'écrire la vie d'un être heureusement constitué et débrouillard, qui retombera toujours sur ses pieds et parviendra à prendre le bon bout des choses, une espèce de torchonnet, mais sensible, bon, ramenant toute la vie, les idées comme les problèmes, les conflits comme les accidents, à un point de vue simple et pratique, comportant de la religion vraie et large, de l'humanité, une foule de vertus sans qu'il y paraisse. M'arranger de façon à ce que chacun puisse le comprendre.

En juillet 1896, Wagner réunit en volume un certain nombre de prédications, sous le titre : *l'Évangile et la Vie*. Parmi ces discours, certains comme : *Je suis une voix*, *l'Obole de la veuve*, *Parle pour le muet*, atteignent la perfection du genre. Longuement et souvent repris, la magistrale simplicité de leur forme et le mouvement progressif de la pensée sont moins la manifestation d'une naturelle aisance que le fruit accompli de la patience et de l'effort.

En juin 1898, Wagner donne *Auprès du foyer*, dont la substance a inspiré ses prédications pendant toute l'année 1897, et, quatre mois après, en novembre, *Sois un homme*, sorte de catéchisme laïque pour mettre à la portée de l'adolescence les principes de la vie bonne.

Aucun livre n'a été aussi cher au cœur de Wagner que ce petit manuel de 150 pages. Il l'a longuement porté en lui, sentant bien que l'action morale risque de se perdre, faute d'appui intérieur, si l'âme de l'enfant n'a pas été, au préalable, éveillée à la responsabilité personnelle et à la discipline. L'idée de cet opuscule remonte aux conférences de Genève, en 1894, sur ce sujet : *sois un homme*.

Je ferai de ce travail un livre bref qui aura pour titre : *Dans le rang*.

Et, à la veille de l'écrire, soumettant, comme Pascal, son âme aux inspirations supérieures, Wagner écrit cette prière, sur la première page du manuscrit :

O Toi qui aimes les petits, sois avec moi et donne-moi pour eux des paroles de simplicité. Ne crains rien, je suis avec toi. Aime-les seulement. Ne pense pas à toi, à l'effet, mais à eux seulement. Sois simple et travaille avec un calme entier, sans hâte ni fièvre.

Si les livres de Wagner ont consolé tant d'âmes,

raffermi tant de courages, éclairé tant de chemins nocturnes et, selon le vœu suprême de cet homme, fait des hommes, ne serait-ce pas, avant tout, parce qu'ils ont été *priés?*

Toute cette activité littéraire, ramassée en quelques années, était toutefois au second plan des préoccupations et des occupations de ce grand laborieux. Jamais il ne prit sur son ministère la moindre bribe de temps en faveur de ses livres. Médités au cours de l'année, Wagner les écrivait pendant ses vacances, au bord de la mer, à la montagne ou sous les magnifiques ombrages de la Commanderie, château que possédaient en Touraine ses fidèles amies, les dames Salvador et qui devait être, dès 1895, pour Wagner et les siens, une seconde maison familiale.

Cet homme, qui était devenu un maître du verbe, attachait lui-même, parmi les devoirs du ministère, une médiocre importance à la parole publique. Il appréciait plus la puissance féconde du silence, dans lequel s'échangent, d'âme à âme, de mystérieux messages. Il redoutait surtout l'abus des paroles saintes qui, pour les routiniers pieux, dégénèrent si facilement en formules. Au chevet des grandes douleurs, qui déconcertent parfois les croyants, il préférait se taire et, de toute son âme, aimer. Dans les dernières années de sa vie, il venait souvent s'asseoir près du lit où se mourait une femme, rongée d'un mal affreux. Témoin navré de cette lente agonie, il ne disait

rien. Mais, prénant dans ses mains les mains de la malade, il murmurait simplement : « Pauvre amie, pauvre amie ! » « Jamais, disait cette femme, ses plus beaux discours ne m'ont fait autant de bien que ces simples paroles. »

Détaché de tout esprit de prosélytisme, il était souvent appelé au lit de mort d'hommes étrangers au protestantisme. C'est ainsi qu'il vit fréquemment Alphonse Daudet, dans sa longue agonie, en 1897, et qu'il présida, la même année, les obsèques de Paul Casimir-Périer.

Il était naturel que ce grand pasteur attachât une importance primordiale aux visites pastorales. Renonçant aux comités de toute nature qui accaparent l'activité de tant de pasteurs parisiens, il consacrait tous ses après-midi aux membres de sa paroisse, les voyant tous chez eux, devenant leur confident et leur ami. *Le secret d'une église vivante*, aimait-il à dire, *c'est la visite.*

*Je viens*, s'écriait-il dès le seuil, *pour remonter votre horloge.*

On n'évaluera jamais le bien qui s'est fait dans ces entretiens intimes, où un mot de lui faisait jaillir la lumière, clarifiait les situations obscures, remettait en selle les courages chancelants. Son bon sens, sa connaissance des réalités pratiques, un absolu désintéressement et une capacité étonnante de sympathie lui permettaient d'entrer d'emblée au cœur des problèmes les plus délicats et de les résoudre, avec ce sourire où rayonnait son

âme et qu'il jetait, sur ses propres douleurs, comme on plante un drapeau sur une position conquise :

Les couleurs noires portées par les ecclésiastiques de nos divers cultes sont comme une cocarde de pessimisme. Comme cela va mal avec l'Évangile de Jésus, cet Évangile ensoleillé, tout parfumé de renouveau et qui mérite si bien d'être la Bonne nouvelle ! Et que devient la Bonne nouvelle, si, pour l'annoncer, vous croyez devoir allonger votre figure, comme un messager de malheur. Par le sourire ! Cette dogmatique en vaut bien une autre.

Ce sourire a trompé bien des gens. Certains, qui en restent à l'apparence, à cause de lui prenaient Wagner pour un optimiste de tempérament. « Cet homme a de la chance, disait quelqu'un ; il a un bon cœur, un bon estomac et de bons amis. » Quelle méconnaissance de la vraie personnalité de Wagner ! Ils ne l'ont jamais connu ceux qui voyaient en lui un moraliste aimable, un naïf, content du monde, un homme choyé par la vie. Ils n'ont jamais soupçonné, ces juges superficiels, quelle hygiène spirituelle se dérobait sous le sourire de ce grand croyant.

« *Je ne veux pas*, disait-il, *barbouiller les autres de mes chagrins.* » Mais il suffit de parcourir son *Journal intime* pour savoir qu'à l'image de son Maître, Wagner fut un homme de douleur, se

conquérant chaque jour sur lui-même, pleurant sur ses insuffisances :

Quelle misère est la mienne, soupire-t-il, qui consiste à perdre l'esprit quand la figure de ce monde change autour de moi. Esclavage. O liberté intérieure, liberté de Dieu, quand te connaîtrai-je ?

De quelle profondeur d'amertume a pu jaillir ce cri qu'il lance à son ami Fallot, le 30 novembre 1898 ?

Je crains seulement que vous ne perdiez à la longue les illusions que vous semblez avoir si vivaces à l'endroit des églises. Parmi tous les milieux ingrats, en est-il un qui le soit plus ? Et quelle citerne plus magistralement crevassée que celle-là ! ... Il y a, dans le monde des pharisiens pieux et nullement pornographes, des scandales spirituels et des tares du cœur qui égalent et dépassent peut-être en gravité la souillure matérielle des péagers... Et je m'approprie votre façon de voir les choses du côté de Dieu. Du côté des hommes elles sont très laides. Pour garder quelque espérance, il faut regarder du côté de Dieu. J'en suis là.

La vie devait bientôt se charger de mener Wagner sur les terres désolées où, dans l'effacement de toutes choses, Dieu seul demeure, telle une cime abrupte et étincelante qui s'érige au désert.

## CHAPITRE IX

### PIERRE

(1899)

Les âmes pures ont de mystérieux pressentiments. On dirait que, mieux que d'autres, elles perçoivent le pas des événements en marche et que des signes, perceptibles pour elles seules, leur commandent de s'y préparer. Devinait-il l'épreuve qui, soudain, allait fondre sur lui, l'homme qui, dans son *Journal*, écrivait en 1894 cette prière ?

O Dieu ! J'ai le cœur vacillant, facilement ému devant tout ce qui s'appelle accident, blessure, douleur, maladie, mort. Et pourtant, je ne trouve rien de plus beau, dans ce monde obscur, qu'un être qui résiste, supporte, souffre, sait mourir même, sans perdre l'espérance. Je ne te demande pas de m'épargner les épreuves, mais je te demande de me révéler la sainte science, la seule sublime, celle qui consiste à épeler, au livre des douleurs, le secret de la

grande victoire. Initie-moi à ce monde qui se nomme la croix et qui, pour tant d'hommes, est lettre close, lettre morte. C'est pour cela que nous souffrons et mourons sans lumière. Qu'est la nuit, même noire, lorsque ton rayon y tombe?

La nuit se fit brusquement, opaque, éteignant toutes les clartés heureuses qui, jusque-là, avaient permis à Wagner de garder le chemin sûr. La douleur, sans doute, il la connaissait depuis son enfance ; il en avait savouré, en pleurant, les rudes et salutaires leçons. La pauvreté, l'exil, la solitude, le vide intérieur qui, soudain, dépeuple le cœur des appuis familiers et de Dieu lui-même, sans parler des peines secrètes, comme nous en avons tous, des peines causées par les hommes méchants ou simplement trompés : il l'avait connue, cette coupe d'amertume, et bue jusqu'à la lie. Mais sait-on jamais si, sous un coup plus grand que les autres, l'âme résistera? Si, vaincue définitivement, elle n'abdiquera pas, en une de ces heures qui arrachent aux prophètes ce cri : c'est assez, Seigneur, prends-moi?

Voilà ce que Wagner lui-même s'est demandé, lorsque la maladie s'installa à son foyer, choisissant, dans son raffinement de cruauté, un enfant de quinze ans.

Pierre Wagner, dès ses premières années, semblait porter sur lui un signe particulier d'élection. Par sa liliale pureté, son indulgence à l'égard d'autrui, par ses paroles qui témoignaient d'une

extraordinaire intensité de vie intérieure, il se révélait si supérieur à la terre, que la tendresse qu'il inspirait se mélangeait de je ne sais quelle appréhension. On les sent, ces âmes prédestinées, trop grandes pour ce monde étroit, et trop vulnérables aussi, tels ces oiseaux des larges espaces, tout en ailes, qui tombent parfois sur les grèves et sont condamnés à périr parce que l'essor leur est désormais interdit. A ces âmes, la douleur réserve ses coups les plus sévères, mais, en revanche, leur sensibilité leur confère une capacité de joie à laquelle n'atteignent point les natures ordinaires.

Moins préoccupés de ce redoutable avenir qu'heureux de ces dispositions intérieures si exceptionnelles, les parents regardaient, avec tendresse, l'homme lentement se dégager de cet adolescent parfait.

« Et moi, écrit Wagner, chargé du fardeau d'un redoutable ministère, je te voyais grandir, clairvoyant et pacifique, débonnaire et pieux, un futur compagnon d'armes, un disciple rêvé. A travers cette âme d'élite, ouverte à la beauté, sensible à la grâce, vibrante devant tout ce qui est noble et pur, je voyais l'Évangile éternel reflété en clartés nouvelles et, déjà, précédant le temps par l'espérance heureuse, le père entendait le fils proclamer le message d'amour et répandre la bonne nouvelle attendue des cœurs meurtris. »

En quelques jours toute cette paix heureuse est

détruite. Et alors s'ouvre pour Wagner la page la plus douloureuse de sa vie, celle aussi où l'Au-delà, en s'entr'ouvrant, laisse tomber, en éblouissantes nappes, les plus merveilleuses clartés, et porte jusqu'au cœur brisé la voix immortelle de celui que Wagner appellera désormais l'Ami.

Wagner se trouvait à Genève, le 12 mars 1899, lorsqu'il fut brusquement rappelé par une lettre de sa femme. Pierre, accablé par une fièvre persistante, avait dû abandonner ses classes. Les médecins, consultés, ordonnèrent le séjour immédiat à l'altitude. L'enfant dut renoncer à faire sa première communion, fixée à Pâques prochaines, et le père se prépara à partir pour la Suisse avec son enfant.

Wagner aimait à dire à ses jeunes collègues : « Votre premier paroissien, c'est votre enfant ; votre première paroissienne, c'est votre femme. » S'appliquant à lui-même son conseil, il quitta ses amis, son œuvre, dont il remit momentanément les destinées à MM. Bonet-Maury, Randon, André Bertrand, se réservant seulement de revenir de loin en loin pour la prédication.

Le choix des médecins s'était porté sur Montana, dans le Valais. C'est là, sur ce plateau dominant la vallée du Rhône, devant le cirque majestueux des glaciers valaisans, coupés par la verte échancrure du val d'Anniviers, que Wagner toucha à la fois le fond de la misère humaine et le fond de l'amour de Dieu.

Entrons avec piété dans ce cœur paternel, comme en un sanctuaire. C'est ici une terre sacrée. La discrétion à laquelle nous sommes tenu à l'égard de ces peines familiales, pur trésor qui veut être respecté, n'est pas telle qu'elle nous impose le silence absolu. En écrivant ces pages, en relisant ces carnets où, jour après jour, Wagner a couché toute son âme douloureuse, nous songeons à tant d'âmes désemparées, à tant de pauvres créatures, écroulées sans espérance à l'angle dur des tombes. Et notre certitude est si forte que, de ces pages pourra filtrer jusqu'à elles un rayon d'immortalité, qu'elle domine notre égoïste désir de garder pour le seul cercle de famille ces bienfaisantes beautés d'âme.

Le 31 mars, dans le petit hôtel de Sierre où devait s'arrêter la voiture de Montana, le père, qui avait dû, à Paris déjà, énergiquement lutter contre la démoralisation, écrit ces lignes :

Venu hier de Paris ici, avec mon cher petit Pierre, dont la santé atteinte a besoin de l'air vivifiant de la montagne... C'est un travers de mon caractère que de m'agiter et de m'inquiéter dans le détail. Manque de fermeté, manque de confiance en Dieu. Père, donne-moi la paix qui vient de ton amour et qui fait qu'on répand autour de soi la paix. Soutiens-moi pour que je soutienne, comme le doit un père, mon fils que tu m'as confié. Rends-moi fort, de bonne humeur, tranquille dans les difficultés, docile aux leçons des

jours de peine. N'ai-je pas appris par expérience que notre paix n'est pas dans les événements? Lorsqu'un sujet de trouble disparaît, n'est-il pas aussitôt remplacé par un autre, inaperçu avant? Guéris-moi l'âme, ô Père, et je serai guéri. Rapproche-moi de toi. Donne-moi de me reposer dans l'essentiel que rien ne peut nous ravir, et accorde-moi de faire tranquillement le devoir des heures qui viennent. Reste avec moi. Et veuille que je puisse encore paître tes agneaux de ce que tu m'auras fait trouver sur les sentiers où tu me conduis, ô berger de mon âme.

Père et fils s'installèrent à l'Hôtel du Parc, au-dessus du village de Montana. La maladie de l'un, les inquiétudes de l'autre ne les empêchèrent pas d'admirer l'imposant décor que dressaient, en face d'eux les géants glaciaires, successivement colorés des feux changeants du ciel. C'étaient, au delà des sapins pressés, descendant en pente rapide vers le village, au delà du Rhône, encaissé entre les soubassements granitiques de la montagne et ressemblant de là-haut à une mince coulée d'émeraude, la Bella Tola, le Weisshorn et le Rothhorn. A droite, le Monte Leone et le Mont-Blanc. De ces cimes étincelantes ruissellent, au cœur des hommes agités, la confiance et la sécurité, et, bien souvent, en les contemplant à l'heure où le soir sème de ses violettes les champs de neige, Wagner dut se remémorer la vieille parole : « Je lève les yeux vers les hauteurs d'où me viendra le secours. »

Sur le plateau lui-même, le spectacle n'est pas moins somptueux. C'est le détail, ici, qui frappe, et non la masse : lacs idylliques, aux noms harmonieux : Ycoor, Grenon, Monbraz, Crans, conques minuscules où l'ombre des mélèzes finement dentelés jette comme une moire, et, surtout, à ce moment de l'année, une flore alpestre qui, d'une nuit à l'autre, envahit les prairies, et les strie de longues coulées multicolores : renoncules géantes, iris violets des lacs, anémones, rhododendrons, et, par milliers, les gentianes bleues qui, à l'horizon, font se joindre la terre et le ciel.

Il y a ainsi, dans la nature, un calme bienfaisant et magnifique, sorte de foi implicite et inconsciente qui, des choses, reflue en vagues pacifiques jusque dans l'âme inquiète des hommes. Et, en vérité, témoin de cette splendeur chaque matin renaissante, Wagner a pu dire, à la dernière page de *l'Ami* : « J'ai été conduit à Toi par la fleur des champs et par l'étoile des cieux. »

Il fallait cette voix des choses pour fortifier l'âme troublée de Wagner.

Peu à peu, nous prîmes l'habitude de notre existence nouvelle, pour moi très pénible, à cause de l'absence du reste de la famille et de l'inquiétude où je savais ma pauvre femme plongée. C'était une dure épreuve aussi que cette solitude pour un homme habitué au travail parmi ses semblables.

Le jour de Pâques, Wagner écrit :

Je me souviendrai de ce jour de Pâques. La peine secrète, sans cesse renaissante, y a été ma compagne et j'avais de la peine à retenir mes larmes. Quelques personnes m'ayant fait demander de faire une méditation, j'acceptai, non sans hésiter. Mais comme j'ai bien fait d'accepter, quel réconfort de parler des choses qui demeurent, de renouveler en soi les certitudes divines, d'entendre sonner à ses oreilles les bonnes et douces paroles de l'Évangile, humain, consolateur et pacificateur. Garde-nous ce pain, ô Dieu, conserve-nous cette chaude lumière, ce foyer d'espérance, d'amour et d'énergie, ce trésor de l'âme qui vaut plus que la vie fragile et qui, même triste, peut la rendre si belle !

Pour s'occuper, Wagner, en ses longues méditations nocturnes ou dans ses promenades solitaires, dresse le plan d'un nouveau livre :

27 avril. Ayant souvent été bien malheureux, je veux écrire un livre de pure et ferme bonté. Car c'est par là que la vie obscure parvient à s'éclairer. L'Ami : le génie familier et bon que Dieu nous a donné comme compagnon à travers la vie et qui dégage, des complications où nous nous débattons, la ligne simple et droite. Il y aura, dans ce livre, la vie, les hommes, les conflits extérieurs ou intérieurs tels que je les ai connus par moi-même et par d'autres. Et dans chaque situation, dessinée avec ses contrastes, mise en relief avec autant de vérité que possible, l'Ami interviendra, apportant ce qui manque, encourageant, calmant, tour à tour doux et sévère. Paroles de l'Ami à moi adressées

dans ma situation présente... L'Ami sera excellent dans les jours de joie et d'entrain, comprenant tout, partageant tout. Pleurant avec ceux qui pleurent, se réjouissant avec ceux qui se réjouissent et mettant de la confiance dans la joie, afin qu'elle ne fasse pas peur. L'Ami plonge par la racine dans le monde permanent, mais rien de ce qui se passe dans l'éphémère ne le laissera étranger. Il sera très bon, fort, tranquille, clairvoyant, rassurant. Il m'appellera *enfant* quelquefois, en voyant mes perplexités et mes étonnements, mais ce sera pour me donner la main comme un père ou un frère aîné, me libérer, non m'écraser et faire de moi *un homme*.

Ainsi furent écrites, au chevet même de l'enfant malade, les plus belles et les plus émouvantes pages de *l'Ami*. Comme ces fleurs de feu qui poussent souvent dans les gouffres de la montagne, ce livre est né dans l'abîme de misère où se débattait un homme et au fond duquel, cependant, descendaient la rosée du ciel et sa lumière ; et c'est, sans nul doute, par ce timbre de réalité souffrante, auquel les âmes ne se trompent pas, que ces pages ont consolé à travers le monde tant d'affligés et rendu Dieu aux cœurs désespérés.

Je me renouvelle les forces dans la prière, écrit Wagner à une de ses amies, dans les pensées réconfortantes auxquelles je me suis depuis longtemps attaché. Je me soutiens en Dieu et par la pensée des amis, par le souvenir de ma mère qui a porté avec

courage une vie pleine de difficultés et de tristesses. Je pense aux charges de tant d'humbles, qui n'ont ni mes ressources spirituelles, ni mes ressources matérielles, et je marche, docile et attentif aux paroles de Celui qui nous a enseigné l'amour pour éclairer les sentiers obscurs de la vie.

La vie cependant s'était organisée à l'Hôtel du Parc. Wagner a toujours enseigné qu'il faut traiter les malades comme des créatures normales en évitant de leur faire penser, par une tendresse trop inquiète ou une pitié trop démonstrative, que la maladie les met en marge de l'humanité. L'enfant, d'ailleurs, se soutenait par un moral excellent. Sans inquiétude pour sa santé et son avenir, atteint d'un mal curable, selon lui, et qui ne lui inspirait pas de crainte, patient et peu porté de nature à la vie mouvementée, il supportait fort bien la réclusion, lisant, dessinant, ou bien admirant sans se lasser le magnifique horizon de montagnes. Son père lui racontait, avec un art incomparable, des histoires qu'il inventait ou des récits du temps passé, entre autres toute la vie de Luther.

Les dépositions des témoins dans l'affaire Dreyfus paraissaient à ce moment dans les journaux. L'enfant y prenait un grand intérêt. Et puis, il y avait un réconfort moral pour nous, pauvres malheureux exilés, à voir le courage du martyr de l'île du Diable, la fermeté d'âme de Scheurer-Kestner, de Picard...

Parfois mon fils me demandait de le mettre au courant de l'histoire de notre famille et de mes affaires. Il était tout oreilles quand je lui parlais de ces choses. Rien n'a été oublié dans ces longues causeries où, plus d'une fois, les épreuves d'autrefois et le courage, manifesté par ceux qui nous ont précédés, furent pour nous un vrai réconfort moral.

Cependant, les alternatives de mieux et de pire dans l'état du malade avaient leur répercussion sur la vie intérieure du père. Mais, dans ces vacillations, celui-ci refuse de se laisser submerger. Comme un naufragé se cramponne à la bouée, il se maintient énergiquement à la Foi. Et ce sont des cris d'âme, de pathétiques appels au grand Secourable, qui, à chaque page, se font jour dans les carnets de cette époque.

Quel tourment du cœur de flotter ainsi ! Je fais effort pour gagner la terre solide, la terre de la foi. Dieu nous aime, peu importe ce que les jours amènent. Et même les choses mauvaises sont obligées de se plier à sa volonté.

Et cette prière, qu'aucun père ne lira sans avoir les larmes aux paupières :

Enseigne-moi à bien aimer mon enfant malade. Anime-moi d'une vie qui soutienne sa vie, même sans paroles, par la force mystérieuse qui circule dans tes enfants. Il est en danger. Mets-moi au cœur, mets

dans mes plus simples gestes, quelque chose qui dise que personne n'est jamais perdu. Donne-moi la vraie vie, la vie en esprit et en vérité, afin que je l'en nourrisse, comme une mère son enfant. Que ma figure, mes yeux, mes mains lui donnent le sentiment de quelque chose qui ne sera jamais en question. Assieds ton roc au milieu des flots qui nous assaillent et qu'ils s'y brisent. Et il y aura de la lumière sur les jours mauvais.

Quelques-uns subissent la douleur et sont écrasés par elle. Or, pour que la douleur ennemie se transforme en amie, il faut la *porter*. C'est une attitude *active*, et non la passivité, que réclame de ses disciples le Christ, en leur recommandant de *porter* leur croix. Il s'agit d'une hygiène spirituelle, d'une discipline ; c'est un appel à l'énergie, à l'initiative personnelle. La page suivante montre à quel point Wagner l'a compris.

8 juillet. C'est notre quatrième mois ici. Il y a deux mois que ma femme et les enfants sont arrivés. Depuis lors, je suis allé à Paris trois fois, reprendre mon travail, dans des conditions bien pénibles d'inquiétude ; mais une grande sympathie m'a été témoignée et Dieu m'a soutenu... Mon cher fils est très souffrant... Et nous voilà devant l'avenir inconnu, apprenant à marcher sous les fardeaux et à unir nos efforts. Tout cela, c'est de la vie difficile, mais ce n'est pas de la vie mauvaise, ni sans intérêt. C'est une école : j'écoute, je suis docile et attentif, j'apprends. Et je remets nos

chemins à l'Éternel, m'inspirant, pour marcher avec courage, non seulement de la certitude que Dieu est là, qu'il sait nos douleurs et les partage, mais aussi de l'exemple que Jésus nous a donné dans la patience et l'humilité, et que nous ont illustré tant d'obscurs compagnons de misère. Je regarde aux pauvres femmes du peuple, à ma mère vaillante et si durement éprouvée, et je sens la force qui nous vient du Père et du contact fraternel. Et maintenant que je suis revenu ici pour une série de semaines, je veux me retremper dans la vie de famille avec ses joies et ses douleurs, et je veux mettre la main à un livre de bonté et de réconfort.

Les jours difficiles sont moins tristes s'il nous est donné d'y trouver des pensées capables de soutenir ceux qui luttent à côté de nous, ceux peut-être qui nous succéderont.

Même note de vaillance dans cette autre page :

Singulière situation que la nôtre à l'heure actuelle. Momentanément, tout a été troublé par cette maladie. Il faudra pourtant trouver un *modus vivendi* pour l'avenir, afin que toute la vie et toute l'activité des parents et l'éducation des enfants ne soient pas suspendues à un accident. Nous serons obligés de vivre avec l'ennemi, de marcher avec le fardeau, comme il convient, et comme font tant d'hommes et de familles, moins heureux que nous en ressources, et plus éprouvés. Car, évidemment, ce qui nous afflige à l'heure présente, malgré toutes les incertitudes, malgré les tristes perspectives auxquelles on ne peut s'em-

pêcher de s'arrêter, est d'une douceur relative. Il faut donc se ramasser, se secouer, en sorte qu'au sein des arrangements présents le travail devienne possible... Je suis mécontent de moi-même, de me laisser envahir, circonvenir, vaincre par le souci. Mon Dieu ! quel apprenti je suis dans tes combats, quel mousse parmi tes matelots ! Fais de moi un homme ! Je ne demande rien que le tranquille courage de me tenir à mon poste et de faire face aux événements tels que les jours les amènent.

Et ce cri de gratitude, consigné au crayon, en gare de Sierre :

Me rappeler toute mon histoire de jeune homme. Je n'ai à me plaindre de rien. J'ai eu ce que j'ai le plus désiré, et ensuite, j'ai eu ce que je n'aurais jamais pu attendre. J'ai été comblé. Mes pareils sont rares. Ce n'est pas à moi de me plaindre de la vie.

Hélas ! ni l'amour des parents, ni les soins des médecins, ne devaient sauver l'enfant. Et, dès le mois de juillet, il devint évident que l'objet de tant de tendresse serait bientôt repris. L'éventualité terrible fait trembler le cœur de Wagner, sans l'abattre. A la date du 16 août, le carnet porte ces lignes, écrites à l'encre rouge comme si le sang de ce cœur paternel s'était échappé de la blessure ouverte :

Notre pauvre Pierre est de plus en plus souffrant :

... L'espoir de le voir rendu à la santé a bien diminué. Il se peut que nous ne l'ayons plus longtemps, et malgré tout ce qui nous a préparés à l'éventualité d'une séparation, je ne sais pas, à l'heure décisive, comment cet événement marquera dans mon âme et comment je le supporterai et aiderai les miens à le supporter. Et puis après, comment me tiendrai-je dans ce deuil qui recommence tous les jours ? La douleur a des surprises auxquelles personne ne s'attend. O Dieu, sois près de nous. Reste avec nous. Que ta figure paternelle rayonne dans ces ombres et fasse disparaître l'étrangeté des fantômes nocturnes. Soutiens, rassure, fortifie, éclaire. Sois fort dans notre faiblesse.

Mets de la lumière sur cette fin précoce, si elle doit se présenter. Apaise l'âme de l'enfant. Verse ta grande consolation dans cet esprit en formation. Accorde-lui l'infinie et simple confiance par où les petits dépassent les grands. Ne nous laisse pas terrasser par la maladie, la mort, l'appareil attristant de tout ce qui les accompagne. Reste avec nous, immense Pitié qui souriais dans le regard de Jésus. Prends sous ton aile tes pauvres enfants et garde-les, pendant que soufflera la tempête.

Et voici maintenant que se précisent les funèbres présages. Wagner, qui avait eu à consoler tant de pauvres mères, va entrer à son tour dans le ténébreux défilé qui, pour certains, dure la vie entière.

Oh ! ces derniers jours, ces heures, une à une comptées ! Je ne connais rien d'aussi magnifique-

ment grand, d'aussi humainement poignant. Dans le déchirement immense de ce cœur d'homme, une clarté nouvelle va se faire, comme par une brèche, et lui permettre de comprendre la vieille parole du psalmiste : « Si je monte au ciel, t'y voilà ; si je descends au sépulcre, je t'y trouve. »

Pierre, de plus en plus souffrant, semblait lentement se détacher de la terre. Un extraordinaire besoin de tendresse le poussait à réclamer constamment près de lui ses parents, comme s'il voulait boire, d'un seul coup et sans en rien laisser perdre, cette coupe d'amour que peuvent seuls verser à un enfant son père et sa mère. Une seule chose semblait encore ranimer sa vitalité déclinante : les histoires que lui racontait Wagner. L'avant-veille de sa mort, il en réclama.

Raconter des histoires à un enfant qui va mourir, quelle situation pour un père ! Je n'ai jamais été plus ému pour raconter quelque chose. Et, séance tenante, je me mis à inventer deux histoires : la chose la plus belle (les yeux de la mère et, pour la mère, les yeux de l'enfant ; où est Dieu ? près de l'homme souffrant, car il est Père). Je m'efforcerai quelque jour de retrouver ces histoires dans mon souvenir. Mon cher garçon les écouta avec ravissement. Peut-être, comme moi-même, put-il un moment oublier le présent et vivre dans un monde libérateur où plus rien ne tourmente l'âme.

Cette nuit-là, 18 août, Pierre se trouvant plus

fatigué, Wagner prit son fils dans ses bras. Par la croisée ouverte, tout le ciel entrait dans la chambre, un ciel d'étoiles et de clair de lune comme il n'en est qu'à l'altitude, épurée de poussières. A l'horizon, la Bella Tola et le Weisshorn, dont les glaciers, bleus sous les clartés lunaires, miroitaient comme de gigantesques diamants.

Et dans la chambre, cet homme, serrant contre son cœur son enfant, comme s'il voulait, de son amour désespéré, le défendre contre l'ennemi tout proche. Mais, dans cette ombre, l'Ami aussi était là.

Écoutez.

J'ai, cette nuit-là, éprouvé des émotions de tendresse et de douleur paternelles que je n'oublierai jamais; et sur cette misère de mon pauvre enfant j'appelais la pitié du Père qui est aux cieux et dans les bras de qui *je nous sentais tous les deux*. Les yeux tantôt fixés sur cette chère tête qui reposait sur mon cœur, tantôt perdus dans les clartés d'une nuit de lune splendide, je buvais au calice des grandes douleurs, et *cependant je ne sais quelle austère félicité m'inondait en même temps*. Quand on n'a pas passé par là, il est impossible d'y rien comprendre.

. . . . . .

Le 20 août, vers 9 heures du soir, l'enfant, qui avait demandé à reposer sur la poitrine de son père, s'endormit. Une des filles de Wagner, bien que très jeune à cette époque, mais dont la mé-

moire a gardé très nets les détails de la terrible séparation, nous a dit : « Papa cria comme une bête. »

Oh ! ce cri, ce cri du pauvre cœur humain, cri du père qui voit son petit emporté par un fauve, je veux le retenir et l'inscrire ici. Car cela aussi est grand. Que d'autres usent du sophisme, appellent au secours de leur douleur le stoïcisme antique, ou encore, se courbent, silencieux, sous la main qui les frappe : cet homme-là est plus grand qui crie son deuil, en appelle à Dieu qui a pétri le cœur des hommes et, mieux que d'autres, sait ce que ce cœur peut souffrir devant la mort des enfants. Ce cri veut dire : Toi, tu comprends ; ma douleur ne t'est pas une offense, ni une révolte ; elle est l'hommage suprême à ce cher enfant qui nous quitte pour s'en aller vers toi...

Mais sitôt après, Wagner se ressaisit. Il pense à la mère, plus cruellement frappée peut-être que lui, aux autres enfants, en larmes. Il refuse d'ajouter au malheur par la démoralisation et d'acquiescer à la mort par le désespoir. L'attitude intérieure de Wagner, nous la trouvons toute dans cette page, rédigée le lendemain de la mort de Pierre :

Je ne songeai pas un seul instant que Dieu me prenait mon fils. Je songeai que le Père voulait nous consoler, nous soutenir, et que l'enfant était près de lui. Sur tout le reste, je ne me posai aucune question.

L'idée de murmurer ne se présenta pas à mon esprit. J'appelai Dieu au secours de ce désastre, ce désordre qu'est la mort de l'adolescent, et, sachant bien qu'en définitive, tout ce qui arrive devra se ranger et se plier au plan final de la miséricorde et de la puissance éternelle, je résumai toute la situation dans la plus belle parole que l'homme puisse dire en face de la mort, la parole de Jésus mourant : Père, je remets l'esprit entre tes mains. Le savoir aux mains de Dieu, dans cette main où sont aussi les vivants, c'est tout ce qu'il nous faut. Je ne demande rien de plus, sûr que l'espérance la plus hardie n'égalera jamais ce qu'implique cette simple confiance. Que Dieu me la garde pour tous les jours qu'il me reste à lutter sur les sentiers obscurs de la terre, et qu'il me la maintienne quand l'heure du congé suprême sera venue pour ma carrière de soldat.

Je regrette bien des heures de ma vie. De celle-là, je ne regrette rien. J'y ai senti la paix divine, le frôlement des anges, la douce présence de l'esprit qui soutient, console, ouvre les chemins et aide à franchir les abîmes.

Le lendemain soir, après avoir mis lui-même son fils au cercueil, Wagner loua une sorte de haquet à claire-voie, comme il en circule sur les routes de montagne, et, tenant le mulet par la bride, seul, sous les étoiles, descendit dans la vallée. Personne ne saura jamais quel dialogue s'échangea cette nuit-là entre le cœur du père et le cœur de Dieu. Mais, sûrement, dans cette longue descente, entre les mélèzes et les rochers,

une voix parvint jusqu'à ce malheureux qui marchait en pleurant, conduisant la dépouille de son enfant : la voix de l'Ami. Et, au matin, dans le cimetière de Clarens, non loin de la tombe de Vinet, devant sa femme, ses enfants et trois ou quatre amis, Wagner, voulant rester encore, dans cette démarche suprême, le pasteur de son enfant, confia à la terre les restes de Pierre, et laissa tomber sur cette chère poussière les paroles de la Vie éternelle.

Cependant, il fallait maintenant reconquérir sur la mort ce qu'elle prétendait garder. Et c'est par cette lente initiation que Wagner est arrivé à *posséder*, littéralement, les trésors ravis à sa vue. Personne, sauf peut-être Fallot à la fin de sa vie — voir les dernières pages du manuel *Comment lire la Bible jour après jour*, sur le monde invisible — n'a eu, au même degré, le sentiment de la présence des morts. Non pas qu'il crût possible de prouver matériellement cette présence ; il a toujours rejeté les témoignages de ce genre. Mais il n'a jamais douté de l'action de l'esprit sur l'esprit. La mort établit entre les hommes des distances qui ne sont pas infranchissables pour le cœur, et de même que, pour celui qui aime, l'amour est une certitude intérieure que saisit seule l'âme qui la possède, de même l'immortalité des bien-aimés se fournit à elle-même sa preuve dans les cœurs fidèles. L'esprit rend té-

moignage à l'esprit. Voix intérieures, joie subtile qui subitement gonfle l'âme, clartés inattendues qui tombent sur la route obscure du devoir : il est difficile d'exprimer en paroles ces expériences ; elles n'en sont pas moins certaines et des milliers de créatures humaines les ont traversées.

Pour lui-même, Wagner vivait avec ses morts. Pour écouter leurs conseils, il se réservait des heures solitaires dont il sortait retrempé : « Les morts que l'on aime sont éternellement vivants ! » Leur présence spirituelle lui était aussi certaine que celle de ses petits-enfants, jouant dans la pièce voisine. Et c'est évidemment dans ces mystérieux et saints colloques qu'il s'est acquis cette certitude impressionnante avec laquelle il chantait véritablement la vie éternelle. « Nous sommes tous dans la main de Dieu ; les vivants y sont debout, et les morts, couchés. »

Aussi, dès le lendemain de la mort de Pierre, écrit-il dans son carnet :

Tu vivras dans le cœur de ton père et dans sa voix. Désormais, tu monteras en chaire avec lui, et, avec lui, iras chez ceux qui souffrent et pleurent. Je ne consentirai pas à ta mort; ce serait consentir à ce que Dieu ne veut pas, car il veut qu'aucun de ces petits ne périsse. Non pas que nous soyons révoltés, mais il faut rester des hommes et ne jamais abdiquer. Il n'est pas permis d'accepter le néant quand on a l'être... Nous te posséderons, au monde de la foi, dans la lumière permanente.

Une telle attitude, il va sans dire, n'abolit pas la douleur ; elle ne constitue pas un tour de force spirituel par lequel l'homme piétine son propre cœur, avec ses droits sacrés. Mais elle utilise la douleur, la transfigure. A travers les larmes, le regard entrevoit un monde de splendeur et de paix, aussi réel que l'univers embryonnaire où l'homme tisse sa chrysalide d'humanité.

7 septembre. Parti ce matin, autour de 7 heures, le cœur gros, l'esprit lourd et encore obscurci par des pensées funèbres. Peu à peu, la prière et la confiance en Dieu en ont eu raison. J'ai beaucoup pleuré en pensant à mon cher Pierre, sur la route de Pont de Nant. Et sa pensée ne m'a pas quitté de la matinée. Je me disais : tu ne reverras plus ses beaux yeux, ses yeux de pervenche, ni son doux sourire, qui ne fut jamais plus beau qu'en ses jours de langueur. Mais, intérieurement, il m'a été dit : tu reverras tout cela, et bien mieux, car tu verras ce qu'annonçaient ces yeux et que renfermait ce sourire, l'esprit de cette lettre. En Dieu tout nous sera rendu.

Voilà qui est véritablement humain, d'une humanité où transparaît le divin et qui l'associe à toutes ses pauvres démarches.

Je suis sorti me promener dans la montagne. Le souvenir de mon cher Pierre m'y accompagne. C'est un besoin du cœur, et Dieu sait à quoi il répond. A moi de le suivre. J'ai cette confiance dans le gou-

vernement du monde que tout y est soigné. Les morts sont entrés du contingent dans l'éternel. Ils ont disparu sous leur forme temporelle ; ils subsistent sous celle que chaque être possède dans la pensée de Dieu... Penser que mon fils est là, près de moi, d'une façon plus complète que lorsqu'il vivait et que j'étais momentanément séparé de lui, c'est une conception juste, conforme, mais inférieure à la réalité. Les moyens que nous avons ne sont pas à la hauteur de ce que Dieu fait de nous. Quand nous aurons pensé à ce qu'il y a de plus réconfortant et de plus élevé, nous resterons encore bien loin de ce que Dieu nous réserve. La splendeur de l'être défie toute conception et dépasse toute espérance. L'essentiel est de faire crédit à Dieu et d'oser s'en remettre à lui. Après cela, il est permis de penser ce qui rassure le mieux notre pauvre cœur.

Quand Wagner reprit son poste à Paris, ses fidèles virent monter en chaire un homme aux cheveux blancs, et, à travers sa voix, sentirent vibrer une corde nouvelle : à côté des cordes d'airain, la corde d'or de la Douleur et de l'immortelle Espérance. En l'écoutant traiter ce texte : *Demeurez en moi et je demeurerai en vous*, plus d'un dut songer aux vers magnifiques et sombres :

Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive en entrant l'a gravé dans mon cœur.

Avec sa peine, le père déchiré fit du pain pour

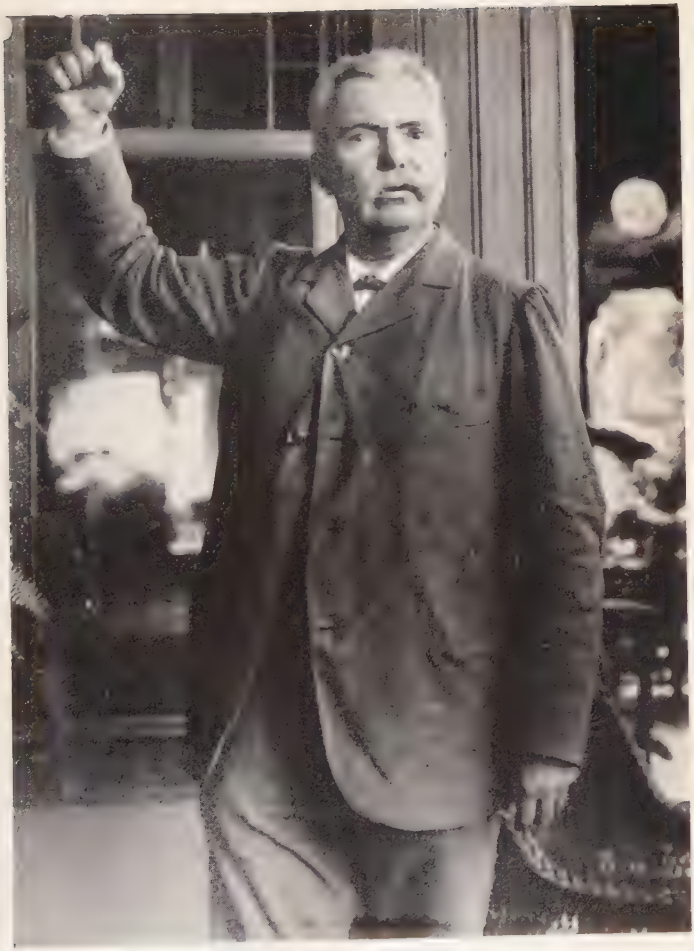
les autres. Et quand les mois eurent passé, mettant leur baume sur la plaie vive, il ne voulut pas garder pour lui ce que la voix mystérieuse lui avait murmuré, pendant les longues veilles et les promenades solitaires sur l'Alpe. Il écrivit ce livre qu'on a appelé une moderne Imitation de Jésus-Christ, tout resplendissant de la lumière de Pâques : *l'Ami*.

Il est impossible de dire ce que ce livre a été pour d'innombrables âmes. Un seul témoignage suffira. En 1904, à Chicago, un inconnu demanda le pasteur Wagner, au sortir d'une conférence. « Est-ce bien vous qui avez écrit *l'Ami* ? — Oui. — Alors, j'accomplis un devoir en témoignant que c'est par ce livre que Dieu m'a sauvé. En une nuit, dans l'incendie de l'Iroquois-Théâtre, j'avais perdu ma femme et mes enfants. Je ne puis vous dire mon désespoir ; je songeais à m'enlever la vie. Qui me donna votre livre ? Je ne sais. Je le jetai dans le coin où s'accumulaient tant d'autres ouvrages, par lesquels mes amis avaient tenté de me rattacher à la vie. Par quel hasard je le sortis de sa cachette, j'en lus les premières pages, puis les autres ? Toujours est-il que je compris. Je compris que mon amour pour mes chers envolés exigeait que je vive et que je fasse en leur souvenir tout ce dont j'étais capable. Par votre main, Dieu m'avait arrêté au bord du gouffre et montré le chemin où maintenant j'essaie de monter. »

La petite tombe de Clarens où dort Pierre, et sur laquelle cette parole de Wagner est gravée : *l'homme est une espérance de Dieu*, est toujours fleurie, au gré des saisons, de violettes, de roses ou d'opulents chrysanthèmes. Les fleurs peuvent se faner et périr : en écrivant *l'Ami*, Wagner a déposé, sur ce coin de terre sacré, mieux qu'une palme d'inaltérable bronze : une fleur d'éternité.

L'Orateur

(1905)



L'ORATEUR

(1905)

## CHAPITRE X

# L'HORIZON AGRANDI

(1900-1906)

Comme l'aimant, invinciblement, attire les paillettes, l'homme vrai attire les hommes. Les années 1900 à 1906 marquent, dans le ministère de Wagner, une extraordinaire poussée en avant. Non seulement son œuvre paroissiale était devenue l'un des centres religieux les plus fréquentés de Paris, mais toutes les organisations éducatives de la capitale et de la province, de l'étranger bien souvent, s'adressaient à ce grand croyant qui était aussi un grand laïque. Nous ne pouvons songer à mentionner toutes les ligues, toutes les œuvres auxquelles Wagner, avec une bonne volonté qui défiait la fatigue, assura sa collaboration : la Ligue de l'enseignement, la Ligue d'éducation morale, l'École de morale, les Universités populaires, l'École d'assistance aux malades de la rue Amyot, etc. Wagner était à tout et à tous.

Les plus précieuses amitiés lui étaient venues, de tous les horizons de la pensée religieuse et de la pensée laïque. Il aimait à réunir à sa table, dans la communion du pain et de l'esprit, Ferdinand Buisson, l'abbé Lemire, l'abbé Mugnier et le chanoine Dumon, et c'était un spectacle bien émouvant de voir ces hommes, si différents, fraterniser sans peine, parce qu'ils se sentaient joints par la racine de l'être.

Même fraternité dans l'auditoire du dimanche qui, composé cependant de personnes appartenant à des classes sociales fort diverses et à des tendances religieuses souvent opposées, donnait l'impression d'une famille confondue dans les mêmes aspirations.

Il nous est particulièrement doux, disait Wagner, en 1900, dans un discours de fin d'année, il nous est particulièrement doux, au milieu d'une effervescence d'animosités religieuses, de pouvoir méditer sur les Prophètes et l'Évangile en présence de frères et d'hôtes ayant gardé leurs attaches avec Israël et avec le catholicisme. Nous avons tous à nous convertir au royaume des cieux. Les divers milieux qui nous ont formés et auxquels nous appartenons, en sont près sur certains points; sur d'autres, au contraire, très éloignés. Que chacun renonce à son vieil homme, c'est-à-dire à son mauvais fonds d'hérédités antifraternelles. Dans les collectivités, qui durent plus et sont d'une vie plus compliquée que l'individu, le vieil homme est plus tenace encore que chez le par-

ticulier. Et c'est en lui qu'elles s'aiment et désirent se conserver, bien plus qu'en leurs beaux côtés... Imbus des préjugés de secte, l'âme enveloppée de notre particularisme religieux, nous sommes semblables à cet invité du grand banquet, circulant en haillons, pour n'avoir pas voulu, comme tous les autres, couvrir son costume personnel de la livrée de fête, offerte par le maître de maison. Acceptons-la de bon cœur, cette livrée fraternelle. Donnons-lui la préférence sur toutes les autres dénominations. Que notre constant souci devienne d'être des hommes et des frères, selon la belle expression dont se servaient les premiers disciples, pour interpeller leurs auditeurs, aux temps apostoliques : hommes frères.

Rechercher de plus en plus le terrain commun dans le but à atteindre, malgré la différence des points de départ ; donner une expression à l'âme humaine qui vit et souffre en chacun, quelle que soit sa situation spéciale, voilà notre unique préoccupation. La sympathie avec laquelle un public grandissant suit notre effort nous prouverait que nous avons vu juste, si le spectacle de la vie contemporaine et de celle de tous les temps, le témoignage de notre conscience, appuyés par les prophètes et par le Christ, ne nous était, avant tout autre signe, un encouragement et un ordre.

Sous une forme plus familière, il redit la même chose à sa chère amie Grace King :

Mon œuvre prospère. Juifs, catholiques, protestants de toute nuance et libres-penseurs s'y coudoient. C'est la maison du bon Dieu.

A la même correspondante, il écrit ces lignes bien caractéristiques, qui nous livrent le secret de sa puissante et bienfaisante attraction :

Ce qui me déroute le plus, c'est la figure étrange que la religion officielle fait faire à Dieu dans ce pauvre monde. Hélas ! je m'efforce partout de revenir sans cesse à la vérité, à la simplicité, au contact personnel et à l'impression sincère de la pensée. Le mensonge conventionnel est une plaie vieille comme la société et la tradition, et cependant nous ne pouvons nous passer de traditions et de conventions. Rien n'est difficile comme d'être vrai avec soi-même et les autres, et cependant, avec un peu de vraie vie, ne serait-elle comparable, qu'à la grosseur d'un grain de sable, on transporterait des montagnes. Je m'endors et je m'éveille avec le même problème de la vie, toujours devant mon regard. Il me suit par les sentiers de cette vieille Bretagne, le long des rivages battus par la mer. Chaque fleur, chaque fourmi du chemin, chaque tête d'enfant m'est une trouée ouverte sur l'infini des destinées. Et j'aime entendre dans le silence les voix qu'aucune crainte humaine n'inspire, que ne dirige aucun calcul et qui sont comme le son vrai arraché aux cordes de l'âme par le doigt des réalités permanentes.

Au milieu de cette intensité de vie, les travaux littéraires durent être relégués à l'arrière-plan. Ce n'étaient pas les projets qui manquaient, mais le temps de les réaliser. Comme on regrette que n'ait pu être écrit le livre que Wagner, à cette

époque, se proposait de composer sur l'éducation populaire ! Les quelques notes suivantes permettront de mesurer la lacune.

Tracer, en un ouvrage imagé, d'allure vive, de style impressif et simple, l'idéal de la bonne vie dans le cadre du *paysan*. Éveiller à la vie de conscience, d'examen de soi-même, de responsabilité et de courage moral, de dignité. Ce sera le bréviaire laïque des paysans, des ouvriers, en cent pages ; une quinzaine de chapitres... Mettre là tout mon amour pour le peuple des champs, ses travaux, ses souffrances, ses vertus.

A défaut de cet ouvrage, qui eût été si nécessaire en un temps où l'accession de l'individu à une plus grande dignité sociale n'a pas toujours correspondu à un développement parallèle de la conscience et de la vie morale, Wagner donne, en 1900, *l'Ame des choses*, recueil de scènes variées, citadines ou champêtres, toutes interprétées du point de vue de l'esprit et y conduisant.

En 1902 paraît *l'Ami*, que Wagner a laissé reposer dans son cœur pendant trois ans, mais dont il avait livré la bienfaisante substance dans des conférences et dans une série de prédications sur *la Détresse des âmes*.

D'après les notes que nous avons sous les yeux, il semble que Wagner ait conçu, sur le même sujet de la douleur consolée, deux livres différents : *l'Ami*, dans sa forme dialoguée, et un traité systématique.

Ce dernier travail, dont le public eut la primeur en des conférences prononcées au Collège des Sciences sociales, est presque entièrement écrit, avec en première page, cette note :

Faire un livre de pensée virile, fraternelle, réconfortante. Note élégiaque et sentimentale à éviter. Pessimisme à combattre : il est le pus de la plaie. Lui appliquer l'antisepsie. Adapter le style au sujet. Simplicité, sincérité, tact, sympathie. Le sujet étant immense, se méfier des nomenclatures. Présenter de larges reliefs et laisser, autour de ces masses bien en vue, entrevoir les lointains et la multitude.

Pourquoi ce livre n'a-t-il pas paru ? Peut-être Wagner redoutait-il qu'il fît double emploi avec *l'Ami*, ou que sa forme didactique en limitât la diffusion. Peut-être aussi pensait-il s'être suffisamment expliqué sur le sujet dans la série de discours, prononcés au cours de l'hiver 1902, sur *la Détresse des Ames*.

Le sujet et le titre avaient été indiqués à Wagner par son ancien directeur, Félix Kuhn, auteur d'une biographie très estimée de Luther et, à l'époque, pasteur au temple de la Rédemption. M. Kuhn portait à son ancien élève une très grande affection, avivée encore d'admiration ; il avait même fait à Wagner de pressantes ouvertures pour qu'il acceptât de se présenter comme pasteur de la Rédemption.

Dans ces discours, Wagner traitait successivement des sources de la douleur, de ses manifestations, de son exploitation et de ses fruits. Il décrivait le conflit qui s'était élevé entre les croyances anciennes et les aspirations de la conscience moderne, entre les besoins du cœur et les données de la raison. Il montrait l'âme humaine, pauvre et sainte voyageuse, en quête d'un sanctuaire définitif qui pût accueillir sous ses voûtes et réconcilier toute la famille humaine, lasse enfin de se déchirer.

A partir du moment où commencèrent ces prédications, la salle Beaumarchais s'emplit à tel point que beaucoup d'auditeurs durent rester debout, certains même sur les gradins de la chaire. Cet état de choses persistant posait à nouveau la question du local, et, dès cet instant, Wagner songea à une installation plus vaste. « Vous nous connaissez assez, disait-il à ses amis, pour penser que toute ambition extérieure nous est étrangère. Nous n'aspirons pas à la gloire superficielle d'un bel édifice proclamant le succès et l'intense vitalité de notre œuvre. La seule chose que nous désirions, c'est qu'elle ne soit pas gênée par l'exiguïté de sa demeure et qu'un outillage matériel suffisant vienne se mettre au service de l'esprit que nous cultivons. Le besoin d'agrandissement est urgent; tous ou presque tous vous réclamez une installation plus conforme à ses besoins. Combien êtes-vous, qui êtes prêts à appuyer votre désir de vous

voir plus largement installés, par une contribution pécuniaire à la hauteur de nos besoins et de votre situation ? »

Pour soulager immédiatement le pasteur débordé par son ministère, le comité directeur de la salle Beaumarchais lui accorda la collaboration d'un suffragant, M. Kohler, en réservant à plus tard la question du local. Ainsi déchargé de tout ce qui ne réclamait pas son intervention directe, Wagner put reprendre son activité littéraire, dont la première manifestation fut, en fin d'année 1903, la publication du livre : *Libre-pensée et protestantisme libéral*, en collaboration avec Ferdinand Buisson.

Ce livre est trop peu connu. Il n'en est pas cependant de plus important pour connaître la pensée religieuse de Wagner. Car il en avait une, très personnelle, très positive, qui s'était lentement constituée par apports successifs, sous la poussée des expériences, comme les terrains géologiques s'agrègent les alluvions portées par les grandes eaux. Une à une, dans ces pages traversées par le souffle religieux le plus intense, Wagner prend les doctrines chrétiennes, les oppose aux dogmes négatifs de la libre-pensée, et les montre plus riches encore qu'elles n'apparaissent aux yeux des conservateurs les plus rigides. Sous la glace des formules, il montre l'eau bouillonnante, la vie frémissante. L'incarnation, l'expiation, le péché, l'inspiration, le salut, les miracles, la divinité du

Christ : tout cela, sous la main du prophète, reprend vie, s'éclaire, non seulement des feux du passé mais des lueurs de l'avenir.

## II

Depuis longtemps, par les traductions de ses livres, le nom de Wagner avait franchi les frontières de son pays. Mais jamais encore il n'avait pris contact avec cette foule d'amis inconnus qui, au loin, vivaient de sa pensée.

Un homme lui fournit cette occasion, un homme dont la mentalité présentait avec celle de Wagner les plus étroites affinités, un homme d'énergie, de droiture et de simplicité : le président Roosevelt.

Le président Roosevelt avait lu par hasard une traduction de *la Vie simple*, parue en 1901, et précédée d'une préface dans laquelle Grace King caractérisait, dans leurs grands traits, la pensée et la libre propagande de Wagner. Dans ce livre, Roosevelt retrouvait son propre idéal, celui d'une vie énergique et bien remplie, mais dépouillée de tous les besoins parasites que notre civilisation moderne impose à l'homme au détriment de son bonheur.

Homme du premier mouvement, il s'éprend de ces idées qui tendent à la simplification de la pensée, de la parole, des relations humaines ; il y voit le salut moral pour les individus et les peuples, pour la nation américaine en particulier. Et il le dit. Sans connaître l'auteur, avec cette belle spon-

tanéité qu'on lui reprocha parfois, il le dit dans deux discours publics, à Banghor (Maine), puis à Philadelphie, à l'occasion du 150e anniversaire de la réception de Washington dans la Société maçonnique. « Je voudrais, s'écria-t-il, que ce livre fût répandu sur toute la surface de notre territoire. » Et, en septembre 1902, il écrit à Wagner ce billet, bref comme un appel de clairon : « Je prêche vos livres à mes concitoyens ; venez me voir à la Maison-Blanche. »

Ce fut aussitôt, chez Wagner, une avalanche de lettres, de tous les coins de l'Amérique, le pressant de franchir l'océan et de faire entendre à ce peuple, jeune mais trop encombré, l'Évangile de la simplicité et de la force vraie. Un grand philanthrope américain, John Wanamaker, de Philadelphie, qui ne savait pas un mot de français, débarque un jour à l'improviste chez Wagner, qui ne savait pas un mot d'anglais. Ces deux hommes se comprennent cependant, et Wanamaker peut s'en retourner avec la promesse formelle de Wagner. Mais pour tenir parole, il y avait, comme dit Wagner, deux océans à traverser : l'Atlantique et la grammaire anglaise, et des deux on ne saurait dire sur lequel sévissent les tempêtes les plus terribles.

Mais la préparation intérieure était encore, pour Wagner, la plus importante. En mai 1904, il écrit dans son *Journal :*

Pour tout ce qui concerne ce voyage en Amérique,

que je n'ai pas cherché à faire, mais qui m'a été peu à peu désigné comme un devoir, me considérer comme un instrument aux mains de Dieu et m'inspirer constamment de ces réflexions : cherche premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; ne crains pas, je suis avec toi ; me voici, je ne puis autrement... Et dans les critiques, les petites misères, ou même les déboires plus sensibles et plus graves que je pourrai rencontrer sur mon chemin, me rappeler constamment que j'ai fait mon devoir et que j'ai fait de mon mieux, et garder la bonne humeur, le calme et la foi.

Devant le programme que lui propose le *manager* de sa tournée, Wagner frémit et note mélancoliquement, en marge de son premier discours :

Et moi qui aime les excursions à droite et à gauche de la route, je vais être obligé de m'en tenir bien strictement à ce qui est prévu, sous peine de tomber dans des marais et d'être dévoré par les crocodiles !

Tout se passe cependant au mieux. Le 10 septembre 1904, Wagner, accompagné d'un secrétaire, le pasteur Kœnig, quitte le Havre, débarque le 18, et est immédiatement entraîné en pleine foule, lancé par surprise, le 25 septembre, devant des auditoires qui s'élèvent à 12.000 personnes. Il constate avec bonheur et non sans quelque étonnement que l'on comprend son anglais. Et le voilà parti, en une tournée triomphale, comme peu

d'hommes en ont connue, et qui eût gâté tout autre que l'auteur de *la Vie simple*.

Il est inutile que nous suivions Wagner à travers les étendues américaines ; il a conté par le menu les épisodes de son voyage dans son livre si instructif : *Vers le Cœur de l'Amérique*. Pendant soixante jours, c'est une série ininterrompue de harangues, dans toutes les grandes villes d'Amérique, où partout le même enthousiasme soulève les foules. Wagner fit au total cent cinquante conférences, atteignant plus de 500.000 auditeurs, parmi lesquels se confondaient l'élite intellectuelle et la population industrielle, les blancs et les noirs, les protestants, les catholiques et les juifs. Il n'a pas dit combien de fois il fut porté en triomphe sur les robustes épaules des jeunes hommes, mais les journaux américains l'ont appris à sa famille.

A Paris, cependant, quelques amis, à qui parvenaient les échos de cette apothéose, n'étaient pas sans inquiétude : « On va nous changer notre Wagner », pensaient-ils. Il y avait de quoi, en effet, tourner la tête aux plus pondérés. Voyageant en train spécial, mis à sa disposition, avec tout son personnel, par le gouvernement américain, Wagner connut de la gloire les aspects les plus inattendus. Il vit ses traits sculptés en tête de pipe, ce qui, aux dires de Victor Hugo, est la consécration définitive, l'entrée dans l'immortalité ; il goûta aux cornichons et à la moutarde *Simple*

*life* ; les couturiers imposèrent sa figure aux mannequins de cire de leur devanture. Et, comme le génie paraît aisément universel, il entendit, dans une ville où il devait parler le soir, les camelots crier : « Demandez *la Vie simple*, de Charles Wagner, auteur de Parsifal », tandis qu'au théâtre voisin les cuivres attaquaient la tonitruante musique de son homonyme.

Wagner entra ainsi en contact avec le cœur de l'Amérique, par-dessous la cuirasse qui en comprime parfois les battements. Il jugea ce grand peuple dans ses incontestables qualités et dans ses défauts non moins évidents. Il vit tout ce que les États-Unis comptent de glorieux, de cultivé et de laborieux, guidé par cette unique pensée : faire du bien. Il représenta là-bas, où l'on ne juge de la France que par l'industrie d'une poignée de pornographes et les défauts trop criards d'une minorité, la France inconnue, la France douce et profonde des braves gens, des savants désintéressés, pauvres et glorieux, des pionniers courageux, parmi lesquels son amitié se plut à nommer, à côté du docteur Duclaux, de Félix Pécaut, d'Auguste Sabatier, de Paul Desjardins, Tomy Fallot, qui venait de mourir, « ce fils robaste du Ban-de-la-Roche, en qui semblait refleurir de nos jours l'esprit du grand Oberlin. »

« J'ai dit notre vie de famille si réelle, notre peuple économe et travailleur, les vaillants petits ménages dans les grandes cités, tels que l'étranger

ne les connaît pas et ne saurait les connaître, mais qu'il m'a été donné de voir en si grand nombre. J'ai parlé des paysans, des ouvriers ; fait un parallèle entre le Paris matinal, que les Français eux-mêmes connaissent si peu, et le Paris noctambule que l'étranger ne connaît que trop. »

De retour à Washington, et avant la conférence que Wagner, à la prière de Mme Roosevelt, fit en français, à la Maison-Blanche, sur *la France inconnue*, le président Roosevelt tint à présenter lui-même « son ami Wagner », dans une grande réunion publique. Il le fit en ces termes : « Ceci est la première fois et ce sera la dernière, que je présente, comme président des États-Unis, un orateur à une assemblée. Mais je suis trop heureux de le faire aujourd'hui, car s'il y a un livre que je souhaite voir lire par notre peuple entier, c'est *la Vie simple*, de Wagner. Wagner est un homme comme il y en a peu. »

Mais dans ce triomphe, dont l'humanité est si avare même pour les plus glorieux de ses enfants, savez-vous ce qui m'émeut le plus ? C'est cette simple note, jetée par Wagner sur son carnet, au sortir des acclamations passionnées :

Etre un homme consiste à réunir des qualités très contradictoires. En somme, c'est être ce que l'heure demande : tendre ou sévère, pliant ou inflexible, patient ou agressif. L'uniforme tendresse ne serait pas la bonté. Confiance ébranlée au premier choc du doute ou du malheur, vertu ébranlée au premier

choc de la tentation; et l'une n'est pas plus virile ni plus honorable que l'autre. Finirai-je par devenir ce que je désire depuis tant d'années, par dessus tout : *un homme* tout simplement ?

## III

Lorsque Wagner rentra en France, en décembre 1904, le pays se trouvait à la veille d'une crise très sérieuse, dont on ne pouvait prévoir les répercussions, heureuses ou néfastes. Je veux parler de la Séparation des Églises et de l'État. Bien que la Séparation fût conforme à leurs principes, les Églises réformées ne la désiraient pas dans le moment présent, et avaient toutes raisons d'en redouter les effets, si elles en jugeaient par l'esprit nettement antireligieux qui inspirait les premiers projets de loi. Par la suite, et grâce à des démarches presque exclusivement protestantes, des éléments plus équitables furent introduits dans le projet primitif. Et du jour où les dispositions nouvelles entrèrent dans la loi du pays, le protestantisme français s'y soumit loyalement, trouvant dans la libération que lui apportait la loi du 9 décembre 1905 une ample compensation aux épreuves d'une crise momentanée.

Pour entrer dans le nouveau régime avec des forces entières, il semblait à beaucoup de protestants qu'une large union des diverses tendances religieuses s'imposait. Ce vœu était trop conforme

aux aspirations des Églises dites libérales pour qu'elles ne se missent pas en devoir de contribuer à sa réalisation. Et au synode de Montpellier, avec une abnégation dont la source est à chercher évidemment dans l'Évangile, leurs représentants, parmi lesquels Wagner et le professeur Jean Réville, acceptèrent de disparaître, en tant qu'organisation particulière, pour rentrer, après un douloureux et long ostracisme, dans la famille protestante, enfin reconstituée. Comme preuve de leur sincérité, ces hommes élaborèrent une déclaration religieuse qui se taisait sur toutes les divergences dogmatiques, jusque-là si accusées, pour affirmer exclusivement leur attachement à l'Évangile et à la Réforme française, acceptant même de reconnaître dans la confession de foi de 1872 le symbole de l'Église réformée tout entière. Toutefois l'union, commandée par les nécessités vitales, ne put se consommer, ni à Orléans où se réunirent les Églises de droite, ni à Montpellier où se tint le synode libéral.

Devant cette perspective de schisme, à l'heure où toutes les circonstances prescrivaient la cohésion intime des efforts, les pasteurs Wilfred Monod, de Rouen, et Gounelle, de Roubaix, prirent l'initiative d'une réunion générale des Églises, pour chercher une nouvelle base d'entente, établie, non plus sur le terrain ecclésiastique, mais sur le terrain des expériences et des ambitions chrétiennes. La véritable unité, disaient les promoteurs

de cette assemblée, est à réaliser dans l'union des cœurs, dans une volonté commune de repentance morale, de réveil spirituel, de rénovation théologique et de réformes sociales.

Cette réunion eut lieu, le 24 octobre 1906, à Jarnac, petite cité charentaise.

Au matin de ce jour, Wagner, débarquant de Paris, se trouvait à Angoulême, attendant le train de correspondance. Comme il sortait de la gare, un collègue lui demanda où il allait. « Vers le soleil levant ! » répondit le prophète. Et sans doute, à ce moment, ignorait-il que, quelques heures après, par son moyen, le Dieu de la lumière allait faire lever son aube sur les hommes de bonnes volontés.

Arrivée au troisième jour de ses travaux, l'assemblée semblait hésitante et même divisée. D'anciens malentendus se redressaient, vivaces et durs, comme ces chaumes raides qui, dans les champs moissonnés, se relèvent sous le pas du promeneur. Wilfred Monod, Gounelle, avec des accents pathétiques, adjuraient leurs amis de ne pas rompre le pacte. Certains demandaient à réfléchir. Alors, sur ce mot, Wagner qui semblait plongé dans sa douleur, se leva et, dans une improvisation qui restera une des pages les plus émouvantes de nos annales religieuses, il chanta.

Car il n'y a pas d'autre mot pour caractériser ce discours, manifestement inspiré, où s'unissaient toutes les voix, celle de la tendresse et celle de la

sévérité, la supplication et le commandement, l'enthousiasme et la familiarité. Il chanta, et comme l'alouette semble de ses notes d'argent sonner la dispersion des brumes, cette voix emporta, dans sa flamme, toutes les préventions attardées :

« J'approuve Gounelle parce qu'il a poussé un cri de conscience ; nous devons prêter une oreille fraternelle à son scrupule et à sa douleur. Mais j'ai aussi mes trois mots à dire qui, j'espère, mettront les choses au point.

« Dans ma personne et dans mon expérience religieuse, je réunis depuis longtemps ce qui se combat et s'exclut dans notre protestantisme, et que nous venons de réunir aujourd'hui. En moi-même, j'ai déjà réalisé cette unité, dans la communion de Celui qui disait : « Je suis le cep et vous êtes les sarments. » J'ai été élevé dans l'orthodoxie ; j'ai bu son lait et il m'a réussi. Je ne frapperai pas le sein bienfaisant de ma vieille et bonne nourrice. Si, depuis lors, j'ai passé par d'autres chemins de l'expérience intérieure et de la vie, c'est pour arriver à reconnaître le même Évangile et la même inspiration, sous des formes diverses.

« Il m'a été donné de rencontrer bien des hommes, également chrétiens, qui se combattaient parce qu'ils ne se comprenaient pas ; j'arrivais à les concilier, en filtrant leurs pensées à travers mon âme.

« Dans l'esprit de Celui qui a dit : « Je suis la Vérité, » il y a un merveilleux pouvoir de réduire au

même dénominateur les fractions les plus diverses de l'humanité. Là où les calculs humains échouent et perdent leur pouvoir, si le grand Maître des âmes vient à passer, il réalise la promesse : il n'y aura qu'un seul berger et un seul troupeau.

« Nous sommes venus ici, disciples du même Sauveur, en qui Dieu habite dans sa plénitude. Fils du même Crucifié, nous avons tous la même passion pour l'éternel Vivant et l'éternel Contemporain, et la même foi en Lui. L'heure qui unit nos mains en un pacte cordial n'est pas une heure qui sonne au cadran d'une petite ville de province : c'est une heure éternelle.

« Nous l'avons lu et médité, votre émouvant ouvrage ! Il a réveillé en nous les plus vivantes, les plus mystérieuses expériences de la foi.

« A travers toutes les profondeurs de mon humanité, à travers l'héritage conquis en Golgotha, et les liens qui nous rattachent à Calvin et à Luther, je sens en cet instant circuler un courant généreux. Je sens remuer en moi les cendres des pères, redevenues vivaces. Venus de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, des horizons les plus opposés de la pensée, nous sommes réunis dans cette Assemblée, comme le sont en une fournaise des minerais divers, et, par la puissance du feu qui nous éprouve et mêle nos diverses terres, nous aboutissons à la synthèse. Du creuset où nous réunit l'amour et la douleur, coule brillant un seul métal, l'or pur de la doctrine chré-

tienne fondamentale, de la vie en laquelle nous communions. Il n'y a là ni surprise, ni hâte.

« Quand le fiancé et la fiancée paraissent au pied de l'autel, ils ont résolu d'avance la grande question. Ils ne discutent pas les articles du code civil, ils disent : « Oui ! » et mettent leur âme dans ce seul mot. Cela suffit. Qui pourrait les accuser de ne plus vouloir examiner des détails préalables ?

« Et moi, je veux me marier avec vous !

« Et ce n'est pas d'aujourd'hui, Gounelle ! que date ce désir. C'est une vieille affaire. Voilà des années que je tends les mains à des amis connus et inconnus. Aujourd'hui, l'alliance heureuse se consomme et se scelle. Ayons confiance !

« L'Invisible qui est au milieu de nous, plus puissant que tout ce qui est contre nous, préside lui-même à l'union, en garantit la sincérité et la durée.

« Écoutons le Christ nous dire : « Mes enfants, je « suis là ! » Ne craignez rien, croyez seulement ! »

Visiblement, l'esprit qui brûlait dans l'âme des vieux prophètes avait traversé cet homme qui, sans avoir conscience des hauteurs où il avait été mené, descendait de l'estrade, de son pas lourd et lent, tandis qu'une houle, autour de lui, soulevait les âmes frémissantes, et que des larmes, de repentir sans doute et de joie aussi, coulaient sur bien des joues.

Depuis, les sceptiques de carrière ont parfois raillé cette Pentecôte moderne. Il n'en reste pas moins pour les témoins de cette effusion dépouillée de toute morbidesse, qu'en cette heure la voix divine avait emprunté la voix de Wagner ; à la flamme de ce verbe toutes les vieilles animosités avaient fondu. Et un homme, non suspect cependant de sentimentalisme, Paul Stapfer, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, a pu légitimement écrire : « Au mois d'octobre 1906, il y eut à Jarnac une mémorable journée dont on n'a pas beaucoup parlé dans les salons, mais que l'avenir saluera comme la plus grande date, tout simplement, de l'histoire du protestantisme français. »

Nous avons tenu à citer dans son entier cette page, désormais fameuse. Mieux que toute autre chose, elle révèle la rigoureuse logique qui traverse toute la vie de Wagner, faisant de lui l'homme d'un amour et d'une idée. Elle est comme l'hymne triomphal où s'exprime toute l'âme d'un homme qui, depuis la jeunesse et à travers les vicissitudes d'une existence bien mouvementée, n'a voulu obstinément qu'une chose : l'unité. Elle permet de voir comment se sont organisées et réunies toutes les expériences de sa vie, comme autant de piliers destinés à porter, au bout de leur élan, ce dôme étincelant.

Aussi comprend-on que, lorsque fut fondée l'Union nationale des Églises réformées, Wagner

ait été choisi pour présider à ses destinées, à côté de Wilfred Monod. « Dans un domaine, a dit celui-ci, où pointes et clous, hameçons rouillés et fragments de verre hérissent trop souvent le sentier du pèlerin de la Jérusalem future, notre Wagner semait les fleurs à pleines mains et cueillait les bouquets par brassées ; dans les comités les plus arides, il tenait à la main le rameau d'une candeur exquise. »

Cette candeur, souverainement intelligente et pénétrée jusqu'au fond par une bonté magnifique, trouvait, pour s'exprimer, les mots les plus inattendus, les images les plus pittoresques, voire des boutades qui, soudain, détendaient les esprits et ensoleillaient la discussion. N'est-ce pas lui qui, interrompant un jour une ingrate séance financière, la main levée vers une fenêtre ouverte sur les jardins, disait, rayonnant d'une soudaine extase : « C'est charmant, on entend chanter les petits oiseaux ? » N'est-ce pas lui qui, d'un mot, arrêtait sur le seuil les velléités trop personnelles : « Nous avons tous, n'est-ce pas, nos projets, nos petits papiers ? Soyons prêts à les abandonner. Et si le Maître suprême déchire nos programmes, soyons disposés à lui dire : « Seigneur ! les morceaux en sont beaux, quand c'est toi qui les as faits. » N'est-ce pas lui encore qui s'écriait : « Les âmes ont extraordinairement faim de l'Évangile. Elles ont faim de bon pain, du pain qu'on fabrique tous les matins. Ne soyons pas des marchands de vieux croûtons. »

Quand Wagner parlait dans quelque église retirée de campagne, il trouvait parfois, dans l'armoire, une vieille robe pastorale, usée et sentant affreusement le renfermé. Wagner sortait alors, et, cueillant, à poignée, des plantes odoriférantes, il en bourrait ses poches. Puis il montait en chaire, enveloppé de ces senteurs champêtres. Tout Wagner est dans ce geste. Dans les enceintes les plus sévères, il a toujours apporté avec lui un parfum de printemps.

## IV

A Paris cependant, et toujours en marge de toute organisation ecclésiastique — « enferme-t-on, disait-il, le soleil dans un flacon de cristal ?» — Wagner poursuivait son œuvre missionnaire. Toutes les tribunes l'appelaient ; pas une campagne en faveur d'une cause méconnue qui ne sollicitât l'appui du « pasteur Wagner », ainsi qu'on le nommait couramment. Tous les publics le connaissaient et l'aimaient, et quand il apparaissait sur l'estrade, sanglé dans sa redingote de colonel en retraite, unanimement, la confiance des auditoires s'en allait vers lui en longues ovations. Alors il souriait, tout simplement, estimant la sympathie plus que la gloire et préférant s'entendre dire : *je vous aime* que *je vous admire*.

Et que disait-il à ces ouvriers, à ces intellec-

tuels, à toutes ces foules ardentes? Une seule chose, la même qu'il répétait, dimanche après dimanche, à ses fidèles du boulevard Beaumarchais, et qu'il se prêchait à lui-même, constamment : *Sois un homme*. Ces trois mots brefs résument toute son œuvre sociale, morale et religieuse, dont il a dit lui-même : « Je n'ai répété toute ma vie que des banalités ; mais le soleil et l'amour ne sont-ils pas les plus vieilles des banalités ? » Tous les livres de l'écrivain, tous les discours de ce maître du verbe, tous les actes de cet infatigable ouvrier se ramènent à ce programme : sois un homme. Réalise la vie vraie et juste ; deviens une puissance pour la Justice ; crois au labeur fécond, à la fuite utile des jours, à la sainte douleur libératrice. Et ce programme, il a voulu le graver dans la pierre, en inscrivant au fronton de son Église cette devise suggestive : *ici l'on enseigne l'Humanité*.

Insuffisante, la salle Beaumarchais l'était devenue depuis longtemps. La nécessité se faisait urgente d'offrir un cadre plus large à l'esprit qui attirait à lui tant d'âmes inquiètes.

« Si nous n'étions l'objet que d'une curiosité superficielle, nous pourrions nous mettre à l'abri en des conventicules privés, et jouir à portes closes du silence des cénacles. Mais ceux qui viennent chez nous, souvent de loin, sont des esprits sérieux, des âmes qui ont soif. Et ils reviennent pour boire encore à la source qu'ils ont une première fois goûtée. Notre devoir n'est donc pas de rester confinés dans le si-

lence des limites passées. Pouvoir oblige. Nous sommes capables de rendre des services à ce temps. Donc nous devons avoir recours aux meilleurs moyens de rendre ces services. Il nous vient plus d'auditeurs que nous n'avons de place à offrir ; créons de la place. De la place simplement, sans prétention et, préoccupés seulement que l'endroit où nous serons respire la dignité d'un lieu où l'on prie. Mais, même simple comme il convient à des disciples de la divine simplicité, le lieu de réunions qu'il nous faut demandera des sacrifices. Nos amis ont commencé à nous prouver, l'été dernier, qu'ils étaient prêts à faire ces sacrifices. Tous n'ont pas encore répondu. Il en manque même un grand nombre. Et nous tenons à ce que tous ceux qui viennent à nos réunions se joignent à l'effort tenté pour leur offrir un plus vaste local. Le récent voyage du pasteur aux États-Unis a suscité là-bas de nouveaux amis à la cause que nous représentons. Il a été compris, et il sera compris, de plus en plus, que nous représentons plus qu'un simple coin du monde. Il se fait ici un labeur d'un intérêt universsl : la preuve en est faite. Nous pouvons donc espérer que bientôt les moyens nécessaires à notre nouvelle installation seront prêts, offerts par l'effort commun de nos amis des deux côtés de l'Océan. Pour nous, soyons fermes seulement et fidèles à notre large et lumineux idéal.

L'œuvre avait, depuis vingt-cinq ans, une racine locale dans le quartier de la Bastille, et cette raison engageait à ne pas chercher trop loin l'emplacement nouveau. On le trouva, dans une rue joi-

gnant le boulevard Beaumarchais au boulevard Richard-Lenoir, la rue Daval, aujourd'hui, en vertu d'un arrêté préfectoral du 11 juillet 1924, rue du Pasteur-Wagner. Pour bâtir la maison, qui devait devenir le centre d'une activité agrandie, les amis de France réunirent la plus grande partie des fonds; d'Amérique parvint une somme de 85.000 francs.

Pendant que se poursuivaient les pourparlers d'acquisition et que s'organisaient les travaux, Wagner continuait ses prédications à la salle Beaumarchais. Quand on les a entendus, on ne peut oublier les discours de cette époque : *les Sarcleurs*, *Suis-moi*, *la Marche à la Vie*, *le Sel qui perd sa saveur*, etc. Il semblait qu'avant de quitter la bonne salle, témoin de ses obscurs débuts, Wagner voulût ramasser toutes les ressources de son génie et fournir le gage des perfectionnements à venir.

Le 8 juillet 1906 enfin, dans une atmosphère d'émotion facile à comprendre, Wagner monta pour la dernière fois dans la chaire du boulevard Beaumarchais. Cédant à un naturel retour du cœur vers le passé, il choisit la même parole qu'en 1892, quand il dut quitter la chambre haute des Arquebusiers; et, avec des raisons plus fortes qu'alors, il se laissa porter par son texte : *l'Éternel était dans ce lieu.*

Les accents de cette voix sonnent encore à nos oreilles :

« Nous mettons au premier rang ce qui unit les hommes et nous mettons au second rang ce qui les divise, à moins que nous ne trouvions possible et juste de l'oublier complètement. Nous cherchons à convertir tous les hommes à *l'humanité supérieure*. C'est là la meilleure façon de les convertir à Dieu. Et lorsque Jean le Baptiste et lorsque le Christ et ses disciples vous disent : *Convertissez-vous*, cela veut dire uniquement : *de toutes vos étroitesses*. Convertissez-vous au grand amour des frères ; de toutes vos misères, tournez-vous vers les grandes richesses de Dieu, les sources mystérieuses et vivifiantes de la vie vraie. Nous prêchons, avec l'esprit de Jésus, avec son libre et large Évangile qui n'exclut ni ne méprise personne, tout l'inépuisable patrimoine amassé sur la terre par les hommes de bonne volonté.

« C'est là ce que nous enseignons aux enfants. C'est pour cette splendeur de vie rayonnant autour des pas du Fils de l'Homme, que nous voulons enflammer la jeunesse. C'est cette puissance de Dieu que nous voulons offrir comme secours aux écrasés et aux affligés, comme viatique aux mourants, comme ciment fraternel à tous.

« Tout l'avenir religieux de l'Humanité tient dans ce programme, où tout son passé converge d'autre part. Nous sommes des croyants que le souffle des plus pures traditions emporte vers le plus radieux avenir. Ce que nous voulons, prêchons, faisons,

n'est contre personne; c'est pour le bien de tous. Et, pour le marquer vigoureusement, nous appellerons notre nouvelle maison *le Foyer de l'Ame*. Ce sera dire à chacun : « Qui que tu sois, frère et passant, paix sur toi, paix sur l'inconnue divine qui se cache sous la bure de ta souffrante humanité ! Entre ici ; tu ne seras l'hôte d'aucune famille étroite, mais celui de toute la grande famille militante et blessée, battue, mais invincible; tu seras l'hôte de Dieu et ton âme sera chez elle ! »

LE FOYER DE L'ARC

## CHAPITRE XI

# LE FOYER DE L'ÂME

(1907-1914)

Le Foyer de l'Âme : quelle désignation pour une église ! Nom dans lequel se rejoignent ce que l'homme, pèlerin inquiet sur les routes changeantes d'ici-bas, possède de plus stable : le foyer, et ce qui, dans cet être multiple, le rattache à Dieu et à l'humanité, par delà toutes les distinctions de surface : l'Âme.

Le Foyer, qui ne serait pas sans les saintes traditions du passé, mais qui cesserait d'être 'il ne renouvelait pas le patrimoine ancien pour le transmettre, agrandi encore, aux mains des nouveaux venus. Et l'Âme, qui est l'homme vrai, sous le masque des apparences, l'âme identique à elle-même sous toutes les latitudes, qui pleure et qui espère, dont la voix est trop souvent couverte par nos clameurs, et qui finit parfois, à force d'être délaissée, par définitivement s'endormir. « Nous

oublions l'inconnue divine qui est au fond de notre être. Elle a le dernier rang ; on n'en parle pas ; elle ne se mêle ni aux discours, ni aux actions. C'est pour cela que notre vie est sans chaleur, sans beauté, nos croyances sont inefficaces, et notre art, malgré ses merveilleux artifices, se traîne avec des ailes brisées. »

Le dimanche 17 mars 1907, quand, assisté du vénérable doyen Jalabert et de l'ami des bons et des mauvais jours, le pasteur Roberty, Wagner inaugura le Foyer de l'Âme, il toucha de la main le fruit de ses longues peines :

« Je salue cette heure. Nous l'avons attendue ; nous la vivons. Reconnaissant, ému, heureux, je parais au milieu de vous, l'âme pleine d'un hymne de joie et de reconnaissance pour l'Éternel vivant, fort dans notre faiblesse, pour l'Éternel qui sèche les larmes, en qui est notre espérance. »

La réalité dépassait le rêve. Pouvait-il se douter, le jeune pasteur qui, en 1882, débarquait à Paris pour entreprendre une œuvre obscure d'évangélisation, privé de tout appui officiel, que, vingt-cinq ans après, il édifierait ce bâtiment de six étages, en plein Paris laborieux ? Avec cette spontanéité de cœur, qui était une des caractéristiques les plus touchantes de son génie, Wagner parcourait la vaste maison : le temple spacieux offrant mille places assises et disposé pour accueillir douze cents auditeurs ; le dispen-

saire médical et ses pièces attenantes, qui, par les soins d'une famille amie, devaient perpétuer le souvenir d'un cher enfant disparu ; la salle de conférences, avec ses bibliothèques et sa terrasse fleurie, dominant le boulevard ; les bureaux et les appartements, vastes et ensoleillés ; et, là-haut, à ciel ouvert, une sorte d'observatoire d'où la vue embrassait, en un large demi-cercle, la ville, tumultueuse comme un océan.

Dès le premier dimanche, la foule se pressa dans le nouveau lieu de culte. Et c'était un spectacle unique que de voir, mêlés entre eux, tant d'hommes divers, de toutes classes et de toutes religions. On reconnaissait des universitaires éminents, d'anciens ministres, des académiciens, des médecins célèbres, modestement assis à côté des bourgeois et des hommes du peuple. On eût dit, devant cette cohésion, que quelque chose rayonnait des murs de cette maison, réduisant les disparates et réalisant, en petit, l'unification de l'humaine famille. Ce spectacle, à lui seul, était un enseignement, la démonstration de la puissance réconciliatrice de l'Évangile.

Dans cette activité multiple, une très grande part, sinon la plus grande, était donnée à la jeunesse. A mesure que venaient les années, le cœur de Wagner se sentait davantage près du cœur de l'adolescence et de l'enfance. Il comprenait les jeunes, parce qu'il n'avait rien renié, pour lui-même, des rêves de la vingtième année et que ses

peines ne lui étaient pas devenues étrangères. Aussi ses cours d'instruction religieuse et, surtout, ses écoles du dimanche, vrais jardins de Dieu, étaient-ils fréquentés autant par les grands que par les petits. Le plus morose ne pouvait s'empêcher de se mettre à l'unisson de cet homme, pour qui disparaissaient tous autres soucis, y compris celui de la « respectabilité », devant le souci qui le possédait tout entier « d'enlever le morceau », ainsi qu'il aimait à dire. L'orateur, surtout l'orateur scolaire, ne pouvait être qu'homme d'action, et les gestes les plus inattendus, la mimique la plus expressive et les accents de voix les plus imitatifs, du moment qu'ils pouvaient illustrer la leçon et aider à sa pénétration, ne devaient être repoussés « sous aucun prétexte de grande personne ». A un personnage gourmé qui lui parlait de « clowneries », Wagner répondait gravement : « Je tiens le clown pour l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité ; l'homme qui nous fait rire pour nous instruire mérite mieux que le Panthéon. »

Cette sincérité, on la trouve exposée dans les conseils qu'il a donnés aux éducateurs, au cours de leçons types, qui sont encore vivantes dans le souvenir des amis de l'enseignement. « La plupart des professeurs croient que, pour enseigner la morale, il est nécessaire de se composer un visage grave, sévère, et de mettre sa voix à l'unisson comme si elle sortait du fond d'un ton-

neau. Tout de suite, les enfants entrent en défiance ; ils rentrent la tête dans les épaules, comme quand il va tomber une averse, ouvrent une sorte de parapluie moral que vous ne voyez pas, mais qui est très réel... et attendent que ce soit fini. »

Mettant en pratique ces conseils, jusque dans l'enseignement religieux, Wagner a ainsi substitué à la méthode traditionnelle un enseignement vivant, dont les hardiesses ne laissaient pas de faire frémir les graves personnages. Il ne craignait pas d'apporter avec lui des arguments *ad hominem ;* tantôt il déployait, comme un drapeau, un vieux torchon, et partait de lui pour chanter la beauté méconnue des serviteurs modestes et indispensables ; tantôt il posait devant lui un verre qu'il sucrait avec lenteur et démontrait péremptoirement, en y faisant goûter les enfants, que Dieu est dans le monde comme le sucre dans l'eau : « on ne le voit pas, mais on le goûte ». Tantôt encore, il posait sur la table un rameau fleuri, un œuf et une pierre, ou une boîte, ouverte précautionneusement, contenant une épouvantable araignée qui se chargeait de recommander au jeune auditoire « de ne pas juger les gens sur la mine ».

Quelquefois, disait-il à une assemblée d'instituteurs, je fais même un peu la bête, quand cela devient tout à fait sérieux. C'est alors précisément qu'il faut s'aider du sourire. Non pas que je sois de ces gens qui veulent éviter toute peine aux enfants...

Quelqu'un a écrit que, si on évitait toujours de mordre sur des choses un peu dures, on finirait par ne plus avoir de dents. Les dents disparaîtraient, parce qu'on n'en aurait plus besoin ; ainsi la force disparaît quand on ne l'exerce plus... Arrière donc, une éducation consistant à toujours faire de la petite pâtée aux enfants afin qu'ils n'aient qu'à ouvrir le bec. Non, il faut qu'ils gagnent leur pain à la sueur de leur front et la première chose qu'il convient de savoir, c'est que la vie n'est pas un amusement. Cependant, il faut que les enfants rient, sans cela ce serait la fin du monde. C'est quand ils rient qu'ils sont le plus susceptibles de comprendre ; c'est à la faveur du sourire qu'il est bon de prêcher la splendeur du bien, sans figure grave, sévère, sans, comme a dit notre Montaigne, leur présenter *une trogne trop impérieusement magistrale.*

Et ailleurs :

Celui qui enseignerait la vie avec une figure morose n'aurait jamais rien compris à son bel équilibre, où tout vient à son heure et à sa place. Les ombres sont nécessaires à la beauté du tableau ; le soleil ne l'est pas moins. La nuit a ses étoiles, la montagne, ses fleurs, l'océan, son miroitement infini et la vérité, son sourire. Au fond, rien n'est plus positif que l'impalpable lumière : le sourire, c'est de la lumière. Il faut en répandre assez sur le matin des jours pour en envoyer jusqu'au soir le bienfaisant reflet. Il faut que les contours stricts de la réalité

apparaissent revêtus de cette gaze lumineuse, que les enfants et les poètes ont toujours aimée.

Un tel pédagogue, que l'on savait par ailleurs parfaitement dépouillé de toute arrière-pensée particulariste, les chefs de notre enseignement primaire voulurent se l'attacher. Wagner a toujours aimé l'école primaire, l'école laïque et l'a toujours ardemment défendue. Ayant conservé vivace en lui le souvenir de ses années d'écolier, lié avec d'innombrables maîtres dont il aimait l'esprit d'absolu désintéressement, il ne pouvait comprendre les violentes attaques dont, en certains milieux, l'école laïque était l'objet.

En 1891, déjà, il écrivait ces lignes :

Il y a des institutions qui rappellent le vieux bouc émissaire qu'Israël chargeait de toutes les iniquités et qui, lorsqu'enfin il s'échappait de leurs mains, maudit, roué de coups, s'enfonçait au désert, ayant derrière lui, pour l'aiguillonner dans sa course à mort, l'horrible écho des clameurs et des imprécations de tout un peuple. *L'école laïque est de ce nombre.* Dans certaines bouches, son nom sonne à peu près comme école diabolique. Pour eux, l'école laïque est l'antichambre du bagne. Au lieu d'y prier, les maîtres, sans doute, y jurent et, dans leurs fameuses leçons de choses, ils doivent enseigner à la jeunesse de véritables abominations.

Voici ce que je pense sur ce sujet. L'école laïque est un des coins du monde où l'on a fait sans bruit

le plus de bonne besogne depuis vingt ans. Elle est le véritable organe de l'éducation nationale, l'intermédiaire modeste, mais d'une portée incalculable, entre les sommets où s'élabore la pensée moderne, et le peuple. Par sa base large, le nombre des individus auxquels elle s'adresse, elle est une grande puissance. Le souci que notre époque a apporté à l'école populaire sera un de ses mérites aux yeux de la postérité.

Aussi, dès 1902, Wagner, à la demande d'hommes comme Ferdinand Buisson et Louis Liard, accepta-t-il de collaborer régulièrement au *Manuel général de l'Instruction primaire*, édité par la librairie Hachette.

Jusqu'alors, il n'avait presque rien écrit pour les enfants. Mais la simplicité de son langage, sa façon primesautière de traiter les questions et son étonnante capacité d'imagination, faisaient espérer qu'il réussirait dans cette branche nouvelle d'activité littéraire. Le fait que vingt-cinq mille écoles sont abonnées au Manuel général était d'ailleurs de nature à encourager celui auquel ces leçons de morale étaient demandées. Si, par chacune de ces écoles, l'enseignement donné finissait par arriver à vingt élèves seulement, cela faisait un chiffre de cinq cent mille auditeurs. Quelle plus large tribune pouvait-on offrir à un homme qui aime son pays et la jeunesse, et ne cherche qu'à les bien servir l'un et l'autre ?

Wagner se mit donc à l'œuvre, et, dans cette

province nouvelle, remporta immédiatement le plus grand succès, sans doute, de sa carrière.

Pendant quinze ans, Wagner fut ainsi en contact avec plusieurs centaines de milliers d'enfants, auxquels il a enseigné la vie bonne, la vie vraie, la vie secourable. Il a véritablement pétri, de ses robustes mains, le cœur de la jeune France, dans lequel il s'essayait à fortifier le caractère d'une part, et la bienveillance de l'autre.

Ces incomparables leçons paraissaient ensuite en volumes, qui sont de véritables mines pour les parents et pour les éducateurs. Ce furent successivement : *Pour les petits et pour les grands* (1907) ; *A travers les choses et les hommes* (1909) ; *Par le sourire* (1910) et *A travers le prisme du temps* (1912). Il est bien regrettable que les leçons rédigées pour l'année 1912-1913 sur des proverbes courants, n'aient pas été recueillies de même.

Le retentissement de cet enseignement aéré, plein de soleil et de salubre réalisme, fut tel auprès des maîtres qu'en 1908, au Congrès universel de l'Enseignement moral à Londres, Wagner fut choisi par les autorités universitaires de son pays, pour donner, du haut de cette tribune internationale, la leçon-type française.

A son retour, la Sorbonne lui ouvrit ses portes, et ce fut devant des centaines d'instituteurs et d'institutrices, pressés dans l'amphithéâtre Richelieu, que le pasteur Wagner, à intervalles régu-

liers, expliqua, en l'illustrant, sa méthode d'enseignement moral et son but :

Les hommes ont appris à traiter les bêtes, les plantes, les machines; les substances chimiques, selon ce que réclame la nature de chacune ; mais ils sont paresseux à apprendre la science de se traiter entre eux. Le moindre musicien n'essaiera jamais de jouer du violon comme on joue d'une flûte ; mais s'il vient à s'occuper de ses semblables, il oublie complètement que chacun demande à être compris et abordé selon son caractère et son individualité. Nous sondons le fond des mers et scrutons les astres, mais l'homme demeure un mystère pour nous. De toutes les sciences, la plus nécessaire est de se connaître soi-même et de connaître ses semblables. Il est intéressant de bien élever les poulains, les veaux, les moutons et la volaille. Il est profitable de soigner les champs selon ce qu'exige le sol. Mais si l'homme ne connaît pas l'homme et la façon de vivre avec lui, afin d'arriver aux meilleurs résultats, toute notre organisation pèche par la base. Conquérir la terre, les mers, l'air lui-même, ce n'est que de l'enfantillage, si l'homme ne conquiert pas l'homme, s'il ne parvient pas à s'assurer la bonne volonté de son semblable, chair de sa chair, os de ses os. Et lors même que nous aurions tous les moyens de communication les plus rapides pour nous rejoindre et nous parler d'un bout du monde à l'autre, à quoi cela nous servira-t-il, si nous ne possédons pas le secret de nous entendre, d'agir favorablement les uns sur les autres ?

Cet art de se concilier les hommes, de transformer même les ennemis en amis, Wagner l'avait depuis longtemps pratiqué en maître. Voici, à ce sujet, une anecdote caractéristique. C'était à la salle Beaumarchais. Au moment où Wagner allait monter en chaire, un cornet à piston retentit à l'étage immédiatement supérieur. Impossible de lutter contre une pareille concurrence. Wagner envoya donc quelqu'un pour prier le mélomane de remettre à une heure plus propice ses exercices musicaux. Comment s'y prit le député ? Très mal sans doute, car il revint bientôt, fort penaud, en disant : il n'y a rien à faire avec ce butor. Et le piston de corner à faire trembler les vitres.

Wagner y alla lui-même, et, après avoir fort discrètement sonné, se trouvant en présence de l'artiste : « Monsieur mon concitoyen, dit-il, avec une bonne figure souriante, je suis bien fâché de vous déranger, mais vous m'excuserez quand vous saurez la raison. Vous jouez du cornet à piston fort agréablement ; moi aussi je suis une sorte de musicien ; nous sommes donc collègues. — Et de quel instrument jouez-vous ? — De ceci, Monsieur, répondit Wagner en montrant sa bouche ; et justement, je dois donner une audition dans la salle d'en bas, mais votre trompette est plus forte que la mienne ; je ne pourrai jamais lutter. — Alors il vous serait agréable que je cesse de jouer ? — Si cela ne vous contrarie pas trop, oui, et vous rendriez service à plusieurs centaines de per-

sonnes. — Soyez sans inquiétude, Monsieur, on va vous contenter, on n'est pas des sauvages, mais on aime qu'on vous demande les choses poliment. »

II

Dirons-nous un mot maintenant du soin qu'apportait Wagner à résoudre les difficultés que, de tous les points de la France, et de l'étranger même, on venait lui soumettre ? Il s'est comparé lui-même à l'humble artisan ambulant qui s'en va, criant par les rues : « Je raccommode la faïence et la porcelaine ». Et quelle porcelaine plus délicate, plus fragile que le cœur humain ! Quel art ne faut-il pas, quelle main experte et douce pour arrêter la fêlure, reconstituer en un ensemble les pauvres tessons, réconcilier des époux brouillés ou des adversaires ! En son cabinet du Foyer de l'Âme, les cœurs blessés venaient, en dolente foule, trouver Wagner, l'homme fort et bon, dont ils sentaient qu'une poignée de main seulement leur communiquerait la vigueur et la chaleur de vie. Pierre Loti s'y rendit un jour, si triste, si désabusé, que Wagner resta longtemps silencieux devant l'écrasement de cet homme ; toute sa vie, il avait promené sa douloureuse nostalgie, sous les cieux les plus divers et maintenant, au terme de ses chemins, il aboutissait à cette petite chambre où, tendrement, un homme qui, lui aussi, avait beaucoup souffert, raccommodait les cœurs brisés et relevait les courages abattus.

La plus grande partie de sa correspondance était consacrée à ces blessés d'âme, dont la majorité lui était personnellement inconnue. Si l'on pouvait réunir, de tous les coins du monde, cette correspondance consolatrice, quel livre ne ferait-on pas sur l'art de traiter la douleur ! Lettres à une jeune fille sur le mariage mixte, à un jeune homme tombé, à un catéchumène sur le danger des affirmations religieuses trop péremptoires ; conseils à une personne mise à mal par des lectures négatives et de mauvaises digestions intellectuelles ; consultations sur des cas de divorce, sur les doutes de l'esprit devant la tombe : tout l'univers des peines humaines a été exploré par ce directeur de consciences. La discrétion, obligée en un domaine aussi sacré, ne nous permet pas de donner ici des extraits de cette correspondance.

Voici du moins une lettre à une personne inconnue, qui lui avait demandé un message pour les mauvais jours, et qui permettra de se faire une idée de ce ministère de la pitié réparatrice :

... La vie, chère amie inconnue, est un problème différent pour chacun de nous. Essayer de résoudre ce problème est notre tâche la plus importante. Heureusement nous ne sommes pas seuls devant ce problème. Toujours quelque âme affectueuse nous reste et, même dans une lecture solitaire, il peut être offert une compagnie à notre souffrance. Et par delà les présences humaines et les pensées fraternelles qui

nous soutiennent, il y a l'invisible et sûre présence de Dieu qui connaît chacun mieux que nous ne pouvons nous connaître nous-mêmes, qui nous comprend, souffre de nos misères et veut nous aider à les porter. Il sait ce que nous ignorons et il nous aime. Devant les douleurs inexpliquées et les ténèbres où nos regards se troublent, réfugions-nous dans les bras du Père. Ne disons pas que c'est lui qui nous afflige. Disons-lui que nous sommes malheureux et que nous venons à lui pour être consolés. Avec un esprit de confiance et de bonté, mêlé à nos misères de tous les jours, nous arrivons à nous sentir nous-mêmes éclairés et soulagés. Et, chose mystérieuse et sublime, nous devenons, tout en souffrant, une source de réconfort pour les autres... Je vous souhaite de tout mon cœur que, dans les moments les plus pénibles, une voix murmure à votre oreille les paroles de Jésus : Je vous donne ma paix. Dans la sainte fraternité des peines et de l'espérance, je vous adresse ce salut respectueux, avec un rayon de soleil, venu du monde de l'immortelle Lumière.

A l'une de ses plus chères amies, tenue loin de lui par un mal affreux, Wagner écrivait ces mots, suivis d'une prière :

Je viens m'asseoir un peu auprès de votre lit pour vous tenir compagnie. Depuis mon départ, j'ai partout pensé à vous, en chemin de fer comme ici, pendant mes promenades. Je vois votre figure à la même place, sur l'oreiller, et j'essaie de deviner vos pensées, pauvre chère amie si patiente et si éprouvée... J'ai

pensé à vous dimanche, pendant la prière et en faisant mon dernier sermon de cette série. Le texte était : Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. J'ai parlé du besoin qu'a chacun de nous d'un compagnon fidèle qui reste là, toujours, qui reste même en s'en allant. L'esprit que Jésus nous a laissé peut être ce compagnon. Ne pensons pas à Jésus comme à une haute personnalité, confinant à la divinité, quoiqu'il le soit en effet ; mais pensons à lui comme à un esprit familier et fidèle qui se fait homme avec nous et s'attache à notre destinée dans tous ses humbles détails. Partout où des âmes essaient de vivre dans cet esprit de bonté pour les hommes et de confiance en Dieu, cet esprit est là, au milieu d'elles, et les soutient. Il travaille avec les valides, il s'assied près des malades, il reste près de ceux qui vont mourir, même lorsque dans leur faiblesse ils ne se connaissent plus eux-mêmes. Enfin, il est le compagnon de tous nos travaux et de toutes nos douleurs, comme de nos espérances.

Quand l'horizon s'assombrit et que la vie semble s'obscurcir et se voiler, disons-lui :

Reste avec nous, Compagnon invisible qui partages nos destinées. Fais sentir à nos âmes ta présence qui apaise les cœurs. Vois notre misère, à laquelle nous ne comprenons rien. Tu as pitié de nous, rien n'est plus certain à notre âme. Tu sais ce que nous endurons et tu nous fortifieras, heure après heure. Nous ne sommes ni seuls ni oubliés ; ton regard est sur nous et nous guide. Chef aimé qui souffris le premier, aide-nous à souffrir en silence jusqu'à l'heure des délivrances et de la victoire. A toi nos âmes pour toujours.

A travers cette humanité douloureuse et pécheresse qui venait à lui, devinant d'instinct qu'un peu de la miséricorde divine qui remplissait l'âme du Christ était dans cet humble pasteur, Wagner avait entrevu des splendeurs que ne peuvent soupçonner les durs aux jugements massifs, les pessimistes de carrière et les pharisiens. Et c'est un chant d'adoration qui monte alors à ses lèvres :

Je demeure frappé de la beauté de l'humanité. Que de braves gens partout, bienveillants, simples, conciliants, patients, cléments, courageux, dévoués. Ils sont une infime minorité, dites-vous. Et quand bien même ce serait exact, je veux qu'un seul chef-d'œuvre me console d'un million de croûtes. Mais nous avons tort de dire que le bien est un gibier rare. Sachez mieux le découvrir. A la vérité, les héros inconnus sont légion. J'ai vu tant de beauté divine sous la pauvre bure humaine, tant de droiture et de pureté parmi les souillures, tant de sincérité parmi les roublardises et les habiletés, tant de pardon sous les injures, tant de souriante énergie dans les pires infortunes, que ce n'est plus dans l'attitude d'un homme debout que j'admire. J'adore, prosterné au sanctuaire, et j'ai positivement vu Dieu ; je l'ai rencontré, les pieds dans nos poussières, les mains à nos labeurs, le cœur dans nos pauvres et fidèles amours, plus forts que la tombe !

## III

Regardons maintenant à l'âme d'où montaient ces grandes flammes, et, pour cela, reprenons les carnets intimes que Wagner a continués jusqu'à sa mort, sans trouver, dans ses occupations accrues, de motif pour renoncer à s'interroger lui-même. De même que les laves refroidies décèlent toujours les ardeurs de leur origine, ces pensées, matérialisées par l'écriture, portent en elles la passion qui brûlait dans ce grand cœur.

A mesure que s'augmente la vie extérieure, Wagner semble vouloir se fortifier davantage dans la vie intérieure ; à mesure que le succès vient lui offrir ses coupes capiteuses, il s'efforce de se confirmer davantage dans la simplicité et l'humilité.

Quels signes avant-coureurs présageaient à Wagner sa fin prochaine ? Depuis quelque temps d'inquiétantes palpitations l'arrêtaient subitement, à table, en visite, en promenade. Ce cœur, qui avait tant battu pour les autres, semblait se refuser désormais. Est-ce à ces manifestations d'usure que pensait Wagner, lorsqu'il écrivait, l'année même de l'inauguration du Foyer de l'Âme, ces lignes pleines d'un filial abandon ?

A partir d'aujourd'hui, je veux m'efforcer d'avoir un esprit joyeux, toujours, quoiqu'il arrive, en pensant que tu m'as fait la grâce d'être de ton monde et que tu gouvernes vers les accomplissements inouïs

auxquels nous aurons notre part, quel que soit notre sort transitoire.

Père, tu connais ce que j'ignore. Tu sais quel est le terme de mes jours. Je voudrais te servir longtemps encore dans ce monde où ta volonté nous a tracé notre carrière. Mais qui connaît les limites où s'arrête sa force? Certains avertissements semblent m'être donnés. Serait-ce déjà le soir? Et ce Foyer de l'Âme, que l'effort réuni de mes amis achève, ne verra-t-il pas mon activité se déployer dans un cadre nouveau et plus favorable? Question troublante. Pourquoi faut-il que je me la pose? N'est-ce pas un manque de confiance que de se demander ce que sera le lendemain? Quel qu'il soit, ne faut-il pas que, par ta grâce et ta force, il contribue à notre bien? Je voudrais être plus confiant, plus enfant et plus patient aussi. Mon âme est dans les crépuscules. C'est un temps de crise et d'épreuve. Tiens-toi près de moi, ô Père de tous les jours. Pourvu que tu sois là, compagnon aimé, témoin éternel! Vivre et mourir, marcher et s'arrêter, souffrir et être heureux, tout est bon si c'est avec toi que nous y allons. Étends sur moi ta main puissante et délivre-moi des misères qui proviennent du manque de foi. Fortifie mon homme intérieur pour que je puisse fortifier les autres et être un refuge, que j'agisse ou que je souffre, que je parle ou me taise, que je reste ou que je parte.

En août de la même année, comme Wagner se trouvait en vacances à Schaffhouse, le *Journal* atteste la même attitude d'énergie confiante et d'humilité :

Nuit de bourrasque, mauvais temps. J'ouvre la fenêtre. Les bateaux qui remorquent les trains de marchandises sur le lac de Constance sont déjà à l'œuvre. La vaillance est la meilleure prédication du courage. Je suis le Dieu tout-puissant ! Marche *durch Dick und Dünn.*

... 28 août. Petite promenade le soir. Sorti triste, revenu fortifié. Ai pensé à saint Paul qui a tant travaillé en souffrant. Que de perles tombées comme fruit de cette belle vie sacrifiée ! Certes, ce n'était pas lui, mais un rayon du Maître l'a touché, et avec quel bonheur il s'est donné !

30 août. Compare ton sort à celui de plusieurs qui ont l'existence dure ou même terrible, et se tiennent bien, sans pourtant avoir cette grande lumière de la Foi qui te soutient.

Et rentre en toi-même, humilié et réconforté. De quoi manquerais-tu si ceux-là peuvent lutter ? Relève-toi et marche, homme des préoccupations stériles et du souci qui te déshonore. Que devant le malade qui prend son mal en patience, le pauvre qui se contente et s'efface, le petit soldat qui marche et cherche à s'égayer les jours mauvais, le chrétien plaintif soit confondu.

De plus en plus convaincu que l'heure n'était plus lointaine où, selon ses propres expressions, « le congé serait donné à sa rude carrière de soldat », Wagner prit toutes les mesures désirables pour garantir l'avenir de ce Foyer de l'Âme, édifié sur tant de labeurs.

Ecrire une sorte de charte pour l'avenir de la maison et y déposer ma volonté, qu'on respectera par souvenir pour moi et par tradition et par obligation.

Il s'assure la collaboration d'un jeune pasteur à qui, en d'inoubliables entretiens, il ouvre son cœur avec une émouvante simplicité, l'initiant à toutes les provinces de l'activité pastorale, adoucissant toujours, par une bonne parole, l'amertume des premières expériences. « Il vaut mieux manger son pain noir avant son pain blanc ; cela vous fera les dents et l'estomac. » Le 21 novembre 1909, jour de la consécration de ce jeune homme, il note dans son *Journal* cette prière :

O Père, tu ne m'as pas abandonné. Prends-nous dans ta main, tels que nous sommes et pour toujours. Que savons-nous ? Seul ton amour nous garantit toutes choses. Nous sentir à toi est notre paix. Donne ta bénédiction à cet acte et à tout ce qui s'en suivra.

Comme ceux qui se sentent menacés et veulent, avant les ombres du soir, engranger leurs gerbes, Wagner se hâte.

Il entreprend en France de longues tournées, jetant, de sa large main, dans tous les sillons à lui ouverts, son pur froment d'âme. Il est à Saint-Quentin et à Rouen, dans l'Ardèche et à Bordeaux, dans le Midi et en Charente, à Clermont-Ferrand et à Genève. Partout, il entre en contact

avec des auditoires immenses, s'adaptant merveilleusement à eux et se trouvant aussi à l'aise devant des montagnards de la Lozère que devant l'élite intellectuelle de Lyon ou de Paris. Indistinctement à tous, il prêche la vie bonne et utile, la bonne humeur, puissance sociale de premier ordre.

A Paris, il collabore activement à *l'Union des libres penseurs et des libres croyants*, récemment fondée par Hyacinthe Loyson, Gabriel Séailles, Frédéric Passy et Ferdinand Buisson ; c'est dans cette enceinte, si large et si vibrante, qu'il donna sa célèbre conférence sur *les Péchés des parents*. Il parle également à *la Ligue des Droits de l'homme*, où, en 1908, dans une mémorable conférence avec Ferdinand Buisson, il opposa une ferme et respectueuse fin de non-recevoir à l'invitation qui lui était faite de se joindre au mouvement socialiste :

Quant à la déclaration socialiste que nous venons d'entendre, avec la franchise que l'amitié réclame, je résume ainsi les réflexions qu'elle me suggère. Pour remplacer un état social par un autre, meilleur et plus juste, il ne suffit pas d'avoir le sentiment très vif des misères présentes. Il faut un esprit de dévouement et de sacrifice. Cet esprit, la religion digne de ce nom a toujours eu pour but de le cultiver. Ne repoussons pas sa collaboration, sous peine de nous appauvrir. Plus j'observe la vie, plus je discerne très nettement deux espèces de socialisme. L'un, tout en revendications, est très disposé à réclamer une part du bien des

autres. C'est l'espèce vulgaire. L'autre espèce se distingue à ce signe : elle aspire à partager son propre bien avec les autres. C'est l'espèce supérieure. Rarement on a désigné choses plus dissemblables d'un seul et même nom.

Au Foyer de l'Âme, enfin, à son auditoire toujours compact, il rompt chaque dimanche le pain de l'esprit, interprétant la vie à la lumière de l'Évangile et s'efforçant toujours, par la simplicité voulue de la forme, de laisser aux grandes vérités, qui dominent les fluctuations de l'existence, leur relief éternel. Plusieurs volumes prolongent l'écho de ces bienfaisants entretiens :

*Par la loi vers la liberté*, série de discours sur la conquête de la liberté morale et politique par le gouvernement et la discipline de soi-même (1907) ; *En écoutant le Maître* (1910) ; *Ce qu'il faudra toujours* (1911) ; *N'oublie pas* (1913) ; *Le Bon Samaritain* (1914). Mais les livres peuvent-ils fixer le timbre inoubliable de cette grande voix ?

Elle était devenue, semble-t-il, moins familière et plus grave, comme si elle voulait se préparer à interpréter bientôt des émotions d'un ordre plus sévère ; la fougue de jadis, endiguée par une discipline longuement cultivée, devenait plus intérieure aussi, préférant, eût-on dit, le rayonnement aux tumultueuses poussées ; mais, ainsi contenue, cette voix était à ce point chargée d'harmoniques, que, dans ce grand auditoire, il ne se trouvait pas une

âme en qui elle n'éveillât un accord profond et prolongé.

Une activité aussi vaste et aussi féconde n'avait pas laissé d'être appréciée dans les sphères les plus hautes de la vie intellectuelle, et, à plusieurs reprises déjà, Wagner avait été sondé sur ses intentions à l'égard de l'Institut, dans le sein duquel il comptait de nombreux amis. En 1908, Frédéric Passy, de concert avec Jacques Bardoux, avait vivement engagé Wagner à se présenter pour un des fauteuils de l'Académie des sciences morales. « Pour une prochaine vacance, écrivait-il, il serait bien désirable que votre nom fût mis en avant, car vous êtes plus qualifié pour cette section que quelques-uns des hommes, très distingués, mais un peu dépourvus de titres spéciaux, qui ont été admis dans cette section, dont les limites sont mal définies. Si, avant que je ne disparaisse, vous vous décidiez à tenter une candidature, vous pouvez être certain que je ne vous serais point contraire. »

En 1910, les démarches se renouvellent, en vue cette fois de l'Académie française, dont quelques-uns des membres appréciaient hautement l'œuvre de Wagner. A un journaliste qui lui demandait : « Pourquoi n'appelleriez-vous pas M. le pasteur Wagner à vos côtés, à l'Académie française ? », Melchior de Vogüé répondit : « Je n'ai qu'une voix, et elle est acquise à M. le pasteur Wagner. Nul n'honorerait l'Académie plus que lui. »

Wagner, qui n'avait jamais voulu pour lui-même de distinction, ne crut pas devoir déférer à ces désirs, estimant comme une suffisante récompense d'avoir été jugé digne de l'honneur.

Parmi les témoignages qui lui furent le plus sensibles, il faut citer le doctorat *honoris causa* qui lui fut décerné, en 1910, par l'Université de Giessen. Nous avons dit déjà tout l'attachement qu'il gardait à la vieille Allemagne, nourrice des sciences et de la philosophie. Il y comptait beaucoup d'amis ; ses livres y étaient aussi populaires qu'en France, et la famille impériale elle-même lui avait manifesté, par des lettres personnelles, son admiration.

Aussi l'invitation qu'il reçut, en 1910, de se rendre en Allemagne pour une tournée de conférences, lui fut une grande joie. Il parla successivement à Brême, à Hambourg, à Braunschweig, à Leipzig, à Dresde et à Munich. Partout, lui fut réservé le plus chaleureux accueil.

En 1912, il retourna en Allemagne, heureux de parcourir le dur pays du glaive en pèlerin de la paix :

Aller comme ton messager, écrit-il à cette occasion dans son carnet, avec ton esprit dans le cœur et la foi qui peut tout, l'amour qui comprend tout. Ne pas chercher autre chose et rencontrer ainsi les hommes, aborder ainsi les situations, résoudre ainsi les problèmes. On serait un rayon de soleil, un souffle d'air pur, heureux soi-même, et on rendrait les autres heureux, délivré de

la peur basse et délivrant les autres. A toi, ô Père, conduis ton enfant ! Viatique pour le voyage d'Allemagne du 8 au 23 avril.

Au printemps 1914, à la veille de la guerre, Wagner se trouvait à nouveau en Allemagne. Il fut alors en contact, dans de nombreuses conférences, avec des milliers d'instituteurs et d'écoliers allemands. Pouvait-il se douter, devant la cordiale sympathie qui lui était partout témoignée, devant ces gracieux et pacifiques auditoires, que déjà, sous ses pas, le terrain était miné et que, quelques mois après, ces hommes, et ces enfants aussi, dans une immense poussée d'orgueil national, se jetteraient sur la France ? « Ces gens veulent la paix », aimait à répéter Wagner à qui, loin des fonderies et des arsenaux fiévreux, n'avait été montré que le masque pacifique de la Germanie.

Aussi quelle douleur, quelle sainte indignation, quels véhéments accents quand, brusquement, apparut, au-dessus de l'horizon en flamme, le véritable visage de l'Allemagne !

Toute mon âme n'est plus qu'un sanglot. Tout sera réparé. C'est bien là la seule chose qui peut calmer... Penser que partout où je suis, ici ou à Paris, je dois chercher en Dieu et dans sa force communiquée intérieurement, ma ressource pour me soutenir et soutenir les miens, près ou loin. A nous tous les chers souvenirs, tous les morts bien-aimés, toutes les bonnes puissances divines et humaines ! Que votre

cœur ne se trouble point. Dans le monde vous aurez de l'angoisse, mais j'ai vaincu le monde. Et voilà la seule vraie victoire...

La proclamation du gouvernement français au peuple est tout à fait belle, noble, juste et, je dirai, édifiante. La tenue morale actuelle de notre peuple console de plusieurs tristesses et malpropretés qui nous ont fait souffrir. La confiance dans les hautes qualités fondamentales de la nation est pleinement justifiée.

Et quelques pages plus loin, l'âme de Wagner s'épanche en cet hymne admirable au Crucifié :

Je t'aime, ô Christ, dans ton anonymat sublime, toi qui es grand de tout ton effacement et qui es plus que *quelqu'un* à force de n'être personne. Partout où un être laisse transparaître l'éternel de l'éphémère, tu es celui-là et celui-là c'est toi. Et tu renais toujours, quoique tu ne renies rien de ton passé. Tu n'es pas quelque pâle ressuscité, vacillant encore de mort, mais un vainqueur de la mort, en vérité. Et cependant, ce que tu as de plus beau ce sont tes blessures. Je t'aime couronné de lumière où brillent tes épines, où tes meurtrissures lancent des feux. Et les gouttes de ton sang sont une pluie d'étoiles.

A la même époque, par la grâce de Dieu, une joie, longtemps attendue, était réservée à Wagner : la naissance de son premier petit-fils, Jean-Pierre. Dès avant sa naissance, il lui avait écrit une lettre dont nous détachons ces passages :

Puisque tu n'es encore qu'un mystérieux futur, je ne peux pas t'écrire en te désignant nettement. Mais que tu sois fille ou garçon, ton grand-père t'aime déjà... Tu nous instruis déjà, toi qui ne sais rien. De toi nous pouvons apprendre comment nous confier aux forces qui nous enveloppent, nous portent et que pourtant nous ignorons. Ne sommes-nous pas greffés sur Dieu comme tu l'es sur ta mère? Respectons le fil sacré qui établit notre contact avec la source nourricière.

...Je termine mon message, sûr que la substance dès à présent, t'en est communiquée par cette télégraphie sans fil qui relie les derniers venus à leurs ancêtres. Viens, cher petit, tu es attendu. Sans t'avoir vu, dès aujourd'hui nous t'aimons... Celui qui, par la grâce incomprise et infinie de Dieu, sera ton grand-père et se réjouit de l'être.

Et lorsque, le 4 août 1914, dans les premiers et terribles tumultes de la guerre, l'enfant vint au monde, il sembla au vieillard que l'étoile de Noël s'allumait au ciel balayé de nuées et, se redressant face aux redoutables événements, il écrivit dans son carnet :

O Père, nos cœurs reconnaissants te bénissent pour le cher petit arrivé, et nous te prions pour sa mère, lui-même et nous tous. Que dans ces temps difficiles notre foi en toi et notre amour pour le prochain augmentent !

Il faut prendre le temps de s'aimer. Hâtons-nous d'être bons ; le temps est court.

[1000]

## CHAPITRE XII

# LES DEUX PATRIES

(1914-1918)

Dès qu'il fut rentré à Paris, dans la première quinzaine d'août, Wagner se donna tout entier à sa patrie, proportionnant à la taille des évenements à la fois son activité extérieure et sa vie intérieure.

Dans sa chaire du Foyer de l'Âme, et souvent dans celle de l'Oratoire, Wagner fut, à ce moment, une des grandes voix de la France. Il semblait qu'une flammèche, échappée des horizons en feu, eût, selon l'image de Barrès, « rallumé en lui la flamme des vieux prophètes ». Dans cette voix éclataient, en une orchestration étonnamment variée, la douleur patriotique et l'indignation, les cris d'alarme, et les hymnes guerriers. Puis, lentement, dominant les tons mineurs, comme une alouette s'élève au-dessus des chaumes, la voix montait, tremblante encore, mais progressivement

apaisée, et, des hauteurs où elle atteignait sans effort, tombaient alors sur les cœurs, en perles de lumière, les consolantes affirmations de la Foi et de l'Amour. De cet homme, qui puisait directement aux sources éternelles, passait, chez ceux qui l'écoutaient, une force à tel point sensible qu'on l'eût crue physique autant que spirituelle.

Ainsi Wagner interprétait-il, jour après jour, la terrible épreuve, sans jamais se laisser dominer par les vicissitudes du gigantesque combat, communiquant aux autres la certitude dans laquelle son âme était enracinée :

Père, écrivait-il dans son journal, je remets toutes choses en tes mains. Fortifie les miennes pour l'œuvre en sous-ordre qu'elles ont à accomplir et remplis mon cœur de ta paix, ma volonté de ton pouvoir. Je veux te promettre, en ces changeantes vallées où toi seul, compagnon fidèle, ne changes pas, de m'en tenir à toi sans jamais douter de ta présence et de ta puissance. Si les jours apportent du réconfort, fais que je t'en sois reconnaissant et y fasse participer les autres. Si les jours apportent de la peine, aide-moi à la porter ; si les jours amènent de l'angoisse, donne-moi la main afin que je me sente rassuré. Je ne veux plus dépendre d'autre chose que de toi et de ta grâce immortelle. Ainsi je ne serai indifférent à rien, mais dans toutes choses, je te retrouverai. Tout est incertain ; ton amour et ta grâce sont seuls certains.

C'est à ce foyer que Wagner allait chercher l'inspiration de ses discours, où qu'il parlât, dans

les temples ou dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, aux matinées nationales instituées par le gouvernement pour le ravitaillement moral de la nation, et où venaient des foules immenses, douloureuses et frémissantes, jamais déçues dans leur attente.

Le lendemain de l'incendie de la cathédrale de Reims, prêchant à l'Oratoire sur *Les trois hommes dans la fournaise*, en un mouvement d'éloquence qui saisissait l'auditoire aux entrailles, il s'écriait : « Nous voulons que, de par le quatrième, de par celui qui a, dans la fournaise, la figure d'un fils des dieux, il sorte de ces flammes quelque chose de nouveau et de beau. Nous voulons que cette vieille cathédrale en feu ne soit plus le symbole aimé d'un pieux passé, mais un signe flamboyant d'espoir et de renouveau. Nous voulons que, ramassant de tous les points de la France, en son embrasement superbe, tous les cœurs — les cœurs des croyants et les cœurs des non-croyants mais qui sont capables d'éprouver les choses sacrées — elle forge, dans cette fournaise, une âme neuve et unifiée à notre vieille France, si souvent divisée et ravagée par le démon des mauvais jours. »

Sur son carnet, en regard du plan de ce discours, Wagner avait écrit : « *Pas de phrases, moins que jamais !* »

A la Sorbonne, au cours de la matinée nationale du 19 novembre 1916, il montrait, au sein de l'immense écroulement, la tête de l'enfant sur

qui retombent les fautes des grands. Et l'on voyait des hommes couvrir leur visage de leurs mains et pleurer à ces paroles, jetées comme des flèches de feu : « Pauvres petits qui se blottissent, craintifs, au giron des veuves et se regardent comme les poussins d'une nichée surprise par un coup d'orage. Devant eux, une main formidable nous saisit dans la conscience, pour nous dire : « Souvenez-vous ! Souvenez-vous, afin d'être assez bons pour ceux qui ont échappé à la destruction et afin de ne jamais oublier ceux que déchira la bête, tous ceux, desséchés en leur matin et couchés dans les petites tombes où s'enferment de si grands chagrins ! Rappelez-vous ! Et que jamais, dans l'avenir, en des temps plus calmes, le tentateur ne puisse vous souffler : *Après tout, c'était la guerre !* Non ! Ce n'est pas la guerre, c'est le *crime !* »

A l'occasion de cette manifestation, Théodore Monod, l'ancien pasteur de Sainte-Marie, écrivait à Wagner : « Vous avez été conduit, pas à pas, jusqu'au poste bien rare qui est aujourd'hui le vôtre et qui appartient à vous seul ; vous ne le devez point à votre ambition, ni à d'intelligentes manœuvres, ni même à votre incontestable talent, mais simplement à votre nature, qui est une grâce, et que vous avez fait valoir avec soin pour le bien de tous et pour le service de Dieu. Vous êtes hautement estimé, vous êtes sincèrement aimé, vous avez l'oreille du public et vous n'y versez rien qui ne soit réconfortant, fortifiant, bienfaisant. C'est

pourquoi je suis heureux que cette allocution ait été confiée à Charles Wagner, préparé par tant de travail, mûri par tant d'épreuves. »

Toutefois, ce n'était pas par le verbe seulement que Wagner entendait servir son pays. Dès les premiers jours, il avait été nommé membre du comité du Secours national, dans lequel étaient associés les hommes les plus éminents de tous les milieux et de toutes les confessions. Plusieurs fois par an, il envoyait aux soldats des tracts brefs et vigoureux, modèles du genre, pour les soutenir dans leur rude labeur. Il visitait en même temps sa vaste paroissse, cruellement frappée par la mort. Portant dans son âme tous ces morts, dont la plupart avaient été ses élèves, il pouvait, en vérité, se comparer à Electre, serrant contre son cœur l'urne contenant les cendres d'Oreste.

Un tel labeur et les angoisses chaque jour renouvelées eurent bientôt raison de cet homme robuste.

En juin 1917, une grave maladie, dont la manifestation locale fut un phlegmon sous la langue, interrompit son activité. Mais ce n'était pas encore le « congé » après lequel, épuisé d'angoisse et de fatigue, Wagner soupirait depuis quelque temps :

Dès que la gravité du mal et la nécessité d'une opération dangereuse me fut connue, je sentis un secours divin, intérieur, comme jamais dans ma vie. Las de corps et d'esprit, depuis des mois usé par les émotions

de cette guerre et la dépense d'énergie de tous les instants, j'entrevis, avec une extraordinaire satisfaction, la possibilité d'être délivré. L'idée que toute cette horrible constellation de maux pourrait céder la place à la paix immense où plus rien ne nous trouble, me donna une sorte de félicité de l'âme. Je mis rapidement quelques affaires en ordre, pris un bain, me rasai, comme si je me préparais à une fête... Tous les chers envolés, Pierre, ma mère, mes élèves et amis morts au champ d'honneur, étaient près de moi. La grande douceur divine avec toutes les tendresses humaines m'enveloppaient.

Quitter les miens et ce cher petit Jean-Pierre, certainement, me peinait, parce que je sentais que je leur manquerais, ainsi qu'à ma chère famille spirituelle. Mais je pouvais remettre à Dieu tout et tous, et la certitude que, vivants et morts, nous sommes à lui, qu'avec lui rien de définitivement mauvais ne peut nous arriver, inondait mon être entier. J'étais prêt à m'envoler. C'est presque avec bonheur que je me sentis perdre connaissance sur la table d'opération...

Le rétablissement, qui nécessitait des pansements très douloureux et le silence absolu, fut long ; mais comme ces jours de misère furent éclairés, pour Wagner et pour les siens, par la touchante affection des docteurs Queyrat, Broca et Saint-Laurens ! Ces maîtres de la science, amis personnels de Wagner, personnifiaient bien cet idéal du chirurgien dont on a dit qu'il doit avoir des mains de femme et un cœur de lion. Et, de l'abîme de souffrance où il gisait, Wagner faisait

monter vers ceux qui le soignaient un hymne silencieux de gratitude :

Il a fallu faire revenir le docteur Broca, au milieu de la nuit, à cause d'une hémorragie. Je le vois encore assis sur mon lit, et me travailler le dessous de la langue avec ses instruments. Là, en pleine connaissance, je souffris beaucoup ; mais, soutenu intérieurement, je ne me trouvais pas à plaindre. Je pensais aux chers soldats qui tombent et souffrent bien plus et se trouvent souvent loin de tout secours.

Le docteur Broca était si attentionné et mettait si bien en œuvre toutes les ressources de son savoir et de son art que, tout en souffrant sous sa main, j'admirais ce que l'homme peut pour l'homme. Et, en même temps, je me rappelais le mot d'Ambroise Paré : Je le pansai, Dieu le guarit.

Laissant la direction des services du Foyer de l'Âme à son dévoué collègue, M. Fargues, Wagner alla se refaire à la chère Commanderie, si pleine pour lui de souvenirs, et là, sous ces beaux ombrages, s'employa à augmenter ses provisions intérieures :

Considérer les mois ou les années qui me restent à vivre comme des temps de grâce. En profiter surtout pour faire du bien à Jean...

L'heure approche où il partira pour le front, et nous connaîtrons à notre tour l'angoisse de savoir ses enfants en danger... Toi qui sais tout ce que nous igno-

rons, qui pars avec ceux qui partent et demeures avec ceux qui restent, sois notre compagnon de toutes les heures. Ne permets pas que nous manquions de confiance en toi, quels que soient les cas. Je te prie pour ce fils, si noble, si pur, si vraiment dévoué à la grande cause de la patrie. Donne-lui un cœur ferme. Conduis-le par la main. Qu'il soit toujours intérieurement ravitaillé et qu'il te sente près de lui, dans les heures où personne ne peut nous suivre. Mets-lui au cœur un courage tranquille et chevaleresque, une bonne humeur inaltérable. Tiens-lui l'âme chaude dans les froids et les brumes. Couvre-le de tes ailes et veuille qu'aucun de nous ne soit pour ce cher enfant une cause d'affaiblissement intérieur. Avec toi pour refuge, nous pourrons tout supporter et nous pourrons traverser les plus épaisses ténèbres, sans que s'éteigne en nous ton sourire paternel, notre lumière et notre force. Pourvu que chacun de nous, à son poste, soit tel qu'il doit être, c'est l'essentiel. Nous voulons faire ta volonté; que ton règne vienne en nous-mêmes dans les jours les plus mauvais.

Dans cette admirable prière d'un père pour son enfant, il n'y avait aucun orgueil paternel exagéré. Jean Wagner — qui, trois mois après la mort de son père devait tomber pour son pays — était, sans conteste, digne de son nom. Si le père avait conservé sous les cheveux blancs son cœur de jeune homme, le fils, encore adolescent, s'était élevé déjà à une maturité d'âme et de pensée virile. Ainsi, les deux pouvaient-ils se comprendre et se pénétrer, en annulant la grande

différence d'âge. On ne dira jamais ce que ce père a mis de lui-même dans ce juvénile esprit, ouvert à tout ce qui est pur, juste et beau. Mais on ne dira pas non plus le soutien, le réconfort et la douceur que le prophète blanchi, a puisés chez ce jeune disciple, ce successeur indiqué, en qui se retrouvaient, harmonieusement unies, les qualités des meilleurs ancêtres.

« Je suis heureux, écrivait le jeune soldat, de penser que, pour ma faible part, je contribue à sauvegarder le Foyer. Il faut qu'il y ait des places vides autour des tables de famille pour que les maisons soient inviolées et que les petits enfants grandissent heureux. A chaque instant, notre peine est payée par la pensée que la France derrière nous est intacte et que son effort scientifique, intellectuel, religieux, persistera malgré la guerre. C'est déjà une petite victoire quotidienne, en attendant la grande. »

Ce fils, le père se le donnait parfois en exemple :

Jean parti, je pense à lui et je crois pouvoir dire que cet enfant est une volonté à un plus haut degré que moi. Ma nature poétique et imaginative vit et souffre beaucoup par le sentiment. Jean sent profondément, mais je crois pouvoir penser qu'il n'est pas, autant que moi, impressif. Il se domine mieux. Souvent, j'ai admiré son calme, son équilibre, sa sûreté d'allure morale. Les souffles qui passent, les changeantes lumières, tout ce qui fait muer choses et hommes, ne comptent pas tant pour lui que pour

moi. Il est moins dépendant d'un rayon de soleil ou d'une ombre envahissante. J'ai livré tant de combats pour arriver à la maîtrise intérieure, qui reste loin de ma portée, comme une belle étoile à la clarté de laquelle j'essaie pourtant de marcher !

Tout calme chez moi est une conquête de haute lutte. Grâce à Dieu, j'y arrive. Mais Jean est calme par tempérament, ferme comme un roc dans ses desseins. Comme je suis heureux de pouvoir penser cela maintenant. Et le père est récompensé par l'énergie du fils à qui, d'autre part, il sert d'appui... Je veux remporter sur moi cette victoire de tenir en face des anxiétés et des incertitudes, comme un bon soldat sous l'attaque. Dieu m'aidera.

Lorsque Jean Wagner, devançant l'appel, s'engagea, son père rédigea à son intention et lui envoya régulièrement, pour chaque dimanche, une méditation de trois pages, suivie d'une prière. Ces méditations, recueillies sous couverture, grâce à un système d'agrafes spécial, constituent un des plus émouvants traités de vie intérieure qui se puisse lire. Il semble que, pressentant la séparation prochaine, Wagner ait voulu, pour ainsi dire, verser l'urne remplie de son âme dans cette jeune âme vibrante :

Dans ces lettres du dimanche que me demande Jean, je lui communiquerai ma propre expérience religieuse et me ferai mieux connaître à lui, ce qui sera, dans notre éloignement, une satisfaction pour

tous les deux. Je lui apprendrai ensuite à lire les Écritures au point de vue édifiant, abstraction faite de toute critique historique. Nous romprons ainsi le pain de l'esprit ensemble et nous communierons dans ce qui ne saurait ni changer, ni disparaître jamais, dans ce qui fait l'immortelle fondation de nos âmes.

. . . . . .

O Père de ceux qui partent et de ceux qui restent, sois avec nous. Jamais dans ma vie déjà longue je ne me suis senti abandonné de toi. Les marques de ta tendresse n'ont pas manqué, surtout dans les jours difficiles et devant les situations imprévues. Augmente-nous la bonne confiance et la foi filiale. Jean prend le chemin vrai et juste. Donne-moi, comme à lui, une âme de bon petit soldat. Ne me laisse pas envahir par les mauvaises herbes d'un sentiment trop craintif. La plus belle vie est celle qui s'offre et accepte le beau risque et les efforts pénibles. Toute épreuve est bonne qui se traverse avec ton esprit.

Au cours des dernières années, un nouveau livre s'était lentement élaboré, dans lequel, sous forme de prières et de réflexions, Wagner avait fait entrer son âme, tout offerte, comme un champ au soleil, à la lumière de Dieu :

J'aimerais, disait-il un jour à Wilfred Monod, publier un volume de prières. Un homme qui prie, et qui prie vraiment, doit être pour tout homme, même qui ne prie pas, une force. Cela s'appellerait *Devant le Témoin invisible*... Des choses hardies, des confes-

sions, des choses qu'on ne dit que devant Dieu, des choses qui coulent comme le sang... On ne peut pas *écrire* un livre pareil. Il faut qu'il naisse à son heure, comme naissent les enfants, dans les convulsions et la douleur. Un livre comme cela ne se *fait* pas... Je voudrais terminer ma carrière littéraire ainsi.

En 1916, Wagner reprend son projet :

Naturellement, le temps manque pour noter au jour le jour ces pensées qui, réunies, feraient mon *Témoin invisible*. Mais je dois, de plus en plus, me persuader que ce sera la seule bonne méthode. Et la vie présente les faits, les conversations, les vues sur l'avenir, tout invite à se placer en présence de plus en plus absolue du seul vrai Juge. En ne perdant pas ces inspirations dont je me nourris moi-même et qui sont mon viatique, je pourrai faire du bien aux âmes, même lorsque je ne serai plus de ce monde visible.

Ainsi, page à page, ce livre s'est fait, long cri d'âme dans lequel l'amour et la confiance arrivent toujours à dominer la plainte de la chair. Enrichi des pages du *Journal intime* qui n'ont pu trouver place dans le présent volume, il remplira certainement, sans le doubler, l'office de *l'Ami* auprès des cœurs troublés. On y verra comment l'homme n'atteint sa stature réelle qu'en Dieu.

C'est également sous le regard du Témoin invisible que Wagner composa, en allemand, une série de *Monologues en pensant à l'Allemagne*.

La guerre, la manière surtout dont elle était conduite par l'Allemagne, avait soulevé dans ce cœur pacifique toutes les puissances d'indignation. Lorsqu'en 1917, l'ennemi se retira sur la ligne Hindenburg, ravageant les vergers et sciant à ras du sol tous les arbres fruitiers, la vieille âme paysanne de Wagner se brisa de douleur et de colère devant une mutilation aussi raffinée de méchanceté. Et il pleura.

Il était naturel qu'en songeant à ce grand pays, qui semblait vouloir, de ses propres mains, détruire à tout jamais son honneur, Wagner voulût placer ses réflexions sous une clarté supérieure.

Voici longtemps que je me surprends à monologuer ou plutôt à dialoguer avec des absents. Je veux essayer de dire aux Allemands, dans leur langue, ce que je leur dirais si je les avais là, chaque fois que les événements m'imposeront des réflexions.

Dans ces pages, aucune imprécation, aucun jaillissement de haine nationale aveugle. Seulement le cri véhément d'une conscience humaine qui regarde et qui juge :

A mesure que cette guerre avance, je constate avec plus de tristesse que l'Allemagne, pour qui j'avais gardé une grande admiration et une vive reconnaissance, a tout entière démérité de sa mission parmi les peuples, et s'est mise à tel point, par ses crimes, au ban

de l'humanité, qu'il nous faudra la haïr au nom de tout ce qui est digne d'être aimé.

Dans un message public qu'il adressait, en 1916, aux Américains, Wagner s'exprimait ainsi :

« Une consigne a été donnée à chaque homme digne de ce nom, à chaque homme résolu à respecter la divine effigie qu'a imprimée sur son cœur le Créateur, à savoir de n'être l'esclave de personne. La servitude est, pour tout être, conscient de sa divine origine, la honte suprême et la suprême misère. »

Et, après avoir stigmatisé les manœuvres de paix auxquelles, dans l'ombre, l'Allemagne se livrait, il ajoutait : « Vous, les hommes de la Paix, seriez-vous les hommes de cette paix-là ? Est-ce la paix des cœurs braves, la paix de l'honneur et de la Justice, celle de la Vérité et de la Fraternité ? Jamais de la vie. C'est la paix servile de ceux qui capitulent parce que le châtiment est en marche, la paix des complices et des brigands, la paix qui signifie l'abandon des opprimés, l'impunité du crime et le triomphe de tous les instincts inférieurs. A ces faux apôtres, dont les mains sont rouges de sang, nous répondrons par le chant du poète Arndt, l'homme qui poussait ce cri de guerre, quand l'Allemagne elle-même luttait pour la liberté : *Der Gott, der Eisen wachsen liess, der wollte keine Knechte*, le Dieu qui fit pousser le fer, celui-là ne veut pas d'esclaves. »

La sévérité d'un pareil jugement, toutefois, n'empêchait pas chez Wagner la clairvoyance à l'égard de son propre pays. On a tort de représenter l'amour avec un bandeau sur les yeux ; les tendresses débiles seules sont aveugles, et Wagner aimait sa patrie d'un amour qui ne s'illusionnait pas sur ses défauts. Qu'on relise à ce sujet *Glaives à deux tranchants*, recueil de discours de guerre (1917) et, surtout, la préface de *Jeunesse*, rédigée spécialement pour le vingt-cinquième anniversaire de ce livre. Wagner signale, dans ces pages, notre marche à la mort qui, en un quart de siècle, s'était accentuée sous des formes multiples : la complaisance politique, l'alcoolisme, la désagrégation domestique, la violence sectaire. « La guerre est venue là-dessus, accentuant, mettant en une lumière plus crue, presque terrifiante, certains vices qui lui survivront, qui retrouveront peut-être, grâce à elle, un regain de vitalité... Mais une fois son honneur rendu à Sa sombre Majesté le Mal, et son existence dûment constatée, nous ne la proclamerons pas souveraine du monde, mais nous dirons avec d'autant plus de conviction : Il faut que le bien soit ! »

Cette note de sévérité, relevée d'espérance, nous la retrouvons dans cette page du *Journal intime:*

5 juillet 1916. Notre part dans le crime allemand. Notre attitude résignée en face de notre dépopulation

Notre manque de puissance expansive. Notre manque de vigilance et d'organisation. Le vide fatalement attire. La poussée des peuples voisins est toujours aux portes, prête à envahir les places veuves d'hommes. Un certain laisser-aller encourage les brigands, provoque les attaques. Femme qui mal se garde, pays qui mal se garde, encouragent évidemment les manques de respect et les entreprises louches.

Après cela, je pense qu'il convient de dire ceci en notre faveur : nous avons péché en grande partie par bienveillance et confiance humaine. Et pour cela, il doit nous être beaucoup pardonné. Nous sommes meilleurs que nous ne paraissons ; les Allemands paraissent meilleurs qu'ils ne sont. Ce que nous valons les uns et les autres, cette guerre l'aura mis en relief.

## II

Telle était la qualité de l'amour que Wagner portait à sa patrie. Mais déjà son âme, si énergiquement attachée aux souffrances et aux gloires de la France, s'éclairait des rayons venus d'une autre Patrie, celle qui recueille, après leur long voyage, les pèlerins, fatigués de la terre.

Cette patrie supérieure était aussi certaine au cœur de Wagner que les terres de soleil vers lesquelles, sans les connaître pourtant, s'en vont à l'automne les oiseaux migrateurs que pousse un sûr instinct. On sait quelle foi puissante reliait Wagner au monde invisible ; il y vivait, peut-on dire, par anticipation, sûr que les bien-aimés qui

nous y ont devancés ne nous abandonnent pas, mais révèlent leur douce et indubitable compagnie par de mystérieuses interventions.

Le jour où j'ai prêché à Tieffenbach, note-t-il dans son carnet en 1914, dans la chaire où j'avais vu monter mon père, pendant le chant, il m'a semblé qu'il chantait avec nous.

Wagner en était à cet âge mélancolique de la vie, où les amis sont plus nombreux sur l'autre bord que sur celui-ci, et, chaque jour, sous les coups de la guerre, s'en allaient d'ici-bas, en phalange compacte, les frères d'armes et, malheur plus terrible, les jeunes disciples. Il semblait ainsi porté, par d'innombrables bras, vers les lumineux horizons du monde supérieur où son âme baignait toute, et c'est ce qui lui permettait d'aider tant d'amis à franchir sans effroi le seuil de la maison divine.

Le 19 février 1916, il fut appelé au lit d'agonie de Mounet-Sully, avec lequel il eut un long et émouvant entretien. Dans cet instant de lucidité que, par une suprême pitié, la mort réserve parfois à ceux qu'elle a choisis, remontant le cours de sa glorieuse carrière, le tragédien dit au pasteur : « Je n'ai jamais abordé la scène, aux grands moments d'action, sans prier. J'invoquais la Puissance qui s'occupe de ces choses-là. »

Au soir de ce jour, Wagner écrit dans son *Journal* :

Le samedi 19, première visite à Mounet-Sully. Que Dieu m'accorde la faveur de pouvoir, avec le souvenir de ma misère, soulager celles des autres.

Dans la nuit qui précéda sa mort, Mounet-Sully relut d'un trait *l'Ami*, et, quand survint l'agonie, il emporta à Dieu, dans son âme, le puissant réconfort que lui avaient versé ces pages de douleur et de foi.

Je n'ai plus retrouvé, note Wagner le 2 mars, qu'un agonisant. Sa belle tête étendue sur l'oreiller, il respirait avec précipitation, les yeux fermés, et déjà il ne remarquait plus rien. J'ai prié près de lui et je l'ai béni. Puisque, par une série de circonstances que je dois considérer comme providentielles, j'ai été mis sur son chemin à l'heure où il touchait au terme, et que maintenant, à ses obsèques, je devrai dire les paroles religieuses, je veux me remettre aux mains de Dieu et prier l'esprit de m'inspirer ce que cette heure demande et ce qui pourra faire du bien aux cœurs. Moins je me préoccuperai humainement des personnalités, ne voulant voir que les êtres profonds, mieux cela vaudra... Dans cette bonne causerie du 19 février, j'ai connu son âme; elle était, par atavisme et par empreinte d'une vigoureuse éducation première, profondément religieuse. Il s'est imprégné d'une foi idéale et très personnelle à l'âge où se créent les souvenirs indélébiles. La vie, cette vie prodigieuse de changements, d'émotions et de luttes, de succès, d'enivrantes gloires, a passé là-dessus : la trace profonde est restée. Malgré les apparences, les contradictions, il a con-

servé l'essentiel. La foi de sa mère s'est retrouvée sur la fin, intacte en son âme d'enfant .

Un tel spectacle était bien fait pour confirmer Wagner dans ce qui avait été le but de toute sa vie : *être un homme*, et cet *homme*, si supérieur aux hommes, il ne pouvait le concevoir que sous l'aspect d'un *enfant de Dieu*. Aussi que d'efforts, dans ces derniers jours, chez ce vaillant, pour revenir à l'humilité, à ce stade supérieur de la personnalité où l'être intime s'interroge et refuse de se laisser éblouir par les gloires extérieures !

Je ne suis pas content de moi. Tous les événements me produisent trop d'effet. Évidemment, c'est ma nature qui le veut, cette nature vibrante qui m'a permis d'être secourable à tant d'êtres souffrants. Mais c'est une faiblesse que de se laisser trop émotionner, et cela ne sert ni à nous, ni à ceux pour qui nous éprouvons les émotions... J'ai bien besoin de m'asseoir aux pieds de Jésus pour apprendre de lui la vanité du souci.

...Je crois démêler, à travers les événements, un appel toujours plus fort à ce qui est la grande affaire et domine même la victoire et la défaite. Avec cette chose, la défaite se transforme en victoire. Sans elle toute victoire est vaine et constitue un danger grave. Pour faire son devoir dans ce sens, il s'agit de se ramasser, d'être absolument désintéressé, prêt au sacrifice, décidé, clairvoyant. Appartenir au Dieu vivant et mettre de la vie, qu'on puise en Lui, dans tout ce

qu'on pense, dit, entreprend, non comme forme mais comme substance, voilà le secret.

...Ne te demande plus quels jours et en quel nombre te seront encore accordés. Les jeunes héros t'ont appris ce qu'on peut faire d'une heure. Mets ton âme dans chacune, sans t'inquiéter de la suivante.

Pour cela, tailler dans la broussaille des devoirs parasites qui, pour tant d'hommes, arrive à dérober la vision de l'unique nécessaire ; ramasser ses énergies autour d'un seul but ; ne vouloir qu'une chose, mais la vouloir à fond : telle est la ligne de conduite que Wagner se trace encore à la fin de sa vie :

En ce qui me concerne je ne dois pas oublier ma mission, telle que je l'ai poursuivie toujours par les moyens que Dieu m'avait prêtés, et me garder de me perdre dans les détails. Il m'est défendu de devenir un homme affairé, un absorbé des comités, un démembré de la division du temps en lambeaux. A moi Dieu demande de rester capable de regarder couler l'eau, voler les hirondelles, sourire les enfants, travailler la fourmi, pleurer la douleur, chanter l'amour, en un mot de vivre et de sentir que c'est arrivé. Et de me garder capable de faire cela, me fournira l'étoffe spirituelle pour l'action future, son inspiration vivante.

Notons ce cri encore, si touchant et significatif quand on songe de quelle âme il a jailli :

Je m'aperçois de plus en plus que cette foi, que je crois posséder cependant, n'est pas en moi aussi forte

que je le voudrais. L'oiseau fait son nid brin à brin, et moi, c'est brin à brin également que je construis ma foi. Et combien de fois la tempête a détruit ce pauvre abri ! Je ne veux pas me décourager cependant. Celui-là seul est vaincu qui s'avoue vaincu. Dieu, qui donne la pâture aux oiseaux, n'abandonne pas les siens. Et notre incrédulité même, n'est-ce pas déjà une forme de la foi ? Ce père de l'Évangile, qui se jetait aux pieds de Jésus, disait lui aussi : Je crois, viens en aide à mon incrédulité.

Et devant cette âme, ainsi ouverte au regard de Dieu, on comprend toute la vérité de cette parole de Pascal qui recommandait de *s'offrir par les humiliations aux inspirations.*

Tandis que Wagner s'humiliait ainsi, un honneur qu'il n'avait jamais cherché et qu'il avait repoussé quand il s'était déjà présenté, venait au-devant de lui : l'appel à l'Académie française. C'est en janvier 1918 que les propositions les plus directes lui furent faites, et, à ce moment, son nom réunissait assez de suffrages pour que Wagner pût poser sa candidature sans risquer un échec. Les assurances les plus formelles avaient été données aux amis de Wagner par les académiciens les plus influents : MM. Lavisse, Ribot, Cochin, Loti, Maurice Barrès. Ce dernier avait déclaré spontanément à Frank Puaux, qui s'était volontairement chargé des démarches préliminaires, qu'aucune candidature ne lui paraissait plus justi-

fiée que celle de Wagner et que sa voix lui était acquise.

Que pensait Wagner lui-même de cette campagne ?

Voici ce qu'il en écrivait à son fils, le 27 février 1918 :

A mon avis, la concurrence en ce moment est si grande qu'il serait bien plus simple de ne pas augmenter la cohue des ambitions. Tu sais que je ne fais ces démarches que par acquit de conscience. La sanction de mon travail et de ma vie n'a jamais été pour moi dans le domaine des distinctions conventionnelles. Toutefois, je ne veux pas être l'individualiste absolu qui ne fait attention aux conseils de personne. Mes amis ont droit à ce que je tienne compte de leur désir, car ils s'inspirent du bien de la cause.

On peut donc croire que Wagner se fût laissé porter par la sympathie de ses amis à l'un des fauteuils académiques, si, brusquement, la maladie ne l'eût couché pour jamais.

Atteint aux sources de l'être, il avait dû, depuis janvier, considérablement diminuer son activité. Son cœur ne résistait plus aux chocs quotidiens d'une guerre interminable, dont l'horreur dépassait ce qu'on en pouvait redouter. Il saignait de mille blessures, portant non seulement l'angoisse des siens, mais la douleur de tous ceux, innombrables, dont la vie était suspendue à la sienne.

Le 6 février, il avait présidé les obsèques d'une

de ses jeunes élèves, la petite Andrée Dorange, tuée, pendant son sommeil, par une bombe d'avion. Dans leur tactique de terrorisme, les Allemands multpliaient sur Paris les attaques nocturnes, minant ainsi, chez les Parisiens, non la foi au succès final de nos armes, mais leur résistance nerveuse. Et ces émotions répétées ne furent certainement pas étrangères à la gravité du mal.

Il dut refuser l'appel qui lui parvint d'Amérique, le 4 mars, sous cette forme télégraphique : « Envoyez Charles Wagner pour campagne de conférences dans nos principales cités à partir du 1er avril. Nous voudrions l'avoir aussi longtemps que possible, mais au moins deux mois. Le but de cette campagne lui donne la plus grande importance aux yeux du Gouvernement. Toutes dépenses payées. Macfarland et Atkinson. »

C'est qu'un autre appel lui était adressé de plus haut. Et peut-être, cette dernière page de la vie de Wagner est-elle la plus belle et la plus émouvante de toutes.

Cet homme simple entra dans la mort, simplement, comme il avait vécu. Et jamais, Charles Wagner ne fut plus grand, comme à cette heure où les plus vaillants s'effarent.

Visiblement, Wagner pressentait depuis quelque temps la solennelle rencontre. Le 6 mars 1918, relisant son testament, il avait ajouté ces mots :

Toute mon âme n'est qu'un hymne de reconnais-

sance quand je songe à ce que Dieu a fait pour moi et m'a permis de faire. Que ceux qui m'ont aimé dans ce pauvre monde m'aiment dans l'invisible et ne se fassent pas de chagrin, mais vivent dans la confiance en Dieu, en employant leurs jours.

Cet hymne de gratitude, il le répétait, plus ample, devant le Témoin invisible, et je ne sache rien de plus émouvant que ce vieillard qui, sur le seuil du tombeau, lève les mains et bénit la vie qu'il va quitter :

Père, tu m'as comblé de biens. Tu m'as donné un cœur vibrant, croyant, aimant. Tu m'as touché de ta main puissante et je t'ai éprouvé, comme si je te tenais dans mes mains, te voyais de mes yeux, t'entendais de mes oreilles. Mes souffrances mêmes m'ont conduit vers toi comme des sentiers sûrs qui montent vers les sommets... Tu m'as renouvelé tous les jours l'espérance, le courage, le don joyeux de sourire et d'oublier les offenses. Tu as garni mon sentier d'amis, comme la treille est garnie de grappes, pour que je puisse aimer et être aimé infiniment, noblement, divinement. Tu m'as mis un chant sur les lèvres et une source dans le cœur, une source intarissable où sont venus boire tant d'altérés que la source elle-même en tressaille de bonheur. Tu m'as mis une flamme dans la poitrine et permis d'éclairer, de réchauffer, d'avertir, même de loin. Tu as mis dans ma bouche mortelle des accents immortels. Tu m'as inspiré, guidé, porté. Je n'étais qu'un enfant, de bonne heure orphelin. La main de mon père n'a pas pu prendre ma main. Mais

tu l'as saisie... Ta bonté, je la sens et je ne puis la dire, elle me déborde... Mes jours peuvent s'incliner vers leur soir, la clarté passée me suffit. Reste avec moi, c'est ma seule prière. Je ne demande rien d'autre, ni pour maintenant, ni pour après la mort, pourvu que je sois à toi... O Lumière immortelle et sublime, douceur infinie, tendresse immense qui partages tous nos fardeaux et prépares des moissons inouïes dans nos obscures semailles, sois louée. Mon âme monte à toi, en toi, et te magnifie, comme l'alouette monte dans le ciel bleu et s'enivre d'espace, de soleil et d'alléluias !

Le 9 mars, simplement, comme s'il se fût agi d'un entretien ordinaire, à son gendre en permission il recommanda son église, fruit de tant de peines, ajoutant, avec cet humour malicieux qui ne l'avait jamais abandonné : « C'est après ma mort que je connaîtrai mes véritables amis. »

Le lendemain, dimanche 10 mars, il monta pour la dernière fois en chaire, non pas dans la sienne, mais dans celle de l'Oratoire, où il était tant aimé. Après le pasteur Wilfred Monod, il parla de la grande pitié des églises de France, privées par la guerre de ressources et de conducteurs :

Aidez-nous ! on ne vous a pas assez dit la beauté de nos principes. Notre cadre est assez vaste, non seulement pour abriter les diverses tendances réformées, mais pour que toute l'Église chrétienne y tienne. Notre cadre est tellement magnifique qu'on pourrait

bâtir, sur les pierres que nous avons posées, le temple serein et lumineux où adoreront en esprit et en vérité tous ceux qui marchent vers l'Orient, tous ceux qui ont quelque chose de divin dans leur âme, ce Temple où il n'y a plus ni exclusion, ni anathème, mais une foi enthousiaste et, surtout, une ardeur, plus grande que tout le reste, d'aimer et de prouver au prochain qu'on l'aime en se donnant du mieux qu'on peut.

L'après midi du même jour, Wagner baptisa son second petit-fils, Jacques, et c'est une chose bien émouvante pour les siens de penser que la douce bénédiction baptismale, qu'il avait tant de fois appelée sur la tête des nouveau-nés, il lui était réservé de la donner, pour la dernière fois, à un enfant de sa chair et de son sang. Puis, sitôt la cérémonie terminée, il partit en voiture — ce qu'il ne faisait jamais — pour se rendre à la Fraternité de l'Ascension, rue Dulong.

Il parla des compagnons invisibles, de cette bienfaisante société des disparus dont s'enveloppent les cœurs fidèles, en de tels accents que l'on ne pouvait douter qu'il s'agissait d'un ultime message :

Les morts aimés doivent ressusciter et revivre en chacun de nous, de telle sorte qu'au bout d'un certain temps on les a retrouvés dans l'invisible et ils deviennent nos compagnons. Il faut les recevoir à certaines heures, comme on recevrait un ami, constituer dans sa journée, si c'est possible, seulement un

coin tranquille pour la réflexion, la méditation et puis, dans le silence du cœur, les recevoir. Je vous prends tous à témoin et je vous demande si vous n'avez pas, à certains moments, fait cette expérience : il n'y a personne et, tout d'un coup, on se sent près de ceux qui sont partis.

Leur souvenir remplit notre cœur ; il semble qu'un parfum passe par la chambre ou par le sentier de la forêt, sur lequel on marche tout seul. Ils sont là ; ils sont près de nous ; nous le sentons tellement bien que nous ne voudrions qu'aucun vivant, aucun de ceux qu'on peut encore voir, vienne rompre ce charme. Nous ne voudrions pas que l'événement le plus heureux pour nous, celui qui viendrait nous apporter certaine solution depuis longtemps attendue, se produise à ce moment. Non, nous disons : laisse-nous cette heure, que l'on en puisse boire le charme profond, s'en abreuver pour les jours où, peut-être, on ne la connaîtra plus.

Enfin, le 14 mars, Wagner consacra sa dernière leçon d'instruction religieuse à la Vie éternelle, ramassant, avec des forces déjà déclinantes, les expériences de son long ministère, comme s'il voulait, d'un ineffaçable burin, graver, dans ces cœurs de jeunes gens, la suprême leçon de la vie : être prêt. Il est impossible de décrire l'émotion de ces catéchumènes quand leur pasteur, profondément ravagé de figure, leur parla des *bonnes morts*. Ce fut une véritable scène des adieux dans la chambre haute :

Je vous souhaite, mes enfants, toutes sortes de bonheurs dans la vie ; je vous souhaite la force, la vigueur ; je vous souhaite toutes sortes de qualités, la bravoure, la bonté ; d'être de braves gens, ne sacrifiant pas tout au succès, de braves gens ayant du cœur, mais, par-dessus toutes choses, ce que je vous souhaite de meilleur... c'est cette tranquille confiance en Dieu, par laquelle vous pourrez dire, à l'heure de la mort : je remets mon esprit entre tes mains.

... Il y a une mort laide, triste comme une nuit affreuse, une mort hideuse et grimaçante, la mort-épouvantail. Mais il y a de belles morts, des morts qui doivent arrêter et retenir votre regard. C'est la mort tranquille, c'est la mort confiante, c'est la mort courageuse, qu'elle ait lieu dans votre lit ou ailleurs, dans votre demeure ou sur le champ de bataille, sur terre ou sur mer, n'importe où ! La belle mort est celle qui ne nous surprend pas, parce que nous aimons notre prochain et parce que nous faisons notre devoir... La bonne mort nous dit qu'on n'a jamais fini d'aimer, d'espérer, de vivre, de travailler à l'œuvre divine. Quand vous étiez petits vous vous endormiez parfois sur le sein de votre mère. Eh bien ! en mourant, nous nous couchons dans les bras de Dieu...

Le lendemain, Wagner prit le lit, et, sous un ciel grondant du fracas des bombes et de la bataille toute proche, lentement, entra dans la paix.

Transporté, au début d'avril, à la Chaussée-Saint-Victor, près de Blois, on put espérer d'abord que le malade, un instant ranimé par la douceur printanière, retrouverait quelque force.

Mais une à une, comme tombent les amarres qui retiennent la barque au rivage, les manifestations de la vitalité terrestre cédèrent à l'appel de la vie supérieure. Il semblait que Wagner eût prévu le mutisme qui lui serait imposé les derniers jours, en écrivant le 21 janvier 1916, dans son testament, ces mots : « Si jamais Dieu me prend sans que je puisse faire des adieux aux miens, je les bénis depuis le lumineux Au-delà, où Celui qui nous aime nous tiendra lieu de tout. » Seuls, dans ce silence impressionnant, les yeux parlaient encore, des yeux immenses, dont le globe noir se nuançait d'une infinie tendresse.

Ces heures, dans leur cruauté, n'en eurent pas moins leur douceur et il fut permis à Wagner, par la présence de son fils et par les démonstrations de fidèles amitiés, de voir revenir à lui comme le reflet de la bonté qu'il avait témoignée à tant d'êtres.

Averti de sa présence, le général commandant la base américaine de Blois mit à sa disposition des infirmiers dévoués et, plus tard, une voiture d'ambulance, ajoutant : « Ce sera un honneur pour mes hommes d'avoir soigné le pasteur Wagner. » Le docteur Georges Küss, chirurgien des hôpitaux, quoique gravement malade lui-même des suites de la guerre, se rendit à la Chaussée-Saint-Victor. Ce qu'il fit, je ne pourrais mieux l'exprimer qu'en disant qu'il fut pour Wagner un véritable fils. Ce fut lui, certainement, qui, par ses

soins, permit le transport du malade à Paris, en vue d'une opération qui restait la seule chance de salut.

Mais l'urémie ne pouvait plus être enrayée, et lorsque, le 11 mai, Wagner arriva à Neuilly, le docteur Hartmann ne put entreprendre l'opération, car déjà le bien-aimé Pasteur était entré en agonie.

Il était là, immobile, comme si déjà l'esprit avait quitté le corps pour les abris éternels, les yeux clos, sourd à la voix des siens, les mains allongées sans mouvement sur les draps... « Quand je serai sur mon lit de mort, avait dit un jour Wagner, j'aimerais voir mon vieil ami Roberty. »

Hélas ! n'était-ce pas trop tard ? Mais la foi dispose d'insondables puissances.

Le pasteur Roberty s'approche du lit, et, de sa voix aux sonorités si pénétrantes, avec un accent indicible d'amitié, il s'adresse à cette forme immobile, dont on ne savait si un souffle de vie l'animait encore :

« Wagner, c'est votre ami Roberty. M'entendez-vous ?. »

Rien ne rompt le solennel silence.

« Wagner, je ne sais si vous m'entendez. Mais je suis venu pour vous dire merci. Merci au nom de l'Église, au nom de la Patrie, au nom de vos amis. Merci pour vos beaux livres, pour votre noble vie, pour tout le bien que vous avez fait. Wagner, je vous dis merci. M'entendez-vous ? »

Toujours l'immobilité et l'effrayant silence où achevaient de mourir les dernières vibrations de la voix aimée qui, véritablement, semblait lutter avec la mort... Mais le pasteur de l'Oratoire ne se décourage pas, et, penché maintenant contre l'oreille de l'agonisant, il reprend :

« Wagner, nous allons prier. Voulez-vous ? »

Et l'ami, le vieux compagnon d'armes de Wagner, prie, disant en substance ces paroles :

« Père, c'est Toi qui nous l'as donné ; sois béni. Si Tu nous le gardes, nous Te remercierons, car nous avons besoin de lui. Si Tu nous le reprends, nous Te remercierons encore. »

Alors nous voyons cette chose prodigieuse : soulevé un instant au-dessus de la mort par la foi ardente de son ami, le malade ouvre les yeux, regarde les siens, auxquels s'était jointe son infirmière, Mlle Herding, puis, levant ses deux mains et les ramenant à lui, il les laisse lentement retomber sur les mains jointes du pasteur, posées sur le lit. Et ce geste suprême, rendu possible certainement par la puissance de l'Esprit, disait : « Je ne puis plus parler, mais je suis d'accord avec toi. S'Il me garde, je Le bénirai ; s'Il me reprend, je Le bénirai encore... »

Puis, lentement, son front blanchi se laisse aller, son corps s'incline doucement, comme s'il cherchait, pour le recueillir, d'invisibles bras. Et le dimanche 12 mai 1918, à 10 heures du soir, Charles Wagner s'endormit sur la poitrine de Dieu.

. . . . . .

Un long cri de douleur et de reconnaissance s'éleva alors, non seulement dans Paris, mais dans bien des parties du monde. Longtemps après les obsèques, où se pressaient, dans la foule des fidèles du Foyer de l'Âme, les hommes les plus éminents du Gouvernement, de l'Institut, de l'Université, associés tous par le deuil aux paroles que prononcèrent les pasteurs Fargues, Roberty, W. Monod, le docteur Gascuel et Maxime Thomas, longtemps après, arrivèrent à la famille Wagner les témoignages les plus lointains et les plus émouvants. Articles de journaux français et étrangers, lettres des plus grands comme des plus humbles, il semblait que, du haut du ciel, avec ces pages, tombaient comme les pétales d'une fleur d'immortalité.

Et quand le silence se fut fait, au nombre des papiers de Wagner les siens trouvèrent cette prière :

Quand je dormirai du sommeil qu'on nomme la mort, c'est dans ton sein que j'aurai ma couchette. Tes bras me tiendront comme ceux des mères tiennent les enfants endormis. Et Tu veilleras. Sur ceux que j'aime et que j'aurai laissés, sur ceux qui me chercheront et ne me trouveront plus, sur les champs que j'ai labourés, Tu veilleras. Ta bonne main répa-

rera mes fautes. Tu feras neiger des flocons tout blancs sur les empreintes de mes pas égarés ; tu mettras ta paix sur les jours évanouis, passés dans l'angoisse ; tu purifieras ce qui est impur. Et de ce que j'aurai été, moi, pauvre apparence ignorée de moi-même et réelle en toi seul, Tu feras ce que tu voudras. Ta volonté est mon espérance, mon lendemain, mon au-delà, mon repos et ma sécurité. Car elle est vaste comme les cieux et profonde comme les mers ; les soleils n'en sont qu'un pâle reflet et les plus hautes pensées des hommes n'en sont qu'une lointaine image. En Toi je me confie. A Toi je remets tout.

*
* *

Cher grand Wagner ! Dans ta tombe que, selon ton vœu, Dieu balance comme un berceau au rythme de ses étoiles, nous ne te chercherons pas. Il suffit de s'être un instant abrité contre ton large cœur, d'avoir éprouvé ta bonté et vu rayonner ta foi, pour s'élever au-dessus des poussières sur lesquelles sont penchés tant d'hommes désespérés. Il suffit, en un jour de misère, d'avoir été saisi par ta forte main, pour répudier toutes les malsaines ambitions qui ravagent la vie, pour n'en connaître désormais qu'une seule : *être un homme*. Tu nous as montré ce que, dans sa faiblesse, une créature humaine, en accord avec Dieu, peut tirer d'elle-même, et comment elle peut plier à son idéal la douleur et le mal lui-même. Et, mieux

que tes livres, ta vie nous instruira dans cette science difficile, la seule qui vaille. Comme on écrase une grappe dans une coupe, toute ton âme, tu l'as exprimée dans le cadre d'une existence bien traversée. Et de ce vase d'argile où repose un trésor — pour reprendre une image qui t'était chère — monte, pour ceux qui t'ont vraiment aimé, une contagion de vaillance, de jeunesse et d'invincible espérance.

Juillet 1926 — Février 1927.

# INDEX DES NOMS CITÉS


A

Aicard (Jean), 182
Allier (Raoul), 150, 218.
Arndt, 326.
Astié, 181.
Atkinson, 335.

B

Barbezat (Henri), 132.
Bardoux (Jacques), 307.
Barrès (Maurice), 5, 66, 313, 333.
Beck (Théodore), 132.
Beethoven, 69.
Bérenger (Henri), 217.
Bersier (Eugène), 182.
Bertrand (André), 234.
Bobel, 43.
Bonet-Maury (Gaston), 131, 142, 234.
Bouchor (Maurice), 218.
Bourget (Paul), 177.
Broca (Docteur Auguste), 318 sq.
Bruch (Doyen), 41.
Buisson (Ferdinand), 222, 258, 264, 292, 305.
Buisson (Mlle), 222.

C

Casimir-Périer (Paul), 227.
Clamageran (Jules), 142.
Cochin (Denys), 333.
Colani (Timothée), 40.
Colin (Armand), 222.
Coppée (François), 222.
Coquerel fils (Athanase), 114, 125, 144, 145.
Coquerel (Etienne), 142.
Cunitz (Edouard), 41.

D

Darmesteter (James), 182.
Daudet (Alphonse), 227.
Desjardins (Paul), 178, 182, 217, 269.
Dorange (Andrée), 335.
Doumer (Paul), 93.
Dreyfus (Alfred), 240.
Duclaux (Docteur), 269.
Dumon (Chanoine), 258.

E

Eckehart (Maître), 50.

F

Fallot (Tomy), 147 sq., 180, 184, 192, 210, 215 sq., 229, 250, 269.
Fargues (Paul), 319, 344.
Fischbacher (Guillaume), 131.
Fontanès (Ernest), 165, 191.

Franklin, 93.
Froebel, 91.
Funck-Brentano, 218.
Fustel de Coulanges, 39.

G

Gaillard (John), 175.
Gascuel (Docteur V.), 344
Gasparin (Agénor de), 185.
Gerock, 135, 136.
Goll (Mme), 56 sq., 61 sq., 69, 72, 105.
Gounelle (Elie), 272 sq., 276.
Gout (A.), 116.
Gratry (le Père), 226.

H

Hartmann (Docteur), 342.
Herding (Mlle), 343.
Hinzelin (Emile), 164.
Horace, 30.
Horning (Pasteur), 24.
Horning, 61.
Hugo (Victor), 20, 268.
Hyacinthe (Le Père), 31, 187, 305.

J

Jalabert (Doyen), 114 sq., 115, 142, 227, 286.

K

King (Miss Grace), 214 sq., 218, 259, 265.
Koenig (Xavier), 267.
Kohler (Albert), 264.
Kuhn (Félix), 25, 28, 29, 32, 34, 262.
Küss (Docteur Georges), 341.

L

L. (Pasteur), 24, 25, 55.
La Fontaine, 192.
Lagneau (Jules), 218.
Lamennais, 36.
Lasserre (Pierre), 182.
Lavisse (Ernest), 182, 333.
Leclerc (Max), 218.
Lemire (Abbé), 258.
Léon XIII, 218.
Liard (Louis), 292.
Lichtenberger, 41.
Littré, 90.
Lobstein (Paul), 58, 61.
Loew, 19 sq.
Loti (Pierre), 178, 296, 333.
Lotze, 61, 68.
Luther, 136 sq., 240, 262.
Liautey (Maréchal), 218.

M

Macé (Jean), 93.
Macfarland, 335.
Marillier (Léon), 150, 180.
Martin-Paschoud, 145.
Marty (Jacques), 163.
Ménégoz (Eugène), 34.
Michel (André), 218.
Michelet (Jules), 90, 91.
Mizon, 32.
Monod (Théodore), 116, 219, 316.
Monod (Wilfred), 272, 273, 278, 323, 337, 344.
Montaigne, 290.
Montandon, 145.
Mounet-Sully, 329, 330.
Mugnier (Abbé), 258.

N

Napoléon, 22.
Napoléon III, 25.
Nessler, 67, 72, 86.
Nottin (Mme), 131.

O

Oberlin, 269.

P

Paré (Ambroise), 319.
Pascal, 225, 333.
Passy (Frédéric), 305, 307.
Pécaut (Félix), 180, 269.
Pestalozzi, 90.
Picard (Colonel), 240.
Puaux (Frank), 333.

Q

Queyrat (Docteur), 318.
Quiévreux (Aquilas), 150.
Quinet (Edgar), 90, 135.
Quinet (Mme Edg.), 222.

R

Randon (Louis), 234.
Redwood (Ernest), 215.
Renan (Ernest), 36, 90, 176.
Réville (Albert), 142.
Réville (Jean), 142, 272.
Reuss (Edouard), 39, 40.
Ribot (Alexandre), 333.
Ritschl, 40, 61.
Roberty (J.-Emile), 191, 214, 218, 286, 342 sq.
Rod (Edouard), 181.
Rohr (Adolphe), 82, 110.
Roosevelt (Théodore), 265 sq., 270.
Rothan (Abbé), 14.
Rouville, 131.
Rozan, 181.

S

Sabatier (Auguste), 41, 269.
Saint-Laurens (Docteur), 318.
Salvador (Les dames), 226.
Sarcey (Francisque), 211.
Sarrazin (Gabriel), 180.
Scherdlin, 41.
Scheurer-Kestner, 240.
Schiller, 33, 182.
Schleiermacher, 49.
Schmidt (Charles), professeur, 40.
Schmidt (Charles), pasteur, 86, 116.
Schultz, 40, 58, 63.
Schuré (Edouard), 67, 74, 86, 108, 132.
Schuré (Mme Ed.), 69, 132, 164.
Séailles (Gabriel), 305.
Secrétan (Charles), 182, 183.
Spinoza, 47, 48, 49, 59.
Stahl (Auguste), 32, 44.
Stapfer (Paul), 277.
Suso, 50.

T

Taine (Hippolyte), 36, 176 177.
Tauler, 41, 50.
Thomas (Maxime), 344.
Théocrite, 30.

V

Vaucher (Edouard), 43.
Vernejoul (de), 116.
Vigny (de), 146.
Viguié (Ariste), 142, 185, 189.
Vinet (Alexandre), 250.
Vischer (Kuno), 63.
Vogüé (Melchior de), 174, 176, 180, 182 sq., 307.

W

Wack (Chrétien), 6.
Wagner (Johann-Jacob), 7.
Wagner (Carl-Conrad-Philipp), 7, 18, 52, 151.
Wagner (Adolphes-Charles), 7, 8, 12, 14 sq., 329.
Wagner (Mme Ad. Ch. née Wack), 7, 16 sq., 25, 45, 52, 55, 59, 60, 167, 220, 221, 239, 243, 318.
Wagner (Mme Ch. née Goll), 57, 96, 151, 164 sq., 187, 234, 237, 242, 248.
Wagner (Pierre), 151, 152, 165, 221, 231 sq., 318.
Wagner (Jean), 319, 320, 321, 322, 323.
Wagner (Richard), 269.
Wanamaker (John), 266.
Washington, 266.
Weber (Alfred), 40, 47.

Z

Zola (Emile), 176.

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE . . . . . 1

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ÉDUCATRICE
(1852-1866)

I. — Portrait. — Influences extérieures. — L'âme lorraine. — Les deux souches. — Le presbytère de Tieffenbach. — Influence de la nature. — Ferveurs enfantines. — Premières leçons d'humanité. — Mort du père . . . . . 1

II. — La pauvreté. — A Ottwiller; travaux de la campagne. — L'école et ses pratiques. — La *schopf*. — Le Gamin. — Tristesse précoce. — Préparation pour Paris. — Départ . . . . . 16

CHAPITRE II

L'ADOLESCENCE
(1866-1869)

Arrivée à Paris. — La pension Kuhn. — *Heimweh*. — L'éducation; le jardin; le génie antique. — Le P. Hyacinthe . . . . . 27

Amitié de jeunesse. — Vie intérieure; prière pour le diable. — Baccalauréat . . . . . 32

## CHAPITRE III

## L'ÉTUDIANT

(1869-1875)

I. — Vocation pastorale. — La Faculté de Strasbourg. — La vie au séminaire de Saint-Thomas. — Wagner poète . . . . . 37
II. — La guerre de 1870. — A Ottwiller. — Crise intérieure. — Influence de Spinoza. — Le mysticisme médiéval . . . . . 44
Au sein des conflits. — Aspirations à la paix. — Préceptorat. Un visage de jeune fille. — Issue de la crise : voyage dans les Alpes ; la mère. — Baccalauréat en théologie . . . . . 50
Voyage en Allemagne : à Gœttingen, à Heidelberg . 60

## CHAPITRE IV

## AUX PIEDS DE SAINTE-ODILE

(1875-1877)

Le Mont Sainte-Odile. — Chez le pasteur Nessler, à Barr. — Un témoignage d'Ed. Schuré. — Le début du *Journal*. — Poésie . . . . . 65
La pensée qui se cherche ; pessimisme ; douleur. — L'Église indivise. — Le régime allemand et ses résultats. — Départ pour la France. — Consécration. — Installation à Remiremont . . . . . 76

## CHAPITRE V

## LA VEILLÉE DES ARMES

(1877-1882)

Les fruits de la transplantation. — Maîtres intellectuels. — Éveil de la vocation pédagogique. — A la Ligue de l'enseignement. — La prédication : méthode de travail . . . . . 89
Mariage. — Le cœur et le corps humains. — Luttes intérieures. — Correspondance religieuse. — Projets littéraires . . . . . 96

Éventualité de départ. — Appel du Comité libéral parisien. — Réflexions. — Chant à l'avenir. . . . . 110

## CHAPITRE VI

## LES COMMENCEMENTS DIFFICILES
(1882-1885)

I. — La situation ecclésiastique à Paris. — Wagner, agent électoral. — Quelques visites. — L'esprit d'un ministère difficile. . . . . 123
II. — Premiers fruits, premiers paroissiens. — Préparation de l'avenir. — Plans de travaux. — La poésie : *Luther*. . . . . 131
Première inspiration de *Jeunesse*. — Vers la paix du cœur. — Le local de la rue des Arquebusiers. — Inauguration. — Une circulaire. — L'héritage. . . 138
III. — Deux joies : une amitié et un berceau. — Tony Fallot. — Le socialisme et Wagner. — La Société d'aide fraternelle. . . . . 146
Naissance de Pierre. — Réflexions paternelles. — Progrès de l'œuvre. — Inauguration de services religieux réguliers . . . . . 151

## CHAPITRE VII

## PAR LA PAROLE ET PAR LA PLUME
(1886-1892)

I. — Wagner orateur. — Nouvelle méthode de travail. — Extension du ministère. — Examen de conscience. — Le paysan, l'enfant . . . . . 157
II. — La religion de l'avenir. — Méditation sur l'équité. — *Justice*. — Wagner à Genève ; son succès . . . 170
III. — Etat intellectuel de la France vers 1890. — La renaissance de l'idéalisme. — Préparation de *Jeunesse*. — L'article sur les *Cigognes*. — Succès de *Jeunesse* . . . . . 175
IV. — Une double crise. — Une succession à l'Oratoire. — Appel de Genève. — Wagner et le Comité libéral. — Correspondance avec T. Fallot . . . . 185

Issue de la double crise. Situation raffermie. — Une page de Wagner sur son œuvre. — Examen de conscience. — Dernière prédication aux Arquebusiers. . . . . 200
Inauguration de la salle Beaumarchais . . . . . 207

CHAPITRE VIII

A LA SALLE BEAUMARCHAIS

(1893-1899)

Vers l'unification religieuse. — Miss Grace King. — *Vaillance.* — L'Union pour l'action morale. — Genève, Montauban, Alais, Lyon. — Un sonnet de Th. Monod . . . . . 211
Mort de Mme Wagner mère. — *La Vie simple.* — *Le long du chemin.* — *L'Évangile et la Vie.* — *Auprès du Foyer.* — *Sois un homme!* — Visites pastorales. — La victoire du sourire. . . . . 220

CHAPITRE IX

PIERRE

(1899)

Pressentiment. — Pierre Wagner. — Le cœur d'un père. — A Montana. — Premières pages de *l'Ami.* — L'apprentissage de la douleur. — Devant une nuit d'été. . . . . 231
Mort de Pierre. — Ne pas acquiescer à la mort. — La descente dans la vallée . . . . . 247
Reconquérir les morts sur la mort. — La présence. — Retour à Paris. — *L'Ami* . . . . . 250

CHAPITRE X

L'HORIZON AGRANDI

(1900-1906)

I. — Poussée en avant. — Collaboration aux œuvres d'éducation. — *L'Âme des choses.* — Discours sur

la Détresse des Âmes. — *L'Âmi.* — Insuffisance de l'installation. — *Libre pensée et protestantisme libéral;* sa valeur religieuse . . . . . 257
II. — Le président Roosevelt. — Appel de l'Amérique. — Préparation. — Départ. — Un voyage triomphal. — Vers le cœur de l'Amérique. — Conférence sur *la France Inconnue.* — Humilité . . . . . 265
III. — A la veille de la Séparation des Églises et de l'Etat. — Synodes de Montpellier et d'Orléans. — L'hymne de Jarnac. — Un mot de Paul Stapfer. — Wagner dans le domaine ecclésiastique . . . . 271
IV. — La faveur des publics. — Un seul thème : sois un homme. — Abandon de la salle Beaumarchais. — Dernier discours. — Construction du *Foyer de l'Âme* . . . . . 279

## CHAPITRE XI

## LE FOYER DE L'ÂME

(1907-1914)

I. — Le Foyer de l'Âme. — Inauguration. — Au service de l'enfance. — L'écrivain et l'orateur scolaires. — L'école laïque. — Collaboration au *Manuel général de l'Instruction primaire.* — Leçons à la Sorbonne. — L'art de traiter les hommes. . . . . 285
II. — La cure d'âmes. — Correspondance. — Hymne à l'humanité. . . . . 296
III. — Inquiétudes de santé. — Mesures d'avenir. — Tournées en France. — L'*Union des libres penseurs et des libres-croyants.* — Les discours du Foyer de l'Âme . . . . . 301
Propositions pour l'Institut. — Voyages en Allemagne. — La guerre. — Naissance d'un petit-fils . 307

## CHAPITRE XII

## LES DEUX PATRIES

(1914-1918)

I. — Au service de la patrie. — L'orateur. — Le Comité du secours national. — Maladie. — Père et fils. 313

LIBRARY

*Devant le Témoin invisible.* — Réflexions sur l'Allemagne. — Réflexions sur la France . . . . . 323
II. — Le monde invisible. — Au lit de mort de Mounet-Sully. — Vie intérieure. — Vers l'Académie française. . . . . 328
Devant la mort. — Une prière. — Derniers discours. — A la Chaussée-Saint-Victor. — La mort. — Prière . . . . . 335
Index des noms cités . . . . . 347
Table des matières . . . . . 351

6126-27. — Tours, imprimerie Arrault et Cie.

**LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, rue de Seine, PARIS (6e)**

## OUVRAGES DE CHARLES WAGNER

**L'Ame des choses**, in-16 (*en réimpression*).
**L'Ami.** Dialogues intérieurs. In-16, 11e édit. . . . . 11 fr.
**A travers les Choses et les Hommes**, in-16. . . . . 9 fr.
**A travers le Prisme du Temps**, in-16. . . . . 9 fr.
**Auprès du foyer**, in-16. . . . . 12 fr.
**Ce qu'il faudra toujours**, in-16. . . . . 12 fr.
**Le long du chemin**, in-16, 5e édit. . . . . 12 fr.
**Jeunesse**, in-16, 33e édit. . . . . 12 fr.
**Par le Sourire**, in-16, 2e édit. . . . . fr.
**Pour les Petits et les Grands**, in-12 . . . . . 12 fr.
**Vaillance**, in-16, 24e édit. . . . . 12 fr.
**La Vie simple**, in-16. . . . . 12 fr.

---

**En écoutant le Maître**. Discours religieux, in-16. . . 7 fr
**Glaives à 2 tranchants**, 10 discours religieux, in-16. . 9 fr.
**N'oublie pas**. Discours religieux, in-16. . . . . 7 fr.
**L'Évangile et la Vie**. Sermons, in-16, 6e édit. (*en réimpression*).
**Justice**, Huit discours, in-16, 8e édit. . . . . 9 fr.
**Par la loi, vers la liberté**, in-16, 3e édit. . . . . 5 fr.
**Sois un homme**, in-16, 4e édit. . . . . 5 fr.
**Vers le cœur de l'Amérique** (*en réimpression*).
**Jérusalem**. Discours prononcé à l'occasion de la prise de Jérusalem, in-16. . . . . 2 fr.

---

**Histoires et farciboles** pour les petits, in-8, illustré, cartonné. . . . . 10 fr.

i

92
W125

Wautier d'Aygalliers, A.

Un homme, le pasteur

92
W125